This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Princeton University Library
32101 063602948

3586
.911

Library of

Princeton University.

Elizabeth Foundation.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TRADUCTION

DU

THEATRE ANGLOIS,

Depuis l'origine des Spectacles, juſqu'à nos jours.

TOME ONZIEME.

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, quai des Auguſtins, Nº. 50.

1788,

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

(RECAP)
3586
911
V.11-12

Digitized by Google

CYMON,

PASTORALE DRAMATIQUE;

PAR

DAVID GARRICK, *Ecuyer.*

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théatre Royal de DRURY-LANE, *l'année 1767.*

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

CYMON, Romance dramatique, par DAVID GARRICK, Ecuyer. Le sujet de cette Pièce est tiré des Poèmes de JOHN DRYDEN, Ecuyer. Elle fut représentée pour la première fois sur le Théatre Royal de Drury-Lane en 1767, & reçue avec de grands applaudissemens. Elle continue d'avoir le même succès.

Digitized by Google

PROLOGUE

Prononcé par M. KING, le premier jour de l'an.

J'ACCOURS à la prière de mes confrères, pour vous offrir les souhaits du jour..... Un ancien proverbe dit: « comme tu com-» mence l'année, tu la finiras ». Si quelqu'un de vous a été sévère aujourd'hui, il le sera pendant douze mois; si l'épouse accariatre gronde aujourd'hui son mari, elle chantera la même game jusqu'à ce que le soleil ait fini le tour du *Zodiaque*.... Enfans *d'Eſculape* & de *Themis*, soyez désintéressés aujourd'hui, sinon les mains vous démangeront toute l'année.... Les Nouvelliſtes sont exceptés de mon proverbe, ils mentent tous les jours, ce mal eſt sans remède.... Vous gens d'esprit assemblés dans ce lieu,

MAR 23 1914 309538

Digitized by Google

ne donnez pas l'essor à votre critique ; si vous êtes rigide ce soir, quel présage pour la suite. (*en s'adressant à la seconde galerie.*) Vous qui aux jours de Fêtes êtes les Patrons de ces lieux, applaudissez & l'on vous imitera. Ne vous attachez pas à l'intrigue de la Pièce, au dialogue, au style, & à l'esprit ; ce sont des bagatelles qu'on passe sous silence, *l'essentiel* sont les *ballets*, les *décorations*, les *habillemens*, les *démons*, & les *esprits aëriens* ; vous serez étonnés du spectacle : mais ce qui vous surprendra davantage, c'est ma voix. Si vos oreilles sont délicates, je suis perdu. Mon rôle est fatiguant pour un homme qui *chancelle* (1) ;

(1) M. King joua le rôle de Linco, étant à peine rétabli d'une jambe cassée. Le mérite de cet Acteur ajouta au succès de la Pièce qui fut remise au Théatre après sa longue convalescence.

Digitized by Google

daignez me sourire, & mon courage va renaître; à peine rétabli d'une chûte, que votre indulgence m'en épargne une plus douloureuse.

Digitized by Google

ACTEURS.

MERLIN, *Enchanteur.*

CYMON, *jeune Prince aimé & enlevé par Urgande.*

DORUS, *Gouverneur d'Arcadie.*

LINCO, *son Député.*

DAMON, DORILAS, } *Bergers.*

L'HYMEN,

CUPIDON.

URGANDE, *Fée.*

SILVIE, *jeune Princesse inconnue.*

FATIME, *Suivante d'Urgande.*

Ire. BERGERE,

IIe. BERGERE,

DORCAS, *vieille femme.*

DES DEMONS, DES CHEVALIERS, DES BERGERS, *&c. &c. &c.*

La Scène se passe en Arcadie.

Digitized by Google

CYMON,

PASTORALE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente le Palais D'URGANDE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, URGANDE.

URGANDE.

ECOUTE-MOI, Merlin! de grace, écoute-moi!

MERLIN.

Ah! je ne t'ai que trop écouté! trop long-temps j'ai reçu tes vœux & tes sermens; n'as-tu pas employé, pour me séduire, tout l'art dont ton sexe est capable? Insensé! je me flattois qu'un tendre retour récompensoit ma flamme; & toi cependant plus inconstante, plus légère, plus ingrate qu'une vile mortelle, tu m'abandonnes.... & pour qui? pour un jeune imbécile.

Digitized by Google

URGANDE.

Puis-je souffrir un tel discours de la part de Merlin!

MERLIN.

Tu souffriras bien plus encore, tu m'as trop outragé.

URGANDE.

Eh bien! je veux réparer cet outrage.

MERLIN.

Commence donc dès-à-présent; rends ton cher Cymon à sa famille désolée.

URGANDE.

Eh! quoi! peux-tu penser que ce pauvre imbécile ait quelques charmes pour moi?

MERLIN.

Tous les jours, un sot fait tourner la tête des femmes, & ses succès devroient nous servir de leçon.

URGANDE.

Tu me juges mal, Merlin, la pitié qu'inspire le triste état de ce jeune homme, mon amitié pour son père, voilà ce qui m'a fait entreprendre sa guérison.

MERLIN.

Perfide! c'est l'amour seul qui t'a inspirée; n'as-tu pas enlevé ce Prince à son malheureux père? Pourquoi le cacher à tous les yeux, tandis que cent Chevaliers le cherchent par toute la terre? Infidèle!

Digitized by Google

toi qui fus destinée pour gouverner l'heureuse Arcadie, pour y faire règner l'innocence & la paix, apprends que si ce peuple fut long-temps heureux, c'est à la vertu seule qu'il a dû son bonheur.

URGANDE.

Par pitié, épargne ma honte & mes remords.

MERLIN.

Autrefois les jours des Arcadiens s'écouloient dans la plus douce tranquillité; mais entraîné par ton exemple, tes sujets se sont livrés à leurs passions; ils sont devenus vains, légers, égoïstes & méchans; toi seule a causé cet affreux changement: c'est toi seule qu'ils doivent maudire.

URGANDE.

Parlons sans emportement.

MERLIN.

Je ne veux plus te voir.... & cependant.... je sens que je ne pourrai jamais te haïr... Mais il me reste encore une consolation, les maux que ta folle passion te prépare, égaleront du moins les tourmens de ma jalousie. « Sans cesse soupirer, désirer sans » cesse, sans pouvoir jamais satisfaire tes desirs, » voilà ta destinée, & voilà ma vengeance. Oui, » cruelle, mon art confondra le tien, & la guérison » de Cymon te laissera une blessure dont tu ne gué- » riras jamais. (*Merlin sort.*)

Digitized by Google

URGANDE, *seule.*

« Et la guérison de Cymon te laissera une bles-» sure dont tu ne guériras jamais... ». Que veut-il dire »? Et quel est le mystère que renferme ce discours?

SCENE II.

FATIME, *en observant Merlin.*

FATIME.

JE vous parlerai, Madame, lorsqu'il sera éloigné; je suis sûr qu'il médite une vengeance, & une terrible vengeance. Je crains qu'il n'use de violence avec vous, & que pour ma part il ne me coupe la langue. Ah! que je voudrois bien être hors de ses griffes!

URGANDE.

Rassure-toi, Fatime.

FATIME.

Je ne puis; il paroît trop irrité!....

URGANDE.

Voici ta défense (*montrant sa baguette,*) mon pouvoir égale au moins le sien, (*elle chante à demi-voix*) « & la guérison de Cymon.....».

Digitized by Google

FATIME.

A quoi bon vous occuper à chercher le sens de ces derniers vers, prononcés dans la chaleur de la passion, ou peut-être pour la rime? Songez plutôt aux moyens de nous débarrasser de ce vieux méchant sorcier..... Mais, que ferez-vous, Madame?

URGANDE.

Que puis-je faire, Fatime?

FATIME.

Je connois un moyen facile de concilier toutes choses; il plaira à Merlin, j'en suis sûr; mais vous plaira-t-il de même....

URGANDE.

Ah! dis-moi ce qu'il faut faire?

FATIME.

Epousez Merlin & renvoyez votre imbécile.... (*Urgande secoue la tête,*) Je m'en suis doutée.... Voilà bien notre sexe! L'homme de vingt ans est toujours celui que nous préférons.... Mais avant que le mal augmente, & soit sans remède, trouvez bon que je vous parle raison un moment?

URGANDE, *soupirant.*

Fatime! j'aime.....

FATIME.

Adieu donc, la raison..... c'est en vérité tout

Digitized by Google

comme moi! .... Hélas! nous sommes toutes de même.... mais il y a néanmoins quelque différence entre nous.... Vous avez, Madame, enlevé un jeune homme, un niais qui n'a pour lui que sa jeunesse & sa beauté: assurément un pareil choix fait peu d'honneur à votre esprit, à votre pouvoir & à vos charmes.

URGANDE.

Tous ces charmes n'ont aucun prix à mes yeux, puisqu'ils n'ont pu toucher le seul objet à qui je voulois plaire.

ARIETTE.

« Ah! si ma beauté pouvoit animer son cœur! Si mon génie pouvoit éclairer son esprit! Si mon art pouvoit enchaîner toutes ses facultés! Mais! non, l'ingrat brave à la fois & mes attraits & ma puissance. Toute ma vie s'exhale en vains soupirs.... »

FATIME.

Passer toute sa vie à soupirer! Quelle honte pour vous, Madame: votre Cymon est un idiot que rien ne peut toucher, rien ne l'amuse; retourner son bonnet; chasser des papillons, voilà le seul plaisir qu'il connoisse. En vérité, Madame, un pareil galant est adorable.

URGANDE.

J'espère qu'il reprendra bientôt l'usage de ses sens, son esprit commence déja à se développer.

FATIME.

Où donc, Madame, je vous prie?

Digitized by Google

URGANDE.

Dans ses yeux.

FATIME.

Ses yeux..... ha, ha, ha, ha! l'amour n'en a point; & quand on aime on ne voit que par son cœur. Cymon est né insensible, & jamais ses yeux n'auront ce regard que vous désirez... croyez-m'en sur ma parole, Madame.

URGANDE.

Ne me désoles pas, ma chere Fatime?

FATIME.

Ne perdez donc pas un temps que vous pourriez mieux employer. L'apanage de la beauté est d'inspirer des folies, & non de les guérir.... moi qui ne suis autre chose que la pauvre Fatime, j'aurois tourné la tête à vingt hommes, des plus sages, pendant le temps que vous avez perdu à donner de la sensibilité à votre sot amant. Oh! c'est bien mal connoître le prix des instans.

URGANDE.

Laisses-moi, Fatime, cesse de railler sur une passion qui fait mon malheur.

FATIME.

Je ne raille point, Madame; mais que vois-je, (*en regardant vers les coulisses.*) Ah! c'est lui-même! oui, c'est le charmant objet de votre flamme.....

Digitized by Google

URGANDE.

Il paroît triste : quelle en peut-être la cause ?

FATIME.

S'il étoit moins sot, il pourroit s'amuser avec nous.... mais je vous laisse ensemble, faites-en tout ce qu'il vous plaira.

URGANDE.

Restes, Fatime.... tu m'aideras à l'égayer.

FATIME.

Que je plains une femme qui a besoin de secours pour égayer son amant ; cependant vous pouvez compter sur mes services.

URGANDE.

ARIETTE.

« Que tous les esprits soumis à mon empire se réunissent ici ! Que les ténèbres qui obscurcissent l'intelligence de mon amant se dissipent ! Que les charmes de la musique fondent les glaces de son cœur. Qu'il s'ouvre à la joie & qu'il reçoive enfin les douces impressions de l'amour ».

Digitized by Google

SCENE III.

CYMON, *entre d'un air triste.*

POURQUOI chantez-vous? Ah! (*il soupire.*)

FATIME.

Qu'avez-vous, mon enfant?

CYMON, *soupirant.*

Ah!

URGANDE.

Etes-vous malade, mon cher Cymon?

CYMON.

Non.... je me porte très-bien.

URGANDE.

Pourquoi donc soupirez-vous?

CYMON.

Hé! (*regardant d'un air niais.*)

FATIME.

Voyez-vous maintenant son esprit dans ses yeux?

URGANDE.

Tais-toi..... que désirez-vous? Dites-le-moi, Cymon.... dites ce qui peut vous plaire, & je vous l'accorderai.

CYMON.

Vous me l'accorderez....

Digitized by Google

URGANDE.

Oui, Cymon, parlez?

FATIME.

Maintenant, voyons-ceci?

CYMON.

Je souhaite.... hélas!

URGANDE, *à part à Fatime.*)

Ces soupirs signifient quelque chose.

FATIME.

Je vous en félicite, Madame; mais tâchez donc de savoir ce qu'il veut.

URGANDE

Pourquoi soupirez-vous?

CYMON.

C'est que je voudrois.... (*& soupirant.*)

URGANDE, *d'un air empressé.*

Quoi? dites; parlez, mon cher Cymon?

CYMON.

M'en aller.

FATIME.

Fort bien.... c'est donc-là la cause secrète de tant de soupirs?

URGANDE.

Vous voulez-donc me quitter?

CYMON.

Oui.

URGANDE.

Digitized by Google

URGANDE.

Pourquoi?

CYMON.

Je n'en sais rien.

URGANDE.

Et où voulez-vous aller?

CYMON.

Par-tout.

URGANDE.

Vous aimez-donc mieux être ailleurs qu'ici, avec moi?

CYMON.

J'aimerois mieux aller je ne sais où, que de rester avec qui que ce soit.

URGANDE.

Vous ne m'aimez donc pas, puisque vous désirez me quitter.

CYMON.

Vous aimer, qu'est-ce que cela veut dire?

URGANDE.

Ne sentez-vous rien-là, Cymon, là, dans votre cœur?

CYMON.

Oui.

URGANDE.

Que sentez-vous?

CYMON, *en soupirant.*

Je n'en sais rien.

Digitized by Google

URGANDE.

C'est un soupir, Cymon; est-ce à moi qu'il s'adresse?

CYMON.

Oui, en vérité, c'est à vous.

URGANDE.

Je suis donc heureuse?

FATIME, *à part.*

Ma pauvre maîtresse!

URGANDE.

Mais, dites-moi, Cymon, comment suis-je la cause de vos soupirs?

CYMON.

Parce que vous me retenez.

FATIME, *à part.*

Que je plains son aveuglement!

URGANDE.

M'aimerez-vous, Cymon, si je vous laisse la liberté?

CYMON.

Je ferai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me laissiez partir. Ah! Madame, ne differez pas mon bonheur.

URGANDE.

Mais vous ne pouvez pas m'aimer, & désirer de me quitter?

Digitized by Google

CYMON.

Laissez-m'en faire l'essai?

FATIME, *à part.*

Je perds patience....(*haut.*) En vérité, jeune homme, je ne vous conçois pas? Quel demon vous possède? Si vous aviez le sens commun, ou seulement une étincelle de sensibilité, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes.

CYMON.

J'aime cependant mieux m'en aller.

FATIME, *à part, à Urgande.*

C'est le vrai portrait de tout son sexe. Ah! Madame! vous ne gagnerez rien par la tendresse, essayez un peu la coqueterie, & vous parviendrez à plaire; c'est l'amorce où se prennent tous les hommes.

URGANDE, *à Cymon.*

Quoi! vous aimez mieux vous en aller, que de vivre ici dans l'abondance, d'être aimé de moi, & de commander dans ces lieux?

CYMON.

Commander dans ces lieux!

URGANDE.

Oui, mon cher Cymon, accordez-moi votre tendresse, & je vous ferai partager ma puissance.... vous regnerez sur moi, & sur tous mes sujets.

Digitized by Google

CYMON.

Ho, dame!

FATIME.

L'imbécile !

URGANDE.

Je veux lui montrer l'étendue de mon pouvoir, & séduire, s'il se peut, son cœur par ses sens.

FATIME.

Je crains fort que vous n'y réussissiez pas!

(URGANDE fait un mouvement avec sa baguette, & le Théatre se change en un magnifique palais. Cupidon & les Amours descendent dans un nuage.)

CUPIDON *chante l'Ariette suivante.*

« Ah! pourquoi me rappelle-tu ? C'est en vain, c'est en » vain; le pouvoir d'un Dieu ne peut l'animer. Hélas! c'est en » vain que tu t'obstines. O Vénus! ô ma Mère! donnes-lui » quelque objet nouveau; car mes traits s'émoussent, & » mon carquois s'épuise sur celui-ci.

» C'est en vain, &c, &c.

(Cupidon & sa suite dansent; au moment du Ballet, Cymon les regarde, & peu-à-peu il s'endort)

URGANDE.

Tu le vois, Fatime; rien ne peut toucher son cœur.... Mais, cependant, quelle aimable simplicité!

Digitized by Google

FATIME.

Il faut l'envoyer paître avec les moutons, & n'y plus songer, car (comme dit la chanson) *tous vos soins sont perdus.*

URGANDE.

Cymon, Cymon, quoi! vous êtes donc insensible à ces amusemens! Etes-vous mort?

CYMON, *en se levant.*

Mort! j'espere que non.

URGANDE.

Est-il possible que ce spectacle ne vous amuse pas?

CYMON.

Ils m'ont tant ennuyé, que je leur ai souhaité le bon soir, & me suis endormi.... Mais, où sont-ils?

URGANDE.

Ils sont partis.

CYMON, *en s'en allant.*

Laissez-moi m'en aller aussi?

FATIME.

Toujours le même refrain?

URGANDE.

Où voulez-vous aller? je vous y accompagnerai?

CYMON.

Ho! non, j'irai bien tout seul.

URGANDE.

Répondez-moi; où irez-vous?

Digitized by Google

CYMON.

Dans les champs.

URGANDE.

Ne trouvez-vous pas mes jardins plus agréables que les champs ; mon palais ne vaut-il pas une chaumière, & ma compagnie n'est-elle pas préférable à celle des Bergers?

CYMON.

Comment puis-je le savoir? Tant que je n'en aurai pas fait l'essai, je ne puis vous répondre.

ARIETTE.

« La semaine dernière vous me donnâtes une linotte ; sa » cage étoit belle & dorée, elle s'y ennuyoit & faisoit de » vains efforts pour en sortir. Je lui donnai sa liberté, bientôt » elle reprit sa gaieté, & revint, toute joyeuse ».

J'en ferois autant si j'étois libre.

URGANDE.

Dis-moi, Cymon, reviendrois-tu!

CYMON.

Sans doute, je n'ai pas d'autre endroit où je puisse aller.

FATIME.

Laissez-le partir, Madame, rendez-lui sa liberté; livrez le à lui-même, vous verrez qu'il changera, &

Digitized by Google

vous en deviendrez maîtresse; encore un coup, Madame, l'indifférence! voilà la recette dont il faut user avec les hommes.

URGANDE.

Je suivrai ton conseil, Fatime.... Hé bien, Cymon, vous pouvez aller où vous voudrez, & pour aussi long-temps que vous le trouverez à propos?

CYMON.

Ho, dame! je vous apporterai des nids d'oiseaux & des fleurs... puis-je aussi donner la liberté à ma linotte?

FATIME.

Les charmantes petites créatures! elles sont faites pour vivre ensemble.

URGANDE, *lui donnant un bouquet.*

Tenez, Cymon, prenez ce bouquet, en le portant songez à moi. (*à part.*) S'il ne lui inspire pas de l'amour, il servira du moins à me rappeller à son souvenir. (*haut.*) Allez, Cymon, prenez votre linotte, & soyez plus heureux ailleurs que chez moi?

CYMON, *d'un air joyeux.*

Me voilà donc sorti d'esclavage, je n'aurai plus à bouder.

URGANDE, *à part.*

Sa joie me désespere.... mais cachons-lui mon chagrin. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

FATIME.

Allons ouvrir la porte aux prisonniers.

(*Elle sort.*)

CYMON.

Et moi je vais chercher mon oiseau, & nous partirons ensemble.

ARIETTE.

« Ah! liberté, liberté! chère & douce liberté! rien n'égale » vos attraits. Délivrez de notre esclavage; ma linotte & moi » sommes heureux; ensemble nous prenons notre vol.

» Chère & douce liberté! rien n'égale vos attraits.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théatre représente une Campagne.

SCENE PREMIERE.

DEUX BERGERES.

Premiere BERGERE.

QUOI! le perfide m'aura délaissée, & un autre recevra ses vœux en ma présence! Non, je ne puis supporter cet outrage.

Seconde BERGERE.

Je t'avouerai, ma sœur, que si mon Berger manquoit à sa foi, j'en serois désespéré, & comme toi très-disposée à m'en venger. Mais enfin que feras-tu?

Premiere BERGERE.

Je ne sais trop, je sens seulement que je ne pourrai supporter un pareil affront. Ah! si j'avois le pouvoir de notre enchanteresse, comme je prendrois plaisir à les tourmenter.

Seconde BERGERE.

Oui; mais l'on prétend que son pouvoir ne s'étend pas sur l'amour; ignore-tu que malgré son art

Digitized by Google

& son esprit elle aime éperduement un imbécile, & qu'elle a fait en vain tous ses efforts pous toucher son cœur.

Premiere BERGERE.

N'importe! si je ne pouvois me faire aimer, je pourrois du moins troubler leur bonheur, & ce plaisir a bien des charmes.

Seconde BERGERE.

Cependant il faut rendre justice à celle qui cause nos malheurs, elle ne cherche point l'hommage de nos Bergers, peut-elle empêcher qu'on ne l'aime?

Premiere BERGERE.

Je ne sais; mais je ne puis m'empêcher de la haïr. Les bonnes qualités de Silvie ne peuvent l'excuser à mes yeux; & lorsque je vois tous les Bergers s'empresser auprès d'elle, croirois-je qu'elle ne fait rien pour les attirer.

Seconde BERGERE, *d'un air affecté.*

Mais enfin il seroit injuste de haïr une jeune personne dont la beauté attire tous les cœurs, & dont le mérite les enchaîne.

Premiere BERGERE.

Cesse d'insulter à ma douleur! parce que tu crois ton Berger constant, tu te ris de mes maux, mais ne te flatte pas d'être plus heureuse; ton *Damon* n'est pas plus fidèle que *Dorilas*, & je ne puis souffrir ton aveugle confiance.

Digitized by Google

Seconde BERGERE.

Calmes-toi, ma sœur .... tu n'es pas avec Silvie, mais si pour te plaire il la faut haïr, je suis prête à te satisfaire ; c'est la plus insuportable créature du monde, & je voudrois la savoir bien loin d'ici.

Premiere BERGERE.

Oui, on devroit la chasser ; on ignore qui elle est, & d'où elle vient, un inconnu la laissa chez la vieille *Dorcas ;* comment, & pourquoi? c'est un mystère. Mais ! je le découvrirai.

Seconde BERGERE.

Croyez - vous que vos disputes avec elle ramenent votre perfide !

Premiere BERGERE.

Je ne m'en flattes pas ; mais lorsque le cœur est accablé de douleurs, le plus prompt & le plus naturel soulagement est de parler de sa peine .... Si tu me refuse cette triste consolation, je te quitte.

Digitized by Google

SCENE II.

Les précédens, LINCO, *avec un tambour de basque.*

LINCO, *dans le fond du Théatre, chante.*

LA gaieté écarte les ennuis.

Seconde BERGERE.

Voici le joyeux Linco qui n'a jamais connu ni chagrins, ni soucis. Si tu veux lui permettre de s'égaïer sur tes peines, peut-être apprendras-tu par lui, quelque nouvelle de ton Berger ?

LINCO, *approche en chantant.*

Eh, quoi ! vous voilà, mes belles, je défiois l'amour en ce moment, & c'est sans doute pour me tenter qu'il vous place sur mon passage ; mais je suis toujours au-dessus ou au-dessous de la tentation ; je me baisse, & les flèches du petit frippon passent sans me blesser.

ARIETTE.

« Les noirs soucis n'approchent pas de l'homme joyeux » dont le cœur est en liberté ; ses joues rondes & vermeilles » ressemblent à la cerise ».

Premiere BERGERE.

Comment ! toujours le même ?

Digitized by Google

LINCO.

Toujours, mon enfant; ne voulez-vous pas que, comme vous, je me promene d'un air triste, les bras croisés comme cela... & que soupirant sans cesse je me traîne d'un pas lent le long des ruisseaux? Fi, fi, mes chers amours! jeunes & belles comme vous êtes, vous poursuivez sans cesse quelque nouvel objet, tandis que vous en pourriez captiver mille qui vous suivroient comme.... comme.... je vous ferai une autre fois la comparaison.

Seconde BERGERE.

Pourquoi pas à présent, mon cher Linco?

LINCO.

Vous le saurez un jour, ou bien je vous dirai maintenant à qui vous ne ressemblez pas.... Vous n'êtes pas comme la jeune Silvie.... elle est froide & réservée, elle fuit les amoureux, & cependant on en voit toujours une demi-douzaine qui suivent ses traces; pour vous, au contraire, vous courez après eux, & vous êtes toujours seules... Quelle différence, hélas!... l'une est de glace, les autres sont de feu.

Seconde BERGERE.

Mais, Linco, je ne me plains pas, je suis fort heureuse.

LINCO.

Ho! dame, j'en suis fâché.

Digitized by Google

Seconde BERGERE.

Comment, fâché de mon bonheur?

LINCO.

Non, non, très-aise.

Premiere BERGERE.

Quoi! de mon malheur?

LINCO.

Non, non, vous dis-je, très-aise pour l'une, & très-fâché pour l'autre.

Premiere BERGERE.

Soyez mon ami, Linco, & je vous confierai ma foiblesse.

LINCO.

Épargnez-vous cette peine, on la devine assez, mais je vais vous donner un remede qui ne vous coûtera ni salaire, ni récompense. Est-ce de l'amitié cela?

Premiere BERGERE.

De grace, Linco, sois un peu sensé?

LINCO.

Le ciel m'en préserve! Si jamais je perds ma gaieté, tout est dit pour moi; adieu, mes roses, je n'aurai plus que vos lys.

Seconde BERGERE.

Finis tes mauvaises plaisanteries, & donnes-nous ta recette.

Digitized by Google

ARIETTE, chantée par Linco.

« Je chante & je ris ; je suis libre & content, je brave l'amour & ses flèches; c'est pourquoi, fa, la, la ! la, la, la, la ? Jamais elles ne me blessent ; mon cœur est si dur, ou l'amour si mal-adroit, que ce Dieu me manque toujours; car avec le fa, la, la, & le ah, ah, ah ! je défie son pouvoir. Ah ! ne vous livrez jamais à la tristesse, vous qui habitez ces verds bocages, sachez comme moi, par une gaieté charmante, braver les traits du petit Dieu ; c'est avec le fa, la, la, qu'on triomphe de tout.

Premiere BERGERE.

Cela ne m'est pas possible.

LINCO.

En ce cas, tant pis pour vous.

Premiere BERGERE.

Ne pouvant guérir mon amour, je veux le venger.

LINCO.

Comment le vengerez-vous ?

Premiere BERGERE.

J'arracherai les yeux de Silvie.

LINCO.

Sont-ce-là vos moyens? Ce ne sera qu'une fête pour vos ongles, & vous ne préviendrez pas le mal pour l'avenir !

Seconde BERGERE.

Comment, Linco, pouvez-vous rire du chagrin de ma sœur?

Digitized by Google

LINCO.

Il faut bien que je rie de quelque chose. Aimez-vous mieux que je rie de vous ?

Seconde BERGERE.

Je suis heureuse, moi.

LINCO.

Silvie peut donc, tout à son aise, écouter votre Berger ?

Seconde BERGERE.

Mon Berger ! que voulez-vous dire ?

Premiere BERGERE, *avec empressement.*

Son Berger ! ah ! parlez, Linco ! expliquez-vous...

LINCO.

Ce n'est point un mystère, sans doute ; j'ai rencontré Damon avec Silvie.

Seconde BERGERE.

Mon cher Damon !

LINCO.

Votre cher Damon, & le cher Damon de Silvie si elle daigne l'accepter.

Seconde BERGERE.

C'est ce qu'il faudra voir..... L'infâme !.... Allons, ma sœur, je suivrai vos traces..... je lui apprendrai..... oui..... si notre vieux Gouverneur continue de me lorgner avec ses yeux de chèvre..... je la ferai chasser de l'Arcadie.

Premiere

Digitized by Google

Premiere BERGERE.

Voilà du moins une consolation, ha, ha, ha!

Seconde BERGERE.

Riez à votre aise, ma sœur.... Mais peut-être Linco s'est-il trompé; peut-être c'est votre Dorilas qu'il a vu avec elle.

LINCO.

Et votre *Damon*, & *Stephon*, & *Colin*, & *Egon*, & *Coridon*, & tous les foux de la paroisse, excepté moi, qui ne m'amuse qu'à ma chanson, fa, la, la, la, &c. &c.

Premiere BERGERE.

Je ne puis soutenir davantage son insultante gaieté. (*Elle sort*).

Seconde BERGERE.

Quel plaisir d'avoir un compagnon d'infortune! (*Elle sort.*)

LINCO.

Ha, ha, ha! ces pauvres filles sont folles....

ARIETTE.

« L'amour les met toutes en mouvement; vous avez beau » leur parler raison, elles ne peuvent calmer leurs sens, pas » plus que les vents & l'onde ». (*Il sort*).

Digitized by Google

SCENE III.

Le Théatre repréſente un hameau ; Sylvie est couchée sur un banc de gazon.

MERLIN, SILVIE.

MERLIN.

GRACES à mon art ! j'ai conduit en ces lieux cette jeune Bergere qui fixera les regards de Cymon : ses charmes dissiperont les vapeurs qui obscurcissent son esprit ; ils le rendront doux & sensible ; l'indifférente Sylvie va s'attendrir à son tour ; elle rendra soupir pour soupir, & amour pour amour. Cette baguette magique (*il touche de sa baguette un panier de fleurs*,) donnera à ces fleurs la puissance d'accroître la beauté, & de fixer l'inconstance ; un charme vainqueur confondra l'art de l'infidèlle Urgande, & la guérison du Jeune Cymon fera son supplice. (*Il sort*).

Digitized by Google

SCENE IV.

CYMON, *il porte une cage où est la linotte.*

PARTEZ, aimable captif, & soyez libre. (*L'oiseau s'envole*). Ah!.... je devine où vous allez, je souhaite que vous soyez heureux.... Quel charmant séjour! ces collines, ces prairies, ces rochers, ces arbres, ces ruisseaux, ce soleil, ces oiseaux: ah! dieux! il me semble que je n'ai jamais rien vu de semblable. (*Il siffle en regardant de tous côtés; dès qu'il apperçoit Silvie, il s'arrête, & d'un air niais & étonné, cesse par degrés de siffler*). Ho! ho! qu'est-ce que ceci?..... C'est sans doute quelque chose qui est tombé du ciel?..... Et cependant cela ressemble à une femme..... Est-ce un être vivant? (*Silvie soupire.*) Il ne peut être mort, car ses joues sont fraîches comme des roses.... j'apperçois même un mouvement auprès du cœur.... je le crains, & cependant je ne puis le quitter.... Je commence à sentir (*mettant la main sur son cœur*) quelque chose d'extraordinaire, je ne sais ce que j'ai.... je voudrois qu'il s'éveillât..... que je visse ses yeux.... s'il étoit bon & qu'il me sourît, je serois bien aise de jouer avec lui.... Ha, ha! je sens maintenant dans mon cœur quelque chose dont on m'a parlé souvent;.... cela me paroît bien étrange, & cependant cela me fait plaisir.

Digitized by Google

ARIETTE.

« Ma surprise est extrême ; je veux le contempler & l'admirer sans cesse. Avançons..... (*en avançant.*) Mais je » crains.... (*en se retirant.*) Ah ! que dois-je faire ? je ne » puis le fuir, & n'ose l'éveiller. Le toucherai-je ?..... » non, non, non ».

Que je suis aise d'être venu dans ces lieux ? Jamais je n'ai ressenti tant de plaisir.... peut-être seroit-il fâché contre moi.... mais je ne puis m'éloigner.... j'aimerois mieux sa colère qu'un sourire d'Urgande. Arrêtons-nous..... (*Silvie s'éveille*). Ah ! le joli pied.... (*Il se retire*).

SILVIE *se leve.*

ARIETTE.

« Charmant sommeil, trompes un moment mes sens ; en- » velopes-moi de tes aîles légères ; que les noirs soucis enchaî- » nés par ta puissance cessent de troubler mon repos ; comme » une pauvre tourterelle toujours errante, arrachée dès mon » enfance des lieux qui m'ont vu naître, chaque oiseau que » je rencontre est pour moi un oiseau de proye ».

Hélas ! il n'y a point de repos pour les infortunés.

(*Silvie apperçoit Cymon, & s'émeut ; pendant qu'elle l'examine attentivement, il se retire quelque pas en la saluant*).

SILVIE, *d'un air confus.*

Qui êtes-vous ?

CYMON, *en hésitant & saluant.*

C'est... & mais..... c'est moi.

Digitized by Google

SILVIE.

Quel est votre nom?

CYMON.

Cymon.

SILVIE.

Que me voulez-vous, jeune homme?

CYMON.

Rien, adorable personne.

SILVIE.

Mais, que faites-vous-là?

CYMON.

Je vous admire.

SILVIE, *à part.*

Qu'il est beau!

CYMON, *à part, en reculant.*

Les charmans yeux!

SILVIE.

Ne craignez rien, mon dessein n'est pas de vous offenser.

CYMON.

Ce n'est pas le mien non plus, laissez-moi vous regarder; dites-moi, divine inconnue, êtes-vous Fée?

SILVIE.

Non, en vérité, je ne suis qu'une simple Bergere.

Digitized by Google

CYMON.

Je ne puis le croire.... car vous m'avez enchanté.

SILVIE.

Enchanté? Si j'en avois le pouvoir, je n'en aurois pas la volonté.

CYMON.

Ho! je me soumettrai volontiers à toutes vos volontés?

SILVIE, *en soupirant.*

Parlez-vous sincerement?

CYMON, *en soupirant.*

Je vous le jure.

SILVIE.

Pourquoi me regardez-vous si attentivement?

CYMON.

Et vous, pourquoi me regardez-vous?

SILVIE, *en soupirant.*

Je n'en sais rien.

CYMON, *en soupirant.*

Ni moi..... mais je voudrois que vous puissiez me parler, me regarder tout comme fait Urgande?

SILVIE.

Quoi! vous la connoissez, lui appartenez-vous?

Digitized by Google

CYMON.

J'aimerois bien mieux être à vous, je n'aurois pas cherché à vous quitter.

SILVIE.

Urgande vous aime-t-elle?

CYMON.

Elle le dit.

SILVIE.

Hélas, j'en suis fâchée!

CYMON.

Pourquoi, je vous prie?

SILVIE.

Je ne veux plus vous voir, & voudrois ne vous avoir jamais vu.

CYMON.

Si vos sentimens étoient conformes aux miens, toutes les Fées réunies ne nous empêcheroient pas de nous voir.

SILVIE.

Répondez-moi? aimez-vous Urgande?

CIMON.

Et vous, quelqu'un seroit-il assez heureux pour vous plaire?

SILVIE.

Jusqu'à ce moment j'avois ignoré l'amour.

Digitized by Google

CYMON.

Et moi jusqu'à ce jour, je n'en connoissois pas le nom.... mais qui vous en a instruit?

SILVIE.

Et vous?

CYMON, *d'un air confus.*

Mais..... vous.

SILVIE, *en rougissant.*

Et... c'est aussi vous qui me l'avez appris.

CYMON.

Si nous étions sans cesse ensemble, l'on ne m'appelleroit plus l'imbécile Cymon.

SILVIE.

Et moi je ne serois plus l'insensible Silvie.

CYMON, *avec transport.*

Silvie; ah! le joli nom: je voudrois le prononcer sans cesse.

SILVIE, *en soupirant.*

Je n'oublierai jamais celui de Cymon... quand même Cymon m'oublieroit.

CYMON, *tombant à ses genoux, & lui baisant les mains.*

Vous oublier! Ah, aimable Silvie! non, jamais.... jamais je ne pourrai vous oublier.

Digitized by Google

SILVIE.

Si l'on nous voit, on nous séparera! Ah! laissez-moi, je vous en prie..... si l'on vient, nous sommes perdus.... il faut vous fuir..... je suis toute hors de moi.

CYMON.

Quand vous reverrai-je? Sera-ce dans un instant?

SILVIE.

Un instant! c'est trop-tôt... non, non, c'est... mais.... mais.... dans une heure.

CYMON.

Dans quel lieu, ma chere Silvie?

SILVIE.

Où vous voudrez.

CYMON.

Eh bien! dans le bocage, le long de la rivière.

SILVIE, *lui donne le bouquet enchanté par Merlin.*

Que ce bouquet vous rappelle votre promesse; hélas! que n'ais-je une couronne? je vous l'offrirois, ou plutôt je voudrois la partager avec vous.

CYMON.

Quel bonheur! prenez aussi le mien, il n'a d'autre prix à mes yeux, que celui que vous lui donnerez en l'acceptant. (*Il lui donne le bouquet d'Urgande*).

Digitized by Google

DUETTO.

SILVIE. Ah ! reçois ce bouquet, aimable Bergere !

CYMON. Et toi, chere Silvie, daigne accepter le mien !

SILVIE. Que ton cœur ne ressemble point à ces fleurs.

CYMON. Que ton cœur ressemble au mien s'il se peut.

TOUS La fleur à peine éclose, change aussi-tôt, & sa fraîcheur ne dure qu'un moment ; mais notre ardeur mutuelle ne changera jamais !

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théatre représente le Palais d'Urgande.

SCENE PREMIERE.

URGANDE, FATIME.

URGANDE.

QUOI, Fatime! il n'est pas encore de retour.

FATIME.

Lorsque la faim le pressera, il reviendra bien vîte.

URGANDE.

En vérité, Fatime, l'indifférence de Cymon m'étonne & me désespere; j'ai épuisé mon art pour vaincre sa froideur, j'ai bravé mille dangers pour attendrir son ame, & lorsque son ingratitude devroit me guérir de ma foiblesse, je sens que je l'aime plus que jamais. Hélas! je suis bien malheureuse!

FATIME.

Si cela est, tous mes conseils sont inutiles..... mais au lieu d'employer si mal mon temps, & vous, Madame, de consumer le vôtre en vains regrets, ne vaudroit-il pas mieux.... mais je m'apperçois

Digitized by Google

que vous ne m'écoutez pas, je me tais... dans la crainte de vous déplaire.

UUGANDE.

Que puis-je faire dans l'état où je suis?

FATIME.

Ce qu'exigent & votre esprit & vos charmes.

URGANDE.

Expliquez-vous?

FATIME.

Pour mettre votre honneur & ma langue en sûreté, (car Merlin triomphera de vous quelque jour) épousez-le tout-à-l'heure.... je sens que ce conseil n'est pas trop de votre goût, mais..... du moins il est prudent...., je cacherai votre jeune amant pendant les premiers mois de votre mariage, & s'il est capable de sentir quelque chose, je l'enflamerai pour vous; alors si votre époux devient inconstant, (ce qui ne manquera pas d'arriver) je chercherai à lui plaire, & vous donnerai le jeune homme en échange. Vous conviendrez, Madame, que ce stratagême est assez bien imaginé.

URGANDE.

Vos plaisanteries m'ennuient... je ne puis.... mais j'apperçois Cymon, il paroît bien content... Vois, Fatime; vois, que je suis heureuse! comme il baise, comme il caresse mon bouquet. Ah! ces fleurs ont

Digitized by Google

produit leur effet; rendons-nous invisible, je jouirai mieux de mon bonheur.

(*Urgande fait un mouvement de baguette, & se retire avec Fatime dans un coin de la scène*).

SCENE II.

CYMON, *en baisant son bouquet.*

AH! mon bouquet, mon joli bouquet! le plaisir de vous voir, de vous sentir, de vous caresser (*en l'embrassant*) embelit à mes yeux Urgande & ses jardins.

FATIME.

Que dit-il, Madame?

URGANDE.

Paix, paix! il s'enflamme.... ah! quel heureux changement!

CYMON.

Avec ce trésor, je ne désire plus rien, tout l'univers est pour moi dans ce bouquet; il développe les facultés de mon esprit & de mon cœur.... je ne sais ce que j'éprouve.... mais il semble que mille idées enchanteresses, mille sentimens délicieux se

Digitized by Google

réunissent au dedans de moi-même, & s'empressent comme un essain d'abeilles, pour savourer le parfum de ces fleurs. Ah ! le charmant bouquet ! & plus charmante encore celle de qui je le tiens.

URGANDE.

Plus charmante encore celle de qui il tient ce bouquet : l'entendez-vous, Fatime ? Quelle douce éloquence ! Voilà donc ce changement que j'ai tant désiré ? Ah !....

FATIME.

Je n'en reviens pas, Madame, est-ce un rêve ? Mais, mais ! Madame, est-ce bien-là votre bouquet ?

URGANDE.

Quoi ! vous en doutez ?

FATIME.

Pardonnez ! mais j'ai la vue un peu basse.

CYMON.

Ces fleurs me rappellent sa beauté..... celle ci ressemble à la couleur de ses cheveux, celle-là ressemble à son teint ; voilà l'incarnat de ses joues ; voici l'éclat de ses yeux ; cette rose imite le corail de ses lèvres.... & ces boutons.... ah ! l'excès du plaisir me fera perdre l'esprit.

FATIME.

Ce seroit bien dommage ; il y a si peu de temps qu'il l'a trouvé.

Digitized by Google

URGANDE.

Jamais ma puissance & ma beauté ne me donnèrent tant d'orgueil.

CYMON.

Où le cacherai-je ? Pendant le jour je le garderai dans mon sein, & la nuit je le coucherai auprès de moi.... Je lui parlerai.... je lui répéterai sans cesse que je l'aime ; je le couvrirai de mille & mille baisers, & je m'endormirai auprès de lui....

ARIETTE.

« Quel charme renferme ce don précieux ; jamais je ne m'en » séparerai. Cher bouquet, je retrouve en toi tout ce que » j'aime, je veux te caresser, te baiser en soupirant, & te » presser sans cesse contre mon sein ».

(*Urgande & Fatime avancent ; Cymon, surpris de voir Urgande, cache son bouquet dans son sein, avec un air embarrassé*).

URGANDE, *se rend visible & approche, en souriant.*

Qu'est-ce donc que tu veux baiser & presser sans cesse contre ton sein ?

CYMON.

Rien ; c'est la fin d'une vieille chanson qui dit : (*Il chante*).

« Je veux te caresser, te baiser & te presser » ; voilà tout....

Digitized by Google

FATIME.

Voilà sur ma parole, un jeune homme qui promet beaucoup; il a fait en peu de temps bien des progrès dans l'art du chant. (*bas à Urgande*). Qu'en pensez-vous, Madame?

URGANDE, *bas à Fatime.*

Je pense que sa timidité résiste à son penchant. (*haut.*) A qui parlois-tu, mon cher Cymon?

CYMON.

A moi-même; vous voyez bien que je suis seul.

URGANDE.

D'accord.... mais il me sembloit que tu avois.... ne rougis pas de ce qui doit t'enorgueillir.... Tu as caché quelque chose dans ton sein;... là près de ton cœur!

CYMON.

Cela est vrai.

URGANDE, *en souriant.*

Dis-moi ce que c'est, Cymon?

FATIME, *à part.*

Sa pudeur chancelle, bien-tôt il est à nous.

CYMON.

C'est un bouquet.

URGANDE.

N'est-ce pas le mien; voyons?

CYMON.

Digitized by Google

CYMON.

Quoi! vous donnez une chose pour la reprendre.

URGANDE.

Non; je ne veux pas t'en priver.

CYMON.

Et moi, je ne vous le donnerois pas pour tout au monde.

FATIME, *bas à Urgande.*

Insistez, Madame.... & pour cause.

URGANDE.

Je veux absolument le voir... ne me réplique pas; si tu aimes, comme tu aimois tout-à-l'heure, tu dois m'obéir.

CYMON.

Et voilà justement la cause de mon refus.

URGADE.

N'abusez pas de ma patience, je veux le voir, ou je t'enferme pour jamais dans une affreuse prison?

CYMON.

Quel bruit pour une bagatelle? Là êtes-vous contente! (*Il montre le bouquet de loin; Urgande & Fatime se regardent avec surprise*).

FATIME.

Hé bien, Madame! avois-je raison?

Digitized by Google

URGANDE.

Ah! Fatime, que je suis malheureuse!

CYMON.

L'avez-vous assez vu?

URGANDE.

Mais, Cymon, ce n'est pas-là mon bouquet?

CYMON.

Non.... c'est le mien.

URGANDE.

Qui vous l'a donné?

CYMON.

Quelqu'un.

URGANDE.

Est-ce un homme ou une femme?

CYMON.

Ha, ha! je ne peux pas vous le dire.

FATIME, *à part.*

Il a fait des progrès! Comment, mais c'est un génie.

URGANDE, *à part.*

Feignons. (*haut.*) Écoutes, Cymon, ma curiosité n'est qu'une plaisanterie, en te donnant un bouquet je ne prétendois pas t'empêcher d'en disposer, tu pouvois même le jetter sans crainte.

CYMON.

Tout de bon?... Ah! je ne l'ai pas jetté, mais

Digitized by Google

je l'ai troqué contre celui-ci; voyez! il est bien plus beau, ainsi vous ne devez pas en être fâchée.

URGANDE, *soupirant.*

Hélas!

FATIME.

Fâchée! Oh, point du tout; mais vous ne devriez pas préférer celui d'une misérable Bergere à....!

CYMON.

Ménagez-là, je vous prie, elle est bien plus jolie que vous.

FATIME, *en le contrefaisant.*

Il vous sied bien d'en décider; savez-vous seulement distinguer un homme d'une femme?

URGANDE.

Ne l'écoute pas, Cymon.... je te permets de suivre ton goût.... je t'ai conduit ici pour te rendre heureux, & tu peux t'y livrer sans crainte à tous tes plaisirs....

CYMON.

Quel bonheur! Ah, Madame! vos bontés me donnent une nouvelle existence; je ne puis exprimer l'excès de ma joie.... Il est donc vrai? Je pourrai désormais me livrer à mon amour.... Ah! ma chere Urgande! ma reconnoissance n'aura point de bornes. (*Il sort en chantant:*) *Je veux soupirer, &c. &c. &c.*

Digitized by Google

SCÈNE III.

URGANDE, FATIME.

FATIME.

JE vous admire, Madame, vous êtes un vrai philosophe.

URGANDE.

Un philosophe femelle, Fatime; je cache sous cette fausse tranquillité, les tourmens de la plus affreuse jalousie; c'est sous le voile de cette apparente bonté que je découvrirai l'objet de ses transports.... & de mon malheur.... Quand je tiendrai ce secret important, tu verras, Fatime, si je suis femme ou philosophe.

FATIME.

Je gage que vous serez femme sur ce point.

URGANDE.

Qu'il jouisse de sa liberté? mais je veux qu'on l'observe, & je te charge de ce soin; va, ma chere Fatime..... cours..... point de réplique... pars?

FATIME, *en s'en allant.*

La commission n'est pas très-amusante...., mais il faut obéir.

Digitized by Google

SCENE IV.

URGANDE, *seule.*

QUE je connoisse ma rivalle, je la rendrai la plus malheureuse de toutes les femmes.... hélas.... elle le sera moins que moi.

ARIETTE.

« Loin de moi vain espoir, timide crainte, ma gloire & » mon orgueil réveillez-vous. Eclate noire jalousie, & que » la vengeance te prête son secours.

» Toi qui méprises mes charmes, tu sentiras tout mon pou- » voir, que la vengeance succède à l'amour méprisé : la ven- » geance !... Mais hélas ! mon cœur rébelle combat encore » en faveur de l'amour.

» Oui, mon cœur palpite, il craint encore, & mes larmes » éteignent le feu de ma colère.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

Le Théatre représente la Cabane de DORCAS.

SILVIE *est à la porte, tenant le bouquet que lui a donné Cymon.*

ARIETTE.

« LES fleurs qui composent ce bouquet se réunissent comme » nos cœurs. Rien ne peut rompre le lien qui les assemble. » Quelle beauté! quelle variété dans leur ensemble. Leur mé» lange fait naître un plaisir que rien n'empoisonne. Comme » la rose y brille sans épines, ainsi dans nos cœurs l'amour » est exempt de toute peine «.

Plus je regarde ce bouquet, & plus l'image de Cymon y semble gravée. Depuis l'instant où je l'ai vu, je sens un trouble qui m'agite. Je ne sais plus où je vais..., ni à qui je parle... je regarde sans fixer aucun objet. Hélas! mon cœur est partagé entre la crainte de le perdre, & l'espoir de le posséder toujours.

ARIETTE.

« Ah! pourquoi s'affliger quand on a pris l'innocence pour » guide. Que le sourire du plaisir annonce mon bonheur! L'a» mour élève mon ame, il semble qu'elle plane dans les airs. » Ah! c'est le ciel sans doute, qui veut adoucir mes malheurs.

Digitized by Google

» Toutes les Bergeres m'accablent de leur haine; tous les » Bergers m'importunent de leur amour; mais cessons de nous » plaindre & de nous désespérer, car c'est le ciel sans doute » qui veut adoucir mes malheurs.

SCENE VI.

SILVIE, LINCO, *il entre pendant la fin de l'ariette.*

LINCO.

SI vous étiez aussi foible que vous êtes vertueuse, cette voix corromperoit la justice, à moins qu'elle ne fût aussi sourde qu'elle est aveugle.

SILVIE.

J'espere, Linco, que vous ne m'avez pas entendue?

LINCO.

Je vous ai écouté avec plaisir, quoique je vienne a vous comme *député* d'un *député Gouverneur*; j'ai ordre de vous conduire à son tribunal. Une certaine Bergere se plaint de vous.... mais ne craignez rien; je vous seconderai aux risques de perdre ma place; convenez, ma chère Silvie, qu'on ne trouve guères d'amis comme moi.

SILVIE.

Qu'ai-je fait aux Bergeres pour me persécuter?

Digitized by Google

LINCO.

Oubliez-vous que vous êtes belle?....

SILVIE.

Protégée par vous, Linco, je marcherai sans crainte; allons confondre mes ennemis. (*Au moment qu'ils s'en vont, Dorcas les appelle*).

SCENE VII.

DORCAS, SILVIE, LINCO.

DORCAS, *à Silvie.*

OU vas-tu, mon enfant? Avec qui es-tu-là?

LINCO.

Nous allons être arrêtés par cette bonne vieille qui veut tout savoir, & qui n'entend rien.

DORCAS, *en s'avançant sur la scène.*

Je veux voir avec qui tu es?

LINCO, *lui criant à l'oreille.*

C'est moi, bonne femme, c'est votre parent Linco.

DORCAS.

Ho! c'est vous, c'est l'honnête Linco. (*Elle lui prend la main.*) Hé bien! que voulez-vous de Silvie?

Digitized by Google

LINCO, *parlant toujours fort haut.*

Le Gouverneur désire de lui parler, c'est une petite visite d'amitié, & voilà tout.

DORCAS.

Pourquoi? à quel propos? Racontez-moi tout cela? Nous n'avons rien à faire avec lui... depuis un certain temps il est toujours occupé avec quelques-unes de nos Bergeres; il est bien curieux M. le Gouverneur, en vérité voilà qui est beau.... Ah!... ce n'étoit pas de même dans mon jeune temps..... S'il a besoin d'interroger quelqu'un, que ne m'interroge-t-il, moi? Malgré toute sa curiosité, je lui répondrai comme il faut.

LINCO.

Comme votre parent, je vous réponds de Silvie.

DORCAS.

Ho! vous êtes la perle de votre sexe, Linco; mais sur l'article des femmes, le meilleur homme ne vaut rien:.... j'ai eu bien des difficultés, moi, & cela dans un temps encore meilleur que celui-ci: mais pourquoi ne vous accompagnerois-je pas?

LINCO.

Nous serons de retour avant que vous puissiez vous mettre en marche.

SILVIE.

Ne craignez rien, ma bonne mere, mon innocence & les vertus de Linco, voilà mes guides.

Digitized by Google

DORCAS.

Hé! quoi?

LINCO.

Elle dit que vous pouvez me confier son innocence.

DORCAS.

Fort bien, fort bien, à la bonne heure, tu es une aimable enfant, ma chere Silvie; je t'aime plus que je n'aimai ma propre fille. (*elle l'embrasse.*) Le jour où celui qui t'a confiée à mes soins viendra te reprendre, sera pour moi un jour de douleur.... Mais, mais, que je ne te retienne pas davantage, vas avec l'honnête Linco, en attendant je vais préparer ton dîné, & ce bon parent le partagera avec nous.

LINCO.

Nous serons de retour avant que le couvert soit mis.

(*Linco sort avec Silvie.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

DORCAS, *seule.*

QUE le ciel conserve la meilleure, la plus aimable de toutes les filles.... la consolation de mes vieux jours. Je ne désire qu'une chose, c'est de savoir qui elle est, & quel hasard l'a conduit chez moi. Que ne puis-je la voir aussi heureuse que je la suis par elle.....,.... Mais que lui veut le gouvernement? Je suis fâchée de ne l'avoir pas accompagnée, je lui aurois parlé, moi; jamais de mon jeune temps on ne voyoit cela, & jamais on ne s'est autant occupé de moi!

Ariette.

« Dans mon jeune temps (je suis un peu vieille à présent) » les hommes étoient francs & sinceres; aujourd'hui ce n'est » plus de même; ils sont faux, ils sont téméraires. Que le » sort d'une pauvre femme est à plaindre! Car les hommes » sont en vérité si hardis, si entreprenans, qu'ils me faut trem- » bler à soixante-douze ans.

» Quand j'étois belle (à présent je suis passable) on ne » donnoit point son cœur en vain; mille passions diverses n'a- » gitoient point nos ames, & la constance présidoit à tous » leurs mouvemens.

» Que le sort d'une pauvre femme, &c. &c. &c.

Digitized by Google

SCENE IX.

(*Le Théatre représente l'Hôtel du Gouverneur.*)

DORUS, *suivi de la 2e.* BERGERE.

DORUS.

AVANCEZ, la jeune fille..... à présent que nous voilà seuls, j'entendrai bien mieux vos plaintes, & j'y porterai de prompts secours; comptez sur moi, vous serez satisfaite.... Savez-vous, ma belle, que vous me plaisez beaucoup, & que nécessairement la faveur s'ensuivra.

Seconde BERGERE.

Les expressions me manquent pour vous répondre dignement.

DORUS.

Vous n'en avez pas besoin, mon enfant, un sourire seulement, un sourire...., & ordonnez, vous obtiendrez tout de.... Mais que vois-je, mon ange? vos mains sont aussi blanches que la neige.... permettez-moi de les baiser.

Seconde BERGERE, *en faisant la révérence.*

Ah! Monseigneur?

DORUS.

Vous m'enchantez, je n'ai rien à vous refuser. Que je les baise encore une fois.... Ah! c'est un restau-

Digitized by Google

rant pour mon cœur..... (*en lui baisant plusieurs fois les mains.*) Hé bien! que ferons-nous de cette Silvie? Quoi! cette impertinente étrangère a osé vous déplaire? Ho! je l'enverrai si loin, qu'elle ne pourra plus vous offenser. C'est une petite coquette. (*il lui baise les mains.*) Oui.... c'est..... une..... Ho! dès aujourd'hui elle partira.

Second BERGERE, *en souriant.*

Vous êtes trop bon.

DORUS.

Non, mon enfant, non; rien n'est trop bon pour vous. Ne vous inquiétez plus, je vais la chasser dans l'instant... oui, elle partira, vous dis-je....; j'ai dépêché mon député Linco chez cette vieille Dorcas qui l'a logée chez elle sans mon aveu.... comptez que demain Silvie sera loin de l'Arcadie, Daignez m'accorder un sourire, ma chere; regardez-moi d'un air tendre?.....

Seconde BERGERE.

Je voudrois être aussi belle que Silvie, je pourrois vous sourire peut-être avec plus d'avantage.

DORUS.

J'apprendrai à cette petite vagabonne à vous respecter: tant que je serai Gouverneur, toutes ses minauderies n'auront aucun pouvoir sur moi. Elle partira demain, ma chere.... Cette main... (*il lui baise plusieurs fois la main.*) cette main d'albatre a signé son arrêt.

Digitized by Google

SCENE X.

DORUS, 2e. BERGERE, LINCO.

LINCO.

JE viens..... Ah! Monseigneur, point de subornation! point de corruption (1)!

DORUS.

Vous êtes trop familier avec vos supérieurs, Linco; où avez-vous appris à leur manquer de respect?

LINCO.

D'une vieille chanson, Monseigneur, c'est-là que je prends mes leçons.... La voici.

ARIETTE.

« Le Juge qui sourit à la beauté, trahit la sainteté de ses devoirs, & la vue de deux beaux yeux fait pencher sa balance.

» Les passions alterent sa raison; l'amour se glisse dans ses veines, & souvent auprès d'un joli minois, le Juge galant oublie qu'il doit être aveugle dans ses jugemens ».

(1) Allusion au formulaire, observé dans l'élection des membres du Parlement. Il est expressément défendu d'user de promesse, ou d'aucun moyen, pour obtenir les suffrages des Electeurs. Chaque citoyen des bourgs & des villes, possédant 42 shellings en biens-fonds, ont une voix dans le choix d'un représentant au Parlement.

Digitized by Google

DORUS.

Cette chanson est aussi sotte que celui qui la chante.

Seconde BERGERE.

Linco ne m'aime pas; Silvie chante, & sans doute sa voix aura captivé son suffrage.

LINCO.

J'avoue que mes oreilles ont été flattées par la mélodie de sa voix, mais mon cœur n'est pas plus corrompu que votre vertu, ou la sagesse de Monseigneur. Ce n'est pas trop dire, j'espere?

DORUS.

Moins de babil, & plus de respect.... je ne vous reconnois plus, Linco.

LINCO.

En ce cas, la vue de Monseigneur s'affoiblit.... je suis toujours le même, le ciel me conserve ma gaieté. Je ris & chante sans cesse.... change qui voudra, je veux rester comme je suis; je me moque des follies que je ne puis corriger.... Ah! les temps sont bien changés.... mais ce n'est pas pour le mieux, (*montrant sa flûte & son tambour de basque;*) par bonheur, voici de quoi m'en consoler....

DORUS.

Faites-moi grace de vos mauvaises plaisanteries, je hais la poésie, & déteste la musique.... Où est cette vagabonne? où est Silvie?

Digitized by Google

LINCO.

Elle attend vos ordres dans la salle d'audience.

DORUS.

Pourquoi ne m'en avez-vous pas plutôt averti?

LINCO.

Par discrétion ; je croyois que l'entretien de deux femmes fatigueroit trop Monseigneur.

DORUS.

Je croyois ! je croyois ! vous ne devez pas croire, mais obéir. Vous avez raison de dire que les temps sont changés ; un député ne doit pas se permettre des réflexions sur son supérieur.

LINCO.

Si l'on suivoit cette maxime, que deviendroit notre pauvre patrie (1)?

DORUS.

Tais-toi, & fais entrer la coupable.

LINCO, *en s'en allant.*

Elle sera ici dans un instant. (*Il sort.*)

Seconde BERGERE.

Je vous recommande mes intérêts, Monseigneur.

(1) L'on comprend aisément le sel de cette épigramme.

DORUS.

Digitized by Google

DORUS.

Mon cœur vous en répond; allez m'attendre dans la salle d'audience; regardez-moi tendrement, regardez-moi ma mie? le glaive de la justice en deviendra plus tranchant.

(*On apperçoit Linco qui conduit Silvie.*)

Seconde BERGERE.

La voilà! regardez comme elle affecte la modestie:..... Je vous laisse, & j'attends tout de votre bonté.... (*à part en se retirant.*) Je ne puis souffrir ces vilains yeux. Ah! quel plaisir j'aurois à les arracher! (*Elle sort.*)

SCENE XI.

DORUS, SILVIE, LINCO.

DORUS, *en regardant Silvie.*

HEM, hem! l'on m'a dit, Mademoiselle... hem, hem!... que... (*à part..*) Elle ne me paroît pas aussi méchante qu'on le dit.

LINCO.

Prenez courage, aimable Silvie, la beauté & l'innocence adoucissent la sévérité de la justice.

Digitized by Google

SILVIE.

Ah, Linco! la honte d'être accusée m'empêche même de me défendre.

DORUS.

Ne vous avois-je pas ordonné d'amener la vieille *Dorcas*, où est-elle?

LINCO.

La bonne femme est si sourde, & Monseigneur a l'ouie si dure... j'ai pensé qu'avec la jeune, cela s'arrangeroit beaucoup mieux.

DORUS.

(*D'un air fâché.*) Quoi! encore? *vous imaginez?* (*d'un air gracieux à Silvie.*) Jeune Bergere..... quoiqu'il en dise, croyez que j'entends à merveille... on m'a dit.... hem.... on m'a dit... (*à part.*) Sa modestie me plaît. (*haut.*) Quelle est la raison? Je dis... hem... que.... que l'on me.... (*à part en tournant la tête.*) Ma foi elle a de beaux traits....

LINCO.

Parlez, parlez donc, Silvie, & votre affaire s'arrangera.

DORUS.

Votre nom n'est-il pas Silvie?

LINCO.

Oui, Monseigneur.

Digitized by Google

DORUS.

Ce n'est pas à vous que je parle..... Quel est votre nom? Levez les yeux, & repondez-moi, ma fille. (*Silvie soupire, & fait la révérence.*) (*à part.*) Quelle douceur dans ses regards! (*haut.*) Quelle peut être la raison, Silvie..... que.... que.... hem... (*à part.*) En vérité je sens qu'elle me désarme.

LINCO, *bas à Silvie.*

Voici le moment de parler à Monseigneur....

DORUS, *à Linco.*

On parle haut aux prisonniers....

SILVIE, *très-alarmée.*

Ah, ciel! je suis donc en prison?

DORUS.

Non pas absolument, mais vous êtes accusée..... Hem... hem.... ma belle Demoiselle, on vous accuse, dis-je. (*à part.*) Ma foi je ne sais que lui dire.

SILVIE.

De quoi m'accuse-t-on, Monseigneur?

LINCO, *bas à Silvie.*

S'il nous traite de *Demoiselle*, il est à nous.

SILVIE.

Quel est mon crime?

Digitized by Google

LINCO.

D'être un peu trop jolie, & voilà tout.

DORUS.

Paix, vous dis-je.... si vous êtes innocente, pourquoi refusez-vous de me regarder? (*Silvie le regarde avec modestie.*) (*à part.*) Je ne puis y tenir.... ce regard bouleverse ma justice, ma colère, mes projets.... Ah je suis perdu! (*haut.*) Avancez-moi ce fauteuil, Linco?

LINCO.

Allons, Silvie; avant que Monseigneur prononce la sentence, chantez-lui une petite chanson.

DORUS.

Point de chanson, ses regards ont déja fait trop de ravages.

LINCO.

Seulement un couplet pour adoucir votre rigueur.

SILVIE *chante.*

« Si le Berger, oubliant son devoir, abandonne son trou-» peau; bientôt le loup s'en saisit, & l'innocence devient sa » proie.

» Hélas je suis un pauvre agneau, accablé de mille craintes; » Bergers, gardez vos brebis, car le loup n'est pas loin ».

(*Elle se met à genoux.*)

Digitized by Google

DORUS.

Oui, je te garderai, & te conserverai comme mon petit agneau.... & je te jure qu'on ne t'insultera pas davantage.... Cette chanson est vraiment attendrissante; levez-vous, ma Silvie. (*Il l'embrasse.*)

SCENE XII.

Les précédens, 2e. BERGERE, *Dorus & Silvie paroissent embarrassés.*

Seconde BERGERE.

APPAREMMENT Monseigneur prend congé d'elle avant de la chasser!

DORUS.

Quoi donc? quelle hardiesse! Ignorez-vous qu'il n'est pas permis d'interrompre un Juge dans ses fonctions?

Seconde BERGERE.

Permettez-moi de vous dire deux mots?

DORUS.

Je vous parlerai tout-à-l'heure.... dans l'instant j'irai vous trouver dans la salle d'audience.

Seconde BERGERE, *à part.*

Je me doutois de ce qui arrive.... mais je tâcherai de le ramener.

Digitized by Google

SCENE XIII.

DORUS, SILVIE, LINCO.

DORUS.

JE suis bien aise qu'elle nous laisse... renvoyez-la, Linco... je ne saurois la voir en ce moment.

LINCO.

Dois-je conduire Silvie en prison?

DORUS.

En prison! le ciel m'en préserve; consolez cette Bergere, Linco.... essuyez vos larmes, ma belle Silvie.... je viendrai vous retrouver.... c'est moi qui entendrai Dorcas.... moi qui vous protégerai.... moi qui ferai tout pour vous plaire. (*à part.*) En honneur elle m'a enchanté.... je suis dans une agitation.... (*haut.*) Je viendrai vous retrouver demain.... peut-être ce soir.... peut-être dans une demi-heure.... ayez-en bien soin, Linco.... (*à part.*) Elle m'a ensorcelé; si je la regarde plus long-temps, j'en perdrai la raison. (*haut.*) Ah! la douce, la charmante, la divine créature!

LINCO.

Réjouissez-vous ma chere Silvie, la justice a repris ses droits, les larmes de vos rivales vengeront vos malheurs.

ARIETTE.

« Chantons fa, la, la, cette heureuse victoire, soyons » joyeux, mais prudens (la douleur seule peut changer notre » ton, de la, la, la; en fa, la, la soyons joyeux, mais pru- » dens, dans ce jour de triomphe ».

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le Théatre représente un vieux Château.

SCENE PREMIERE.

URGANDE, *fort agitée.*

MALHEUREUSE ! infortunée Urgande ! pendant qu'à l'ombre d'une nuit, propice aux sortilèges, j'appelle à mon secours toutes les puissances infernales..... Rien ne peut calmer l'amour qui déchire mon cœur. Accourez, démons, commencez vos épouvantables sacrifices; & tandis qu'invisible aux yeux des mortels, vous exhalez dans l'air votre souffle empoisonné, répandez de toutes parts les maux qui font frémir la nature, mais laissez-moi la vengeance, elle doit servir mon désespoir.

CHŒUR, *sous terre.*

« Nous venons, nous accourons, & nous obéissons ».

(Urgande fait un mouvement de baguette, & le Château disparoît.)

Le Démon de la vengeance sort de l'enfer & chante :

« Tandis que plongez dans un doux sommeil, les mortels » perdent le souvenir de leurs peines ; tandis que les Démons

Digitized by Google

» gémissent dans leurs demeures souterreines, Urgande nous » rappelle du fond des abîmes. Paroissez, enfans de la dou- » leur, occupez-vous à remplir l'horrible devoir qu'elle vous » impose; arrachez aux mortels des plaintes & des soupirs, » & que leurs tourmens égalent les nôtres.

CHŒUR, *sous terre.*

» Nous venons, nous accourons, & nous obéissons ».

(Les Démons paroissent, & après plusieurs cérémonies infernales, ils partent conduits par Urgande.)

SCENE II.

Le Théatre représente la Campagne.

LINÇO, DAMON, DORILAS.

LINÇO.

ALLONS, allons, causons un moment ensemble.... vous vous levez aussi matin que l'alouette.... Ne seroit-ce pas la jalousie qui vous éveille en ce moment?

DAMON.

Le Gouverneur nous a commandé, de la part d'Urgande, de conduire Cymon & Silvie dans son palais.

LINÇO.

Et cet emploi ne vous déplaît pas sans doute? Fi, n'êtes-vous pas honteux..., je suis mieux instruit

Digitized by Google

que vous ne le croyez. Quoi! tous deux fiancés, vous aimez tous deux la jeune Silvie: & quoique rebutés, vous n'en êtes pas moins jaloux l'un & l'autre. Infidèlles! ne rougissez-vous pas de servir la calomnie, & de persécuter ainsi deux amans fortunés?

DAMON.

Si le Gouverneur vous entendoit.... vous traitez joliment vos supérieurs?

LINCO.

Si mes supérieurs ne valent pas mieux que vous, c'est leur faute, & non la mienne. Urgande, Dorus & vous, ne pouvant mordre au raisin, ne voulez pas qu'un autre en mange...? Fi! n'êtes-vous pas honteux?

DAMON.

Nous n'avons point de temps à perdre, éveillons les Bergers, & poursuivons les coupables; vous, monsieur le député, malgré tous vos grands airs, vous êtes obligé de nous suivre.

LINCO.

Vous suivre? je briserai ma flûte & mon tambour, je me jetterai dans la riviere, plutôt que de commettre une telle injustice.

DAMON.

Voici le Gouverneur, nous allons voir ce que vous lui direz.

Digitized by Google

LINCO.

Tout ce que je vous ai dit ; un homme loyal & honnête comme moi, ne s'inquiète gueres de la colère d'un Gouverneur ; il lui dit la vérité au risque de lui déplaire, & même de perdre son emploi... Ah !.... il y a peu de *députés* dans l'Arcadie qui pensent comme moi.

DORILAS.

Allons, allons, occupons-nous de notre affaire, & méprisons ses propos.

DAMON.

Monsieur le député Linco, si le Gouverneur vouloit suivre mes conseils, il vous arrangeroit différemment.

LINCO.

Et si Cymon suivoit les miens, vous vous répentiriez de ce beau zèle.

Digitized by Google

SCENE III.

Les précédens, DORUS, *suivi des Arcadiens.*

DORUS.

OU étiez-vous, Linco? voilà une heure qu'on vous cherche?

LINCO.

J'étois au lit, Monseigneur, & comme je ne suis point somnambule, je ne pouvois pas paroître devant vous, sans être habillé.

DORUS.

Trève aux plaisanteries.... la Fée ordonne que l'on cherche Cymon & Silvie, & qu'on les lui amenne.

LINCO.

Je n'interromps jamais la *chasse*; adieu, je m'en retourne chez moi.

DORUS.

Arrêtes, Linco, (*il revient*) je t'ordonne de faire ton devoir, tu m'accompagneras dans la poursuite de ces jeunes criminels.

LINCO.

Criminels! Que le ciel les protége.... je vous répete que je retourne chez moi. (*en s'en allant.*)

DORUS.

Vit-on jamais une telle insolence? Revenez

Digitized by Google

Linco, méprisez-vous les ordres d'Urgande & les miens?

LINCO.

De la conscience! Monseigneur, de la conscience! quoique ce soit une vieille excuse, elle dit vrai; elle me défend de séparer deux personnes que le ciel semble avoir unies; c'est à mes yeux un crime atroce; c'est en vain qu'on l'exige, & je me retire.

(*en s'en allant.*)

DORUS.

Linco, si vous négligez votre charge, je vous en priverai.

LINCO.

Vous ne me priverez pas de ma propre estime, & avec elle je me consolerai.

DORUS.

Eh bien! non-seulement vous n'êtes plus mon député, mais je punirai votre insolence..... je dirai à la Fée que vous vous unissez contre elle avec Silvie & Cymon, & que c'est-là le motif de vos refus.

LINCO.

Monseigneur! un mot s'il vous plaît..... Si vous aviez pu vous unir avec cette Silvie, auriez-vous été aussi complaisant?

DORUS.

Hem!... allons, Bergers, suivez-moi; il est inutile de lutter contre une pareille obstination.

(*Dorus & les Bergers sortent.*)

Digitized by Google

LINCO, *seul.*

Je baise les mains à Monseigneur, & le remercie de toutes ses bontés.... bien des fous moins sages que moi se désoleroient de leur disgrace, mais dans l'état actuel des choses, je ne donnerois pas une brebis pour la plus belle charge de l'Arcadie. Vous pouvez donc, mon honnête & digne Gouverneur, vous pourvoir d'un autre député. Mon tambour & ma flûte m'en consoleront; & que sait-on..... peut-être leurs sons harmonieux me conduiront-ils à quelque place encore plus distinguée (1).

ARIETTE.

« Quand la paix regnoit en ces lieux, que l'amour y étoit » sans caprices, sans soins, sans plaintes & sans détours, » voici quelle étoit ma vie : avec ma flûte & mon tambour je » riois, je chantois sans cesse, & n'enviois pas le bonheur de » mon voisin.

» A présent quelle triste métamorphose a changé toute la » nation ; la paix, l'amour & les plaisirs ont fait place aux » soucis rongeurs ; mais voici quelle est encore ma vie : avec » ma flûte & mon tambour je ris, je chante sans cesse, & » plains les maux de mon voisin.

(Il sort.)

(1) Cette épigramme porta contre un membre du Parlement, qui de simple Berger dans les montagnes d'Ecosse, parvint aux premières charges de l'Etat. Il existe encore.

Digitized by Google

SCENE IV.

Le Théatre représente une autre partie de la Campagne.

FATIME.

IL faut avouer qu'on m'a donné-là un charmant emploi. Ou trouverai-je cet imbécile ?.... pas tant imbécile cependant.... Il a fait en peu de temps bien des progrès.... Je crois que quelque femme s'est chargée de lui former l'esprit ; car c'est un des prodiges ordinaires de l'amour, de faire un fou d'un homme sage, & de donner la sagesse à un fou.... Mais je l'apperçois ; (*elle regarde au travers un buisson.*) Ha! ha!.... je le vois là-bas.... ne faisons pas de bruit, crainte de l'alarmer.

(*Elle continue à regarder.*)

Digitized by Google

SCENE V.

FATIME, MERLIN, *invisible à Fatime.*

MERLIN.

MON art fera avorter tes desseins..... il faut, pour la corriger, mortifier sa curiosité. Ce n'est que par les grands moyens qu'on rend ces femmes-là un peu traitables.

FATIME, *continue à regarder.*

Ha ! ha ! le voilà avec sa dulcinée; il n'a pas fait un mauvais choix. Ma pauvre maîtresse ! que de maux l'amour vous prépare !

MERLIN.

Avant de nous quitter, je t'en prépare d'autres moi.

FATIME.

Cymon à genoux ! ... fort bien ... prenons à présent nos tablettes .... & faisons un détail circonstancié de la personne de notre rivale .... Elle est trop jolie pour l'épargner, il faut la brûler, il faut l'exposer aux bêtes féroces, il faut l'enfermer dans la tour noire .... & par grace spéciale, on pourra tout au plus lui laisser le choix du supplice.

(*Elle prend ses tablettes.*)

MERLIN.

Nous aurons soin d'en décider.

Digitized by Google

FATIME, *en écrivant.*

Sa taille est grande & svelte.... à-peu-près comme la mienne; ses traits.... ses cheveux.... ses yeux sont incomparables.... & approchent beaucoup des miens. — Elle a le sourire gracieux. — Oh! il faut absolument la brûler vive! oui, oui, il le faut. (*Merlin lui donne un coup de baguette sur l'épaule.*) Qui ose m'interrompre.... il n'y a personne... j'aurois juré qu'on m'avoit touchée.... finissons mon portrait. (*Elle écrit*). (*Merlin fait quelques mouvemens de baguette au-dessus de la tête de Fatime.*) Lisons?... mais, que vois-je! mes lettres semblent tracées avec du sang.... je n'ai pas la berlue..... ah, ciel! (*elle lit en tremblant.*) » *Urgande nourrit une passion criminelle pour Cymon;* » *Cymon n'a que des sentimens vertueux pour Silvie:* » *les bêtes féroces, la tour noire ou le bûcher ardent,* » *sont des supplices trop doux pour la complaisante* » *Fatime* ». (*Elle laisse tomber ses tablettes.*) Je n'ai pas la force de m'enfuir.... j'avois prévu ce qui m'arrive. Ce diable de Merlin m'a ensorcelé....

MERLIN, *visible.*

Tu as raison, Fatime.

FATIME.

O magnanime enchanteur! épargnez une pauvre & foible créature!

MERLIN.

Digitized by Google

MERLIN.

Pourquoi cette créature brave-t-elle ma puissance? Mais nous serons meilleurs amis à l'avenir. Regarde attentivement ce que je vais faire.

(*Il leve sa baguette.*)

FATIME.

Ah! Seigneur Merlin, point d'enchantement, je suis prête à vous obéir.

MERLIN.

Je n'exige de toi qu'un profond silence.

FATIME, *vivement.*

Ah! si cela suffit pour calmer votre fureur, je suis....

MERLIN.

Tais-toi, babillarde.

FATIME.

Trop généreux Merlin! je suis à vous pour jamais: je vous suis dévouée pour la vie... Ah!... ma pauvre langue! je te croyois déja condamnée à un éternel silence: qu'il seroit affreux d'être muette!...

MERLIN.

Tu vois l'impuissance d'Urgande, c'est envain qu'elle persécute Cymon & Silvie.... malgré tous ses artifices, malgré le secours des enfers, je protegerai ces deux aimables enfans, & lui prouverai que l'autorité n'est rien sans la justice.

Digitized by Google

FATIME.

J'aimerois mieux perdre tout au monde plutôt que la parole.

MERLIN.

Dès que tu m'assures de ton attachement, (car mon art ne peut pénétrer le cœur des femmes) j'accorde à ta langue un degré de perfection qui lui manquoit.

FATIME.

Quoi! je parlerai donc plus que jamais?

MERLIN, *souriant.*

Cela ne seroit pas une perfection, mais tu parleras moins : à ton retour chez Urgande elle sera très-curieuse, & toi fort empressée de l'instruire.

FATIME.

Je pourrai donc, sans offencer votre grandeur...

MERLIN.

Suivre ce que je vais te prescrire; tu ne répondras aux questions de la Fée, que par un *oui*, ou par un *non*, entends-tu bien? Tu ne t'apperçois pas que je te rends un grand service.

FATIME, *à part.*

Cela n'est pas trop clair.

MERLIN.

Prends garde d'y ajouter la moindre sillabe, sinon je te rends muette pour toujours.

Digitized by Google

FATIME.

Ne craignez rien? Mais, que vais-je devenir?

MERLIN.

Souviens-toi de m'obéir, & tu seras récompensée. (*Il touche le fond de la scène avec sa baguette, elle s'ouvre, un char attelé de dragons, paroît; Merlin y entre.*) Adieu Fatime, n'oublie pas ton ami Merlin.

FATIME.

Je vous jure que je ne vous oublierai jamais, il faut cependant convenir que c'est un diable fort poli.... que ma position est cruelle! j'aimerois autant être muette que d'être réduite aux deux sillabes *oui* & *non*, il n'est pas de privation plus fâcheuse que celle de la parole..., Hélas! vit-on jamais mettre un impôt sur la langue?

ARIETTE.

« Taxer ma langue! quelle honte! Ah! Merlin a bien tort » d'en arrêter ainsi les doux mouvemens; mais la faveur des » grands & le sort des pauvres filles, dépend souvent d'un *oui* » & d'un *non*. Hélas! malheureuse Fatime! il faudra donc » borner ton éloquence à un *oui*, & un *non*.

» S'il faut parler, s'il faut raconter quelque chose à Urgande, comment vais-je m'y prendre? Elle pourra me » questionner à son aise, ma pauvre langue captive répondra » par *oui* ou par *non*.

» Hélas! malheureuse Fatime! &c. &c. &c. (*Elle sort*

Digitized by Google

SCENE VI.

CYMON, SILVIE, *arrivent, se tenant sous le bras.*

CYMON.

NE soupirez pas, Silvie, une passion comme la nôtre ne peut être qu'heureuse, c'est à elle que je dois toutes mes facultés; c'est par elle que je vois, que j'entends, que je jouis de mon intelligence. Oui, toute mon existence appartient à ma Silvie.

SILVIE.

La mienne est à vous.... mais que dira Urgande?

CYMON.

Que ce nom n'empoisonne pas notre bonheur; elle est malheureuse, parce qu'elle est injuste; oubliez vous que *Merlin* nous a promis son secours? Nous sommes, dit-il, sous la protection des êtres supérieurs, & le ciel nous destine un avenir heureux: cette promesse ne doit-elle pas nous suffire?

SILVIE.

Avec vous je n'ai plus rien à désirer. Prenez ma main, elle est à vous, ainsi que mon cœur. Avant de vous avoir vu, j'ignorois jusqu'au nom de l'amour, à présent ma passion aussi tendre que sincère, flatte mon orgueil & fait le bonheur de ma vie.

Digitized by Google

Vous dérober mes sentimens, ce seroit le comble de l'ingratitude.

CYMON *lui baise la main.*

Adorable Silvie !

SILVIE *chante.*

« C'est toi qui ai porté la flamme dans ce cœur insensible, » toi qui y ai fait naître les passions qui séduisent les sens, en » vain j'ai combattu; le mérite & l'amour ont triomphé. Ah ! » sans amour qu'est-ce donc que la vie ?

» On ne voit pas la rose éclorre au sein des frimats; avec » la froide indifférence, la jeunesse n'a point de printemps, » & le ciel même est sans attraits; sans l'amour, sans le » tendre amour, qu'est-ce donc que la vie ?

» La saison du printemps est celle des jeux; les oiseaux » & les fleurs forment sa parure : l'amour visite alors les ca- » bannes & vient chanter dans nos bocages : sans l'amour, » sans le tendre amour, qu'est-ce donc que la vie ?

CYMON *prend Silvie dans ses bras.*

Le ciel m'a donné ce trésor, je le conserverai aux dépens de ma vie, & ne le céderai qu'à lui seul.

Digitized by Google

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, DAMON & DORILAS, *d'une part*, DORUS & SA SUITE, *de l'autre ; ils paroissent étonnés de voir Cymon avec Silvie.*

DAMON.

LES voici! les voici!

SILVIE, *avec étonnement.*

Ah ciel!...

DORUS.

Quel scandal?

(Cymon & Silvie paroissent embarrassés.)

DORILAS.

Voilà donc cette modeste Silvie?

DAMON.

Vous paroissez avoir fait de grands progrès : Cymon est un excellent maître.....

DORUS.

J'enverrai le maître & son élève à l'école du repentir.... Quelle audace ! j'en suis confondu ; répondez, coupable? vous vous taisez?...

CYMON.

La honte d'être interrogé par ceux qu'on méprise, fait souvent taire l'innocence.

Digitized by Google

SILVIE.

Ne les irritez pas, Cymon, ils sont nos ennemis.

CYMON.

Ne craignez rien, ma Bergere..... tant que je serai avec vous, vous serez sans danger.

DORUS.

Quelle insolence!

DAMON.

Faut-il nous saisir d'eux, Monseigneur?

DORUS *s'approche de Silvie, Cymon se met entre elle & lui.*

Laissez-moi parler auparavant à Silvie.

CYMON.

Lui parler?

DORUS, *en menaçant Cymon.*

Téméraire! sais-tu qui je suis?

CYMON.

Vous êtes celui qui doit protéger l'innocence, & faire observer les loix, mais esclave d'une passion qui vous déshonore, vous négligez les loix & persécutez l'innocence.

DORUS.

Je n'en reviens pas! Quoi! vous êtes ce jeune imbécile de qui l'on m'a tant parlé?

Digitized by Google

CYMON.

Vous êtes ce méprisable Gouverneur?...

DORUS.

Qu'on l'arrête dans l'instant?

CYMON.

Cet ordre est plus facile à donner qu'à exécuter. (*Au moment où l'on s'approche pour le saisir, il s'empare d'un bâton qu'il arrache à l'un des Bergers, les bat, & les met en déroute.*)

DORUS.

Attaquez-le, mais ne le tué pas, car je dois en faire un exemple.

CYMON, *en les défiant.*

L'amour dont j'embrasse la défense, me donnera des forces nécessaires, pour triompher de mes ennemis.

ARIETTE.

« Venez! venez! je vous défie, non, vous ne m'arrêterez » pas; quoique jeune & novice, l'amour m'a rendu courageux. » Il m'a donné un charme qui me rend invincible, il affermit » mon cœur & mon bras, & je défendrai mon trésor.

» Venez! venez! &c. &c. &c.

(*Il poursuit les Bergers, en regardant Silvie.*)

SILVIE.

O Merlin! daigne le protéger, daigne le garantir de leur fureur. (*Pendant que Cymon chasse & disperse les Bergers d'un côté, Dorus & son parti entrent de l'autre; ils entourent Silvie.*)

Digitized by Google

DORUS.

Qu'on l'emmene ? qu'on l'emmene?

SILVIE.

Ah ! Merlin ! protégez-moi,... Cymon ! cher Cymon ! viens à mon secours !

DORUS.

Votre Cymon aime trop les combats pour s'occuper de sa maîtresse ; conduisez-la chez Urgande.

(*On emmene Silvie, Cymon reparoît sur la scène, poursuivant les Bergers ; ceux-ci se retirent en grand désordre.*)

DAMON, *en tournant la tête.*

C'est un diable ! il nous arrange d'une manière....

(*Il sort.*)

DORILAS.

Fuyons, c'est le seul moyen d'éviter ses coups.

(*Il sort.*)

CYMON, *entre tout en désordre & hors d'haleine.*

Me voici, ma chere Silvie, je suis vainqueur.... Où êtes-vous ? objet de tous mes vœux; qu'êtes-vous devenu ?.... Quoi ! elle est partie ? ô ciel ! si elle m'est ravie.... c'est moi qui est vaincu.

(*Il court, & revient plusieurs fois pendant la symphonie de l'ariette suivante.*)

Digitized by Google

ARIETTE.

« Mon malheur est certain, quel chemin ont-ils pris ? » Avant que je l'abandonne on m'arrachera la vie. Qu'Urgande » & l'enfer la retiennent en leur puissance, je briserai ses » fers, & je saurai reprendre mon bien ; ils verront qu'il n'y » a point de charme égal au courage d'un amant vertueux.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

La scène représente une grotte.

SCENE PREMIERE.

URGANDE, FATIME.

URGANDE.

OUI! non! tu m'impatientes? Je n'aime pas que tu ries de mes peines! Si tu savois, Fatime, quels tourmens déchirent mon cœur! Vas! tu cherche vainement à me cacher mon malheur.... Loin de me consoler, tu ajoutes à mon supplice. Parles, ma chere Fatime! (*Fatime secoue la tête.*) Pourquoi cette obstination? Tu ne veux donc pas me satisfaire?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Commence donc à m'instruire....

FATIME.

Non.

URGANDE.

Comment!

FATIME.

Oui.

Digitized by Google

URGANDE.

Insupportable Fatime ! as-tu vu ma rivale ?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Hé bien !... continues.

FATIME.

Non.

URGANDE.

Tu es insoutenable !..... Etoit-elle avec Cymon ?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

S'aiment-ils ?

FATIME, *en soupirant.*

Oui.

URGANDE.

Où as-tu vu ma rivale ?..... (*Fatime secoue la tête.*)..... Quoi !.... tu ne veux pas me le dire ?

FATIME.

Non.

URGANDE.

Es-tu payée pour me trahir ?

FATIME.

Non.

URGANDE.

Toujours *oui* & *non* !

Digitized by Google

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Je n'y conçois rien.

FATIME.

Non.

URGANDE.

Crains-tu quelque génie supérieur?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Et tu ne crains pas ma puissance?

FATIME.

Non.

URGANDE.

Quelle insolence! dis-moi, ma petite Fatime, ma rivale est-elle jolie?

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Mais bien, bien jolie?

FATIME.

Oui, oui.

URGANDE.

Plus que moi, ou que toi?

FATIME, *en hésitant.*

Oui, non.

Digitized by Google

URGANDE.

Comment peux-tu jouir de ma peine, & ne pas la soulager? Tu n'as donc pas pitié de moi?

FATIME, *en soupirant.*

Oui.

URGANDE.

Tâches de m'en convaincre? dis-moi tout?

FATIME, *soupirant.*

Non.

URGANDE

J'en perdrai l'esprit! laisses-moi!

FATIME.

Oui.

URGANDE.

Gardes-toi de venir en ma présence.

FATIME, *fait la révérence & sort.*

Non.

URGANDE, *seule.*

Ce ne peut être qu'un sort.... Ah! le pouvoir de Merlin l'emporte sur le mien, voilà le mystère.... c'est lui.... je n'en doute plus, c'est lui.... il me prive du plaisir de venger mon amour? & voilà le comble de mon malheur.

Digitized by Google

SCENE II.

URGANDE, DORUS.

DORUS.

M'EST-IL permis de mêler mes réflexions à celles de ma Souveraine?

URGANDE.

Garde-toi de pénétrer mon cœur, tu partagerois le sort de Fatime.

DORUS.

Je me retire, & j'amennerai Silvie. (*En s'en allant*).

URGANDE.

Silvie! où est-elle? parlez, donnez-moi la vie ou la mort.

DORUS.

Elle est à la porte du palais; j'attends vos ordres suprêmes.....

URGANDE.

Ah! Dorus, vous m'offrez plus qu'une couronne, pardonez mon emportement..... des réflexions affligeantes.... des contrariétés.... je ne savois guères ce que je disois..... mais Silvie est ici!

DORUS.

Ce n'étoit pas une affaire aisée à finir, & je suis bien heureux d'en être échappé..... Si vous saviez tous les dangers auxquels nous avons été exposés.

Digitized by Google

URGANDE.

Et Cymon où est-il?

DORUS.

Il s'amuse à assommer tous ceux qu'il rencontre.

URGANDE.

L'insensé!... Mais je possède l'objet de ma haîne. Que m'importe le reste? Qu'on prépare son supplice!

DORUS.

Quoi! vous la condamnez à mourir? La sentence me paroît un peu rigoureuse.

URGANDE.

Sa mort seule peut venger les tourmens qu'elle m'a fait souffrir. (*Dorus s'en allant.*) Arrêtez, Dorus, je sais un moyen plus sûr.... une punition plus rigoureuse.... qu'on l'enferme dans la tour noire, & qu'elle y reste jusqu'à ce que les chagrins & l'ennui aient dévoré tous ses charmes; dans cet état mille fois plus affreux que la mort, je la présenterai moi-même à l'ingrat Cymon, je jouirai de sa douleur, & son désespoir sera mon triomphe.... Mais où est la coupable? Va la chercher sur le champ; point de réplique, obéis promptement.

DORUS.

J'y cours.... (*à part.*) Ceci passe les bornes. (*Il sort en haussant les épaules.*)

URGANDE.

Digitized by Google

URGANDE *chante.*

« Jouet infortuné des passions! mon cœur trouve enfin le » repos; je fais succéder la vengeance à l'amour, & semblable » à l'aigle orgueilleux, je tiens en mon pouvoir la tourte- » relle palpitante.

SCENE III.

Les précédens, SILVIE *conduite par Dorus, & suivie des Gardes d'Urgande.*

URGANDE.

C'EST donc toi, malheureuse, qui ose être la rivale d'Urgande?

SILVIE.

Sûre du cœur de Cymon, j'ose tout & ne crains rien.

URGANDE.

Téméraire! je t'apprendrai à craindre ma puissance.

(*Aussi-tôt la scène change, on découvre au mouvement de sa baguette des rochers & des cavernes épouventables.*)

SILVIE *les regarde en souriant.*

L'aspect de ces lieux sauvages ne m'effraye pas.

Digitized by Google

URGANDE.

Tu touches à ta perte, cette tour affreuse va te séparer à jamais de ton amant.

SILVIE.

Tu te trompe, Urgande, son image m'y suivra; tant qu'il regnera dans mon cœur, j'y porte un charme qui me fera braver ton pouvoir & même tes fureurs.

(*Urgande donne un coup de baguette, & la tour noire apparoît.*)

URGANDE.

Qu'on ouvre les portes d'airain, & qu'on enferme pour jamais l'insolente Silvie?

SILVIE, *regardant Urgande d'un air tranquille.*

Je suis prête à t'obéir.

ARIETTE.

« Quoique la mort m'environne sous mille aſpects divers, » mon cœur est sans effroi; protégée du ciel, orgueilleuse » de mon amour, je défie ta cruelle puissance; & dans ce » moment funeste j'invoque le droit sacré de l'innocence qui » m'interdit toute crainte, & qui se rit d'une autorité dont » tu abuse ».

URGANDE.

C'est trop long-temps différer son supplice, qu'on l'enferme. (*On conduit Silvie dans la tour, Urgande*

Digitized by Google

d'un air satisfait.) Voyons maintenant si le pouvoir de Merlin te rendra la liberté.

(*On entend le tonnerre, la tour & les rochers se changent en un magnifique amphitéatre; Merlin paroît à l'endroit où étoit la tour, tout le monde s'enfuit, excepté Urgande qui paroît être fort effrayée.*)

MERLIN.

Oui! mon art supérieur au tien confondra à jamais ta méchanceté, & la guérison de Cymon fera le supplice d'Urgande. (*Urgande essaie inutilement la vertu magique de sa baguette.*) Tes efforts sont inutiles.

URGANDE.

Ah! malheureuse Urgande! ma puissance même m'abandonne, il ne me reste que ma déplorable passion; où cacher ma honte & mon désespoir?

MERLIN.

Tu dois gémir, mais sur toi-même.... Songes au pouvoir que tu as perdu! Tant qu'Urgande fut vertueuse, rien n'égaloit son bonheur. Tu vois maintenant, mais trop tard, que la véritable magie est celle qui gagne & enchaîne le cœur de nos sujets. (*On entend un bruit d'instrumens guerriers.*)

URGANDE.

Que signifient ces sons d'allégresses?

Digitized by Google

MERLIN.

Les Chevaliers chargés par le pere de Cymon de la découverte de son fils, après avoit erré dans diverses parties de la terre, se trouvent réunis ici par mon art. Le plaisir de retrouver l'objet de tant de recherches, leur inspire ces cris d'allegresses.... ils se préparent à célébrer l'hymen de Cymon & de Silvie.

URGANDE.

Voilà le comble de mon malheur, j'ai tout perdu. Ah! ciel!

MERLIN.

N'accuse que ton inconstance. Depuis le moment où tu m'as préféré, je suis devenu & ton ennemi & ton protecteur. J'ai renversé tes artifices; j'ai prolongé son insensibilité jusqu'à ce qu'il ait connu les charmes de celle que mon art a conduit en ces lieux. La naissance de Silvie égale celle de Cymon. La récompense de leurs vertus sera de regner sur ce trône dont tes vices.... (*Urgande paroît être fort agitée.*) Mais j'apperçois ton répentir, & j'oublie ma colère pour te plaindre.

URGANDE.

Je ne mérite pas ta pitié, Merlin, l'abus du pouvoir m'a rendue perfide & cruelle; voilà comme je m'en punis. (*Elle casse sa baguette magique.*) Ainsi puissent souffrir tous ceux qui marcheront sur les

Digitized by Google

traces d'Urgande, & comme elle feront gémir l'humanité. (*Elle jette sa baguette.*) Pardonne mes erreurs; oublie jusqu'à mon nom: je quitte ces lieux, pénétrée de honte & de répentir; je fuis à jamais loin de Merlin, loin de Cymon & de Silvie, leur présence ajouteroit trop à mon désespoir. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

MERLIN.

ENFIN l'injustice est punie, la vertu est récompensée, & l'Arcadie va voir renaître ses beaux jours. (*Il sort.*)

(*La symphonie joue une marche; une grande suite de Chevaliers portant les enseignes des différens ordres de la Chevalerie, entrent accompagnés des plus fameux magiciens; après avoir passé sur la scène, ils vont se ranger sur l'amphitéatre. Cymon, Silvie & Merlin suivent dans un char de triomphe, traîné par des cupidons; ils sont précédés par l'Amour donnant la main à l'Hymen. Après le char viennent les Bergeres de l'Arcadie, conduits par Dorus, Linco, Fatime & Dorcas; Damon & Dorilas suivis des Bergers; Merlin, Cymon & Silvie descendent du char; Merlin les prend par la main, & dit:*

J'unis les mains de ce couple heureux, dont l'amour

Digitized by Google

avoit déja uni les cœurs. L'hymen de Cymon va rétablir la paix dans l'Arcadie. Quand les vertus embelissent le trône, le bonheur du Prince fait celui du peuple, & tous ses sujets partagent sa félicité (1).

CHŒUR.

« Que tous les Arcadiens se réjouissent, que la reconnois-
» sance se mêle à nos jeux? Chantons les vertus du grand
» Merlin? Qu'il partage avec nous l'allegresse que nous ins-
» pire le bonheur de ce couple heureux: puissent-ils vivre
» mille annés, puissent-ils jouir long-temps de notre bon-
» heur!

(Cymon, Silvie & Merlin vont se placer parmi les Chevaliers, tandis que Linco assemble autour de lui les Bergers & Bergeres.)

LINCO.

Mes bons amis & voisins, je puis à présent sans honte, vous donner ce nom; le député Linco n'a qu'un petit conseil à vous donner; la page nouvelle, page de notre histoire, vaut mieux que l'ancienne; il faut nous en occuper; celle-ci est blanche, l'autre est remplie de taches & de ratures.

DORUS.

Oublions le passé, Linco?

(1) Compliment au Roi & à la Reine.

Digitized by Google

LINCO:

De tout mon cœur, j'espere que pour prix de ma franchise, Monseigneur me recevra encore pour son député. Ayons tout de suite une centaine de mariages, banissons de ces lieux l'inconstance & la jalousie; pour y réussir, suivez ma recette; que la gaieté unie à l'esprit soit votre régime ordinaire. Faites-en usage chaque jour, mes chers voisins, & rien n'alterera votre santé. Soyez sages & joyeux, & suivant le vieux proverbe, « défiez ensuite le » diable de vous tourmenter »? Pour lui en ôter toute envie, dansons & chantons, car il déteste les plaisirs de la société.

Danse des Arcadiens & des Arcadiennes.

ARIETTE.

DAMON.

« Bientôt chaque Berger deviendra constant, chaque cœur » égaré retournera à sa Bergere.

DELIA.

» Quand nos Bergers sont fidèles, nous les sommes à notre » tour, & nous suivons toujours leur exemple.

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront heureux tant qu'ils seront libres & » vertueux.

FATIME.

» Vous qui tenez le glaive & la balance de Thémis, » soyez aveugle pour Plutus, soyez insensible pour Vénus; » du moment que votre équité chancelle, le glaive s'émousse » & la balance perd son équilibre.

Digitized by Google

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront heureux tant qu'ils seront libres & » vertueux.

LINCO.

» Votre cœur ignorera les soucis rongeurs tant que la joie » pure y regnera. Imitons les vertus du couple heureux qui » nous gouverne : aimons, respectons & célebrons à jamais » notre Roi & notre Reine.

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront, &c. &c.

SILVIE.

» Que l'amour, la paix & les plaisirs se réunissent pour » rendre nos peuples heureux ; que les jeux & les plaisirs ha- » bitent de nouveau l'Arcadie.

CYMON.

» L'amour & l'hymen comblent tous mes vœux : Cymon » uni avec Silvie, n'a plus rien à désirer.

ENSEMBLE.

» L'amour & l'hymen comblent tous nos vœux.

» Cymon avec Silvie, } n'ont plus rien à désirer.
» Silvie avec Cymon, }

CHŒUR.

» Les Arcadiens seront heureux tant qu'ils seront libre & » vertueux ».

(Ballet général.)

FIN.

EPILOGUE.

Digitized by Google

EPILOGUE,

Par GEORGE KEATE, *Ecuyer, & prononcé par* MISTRISS ABINGDON, *jouant le rôle de Fatime.*

(*Elle entre par une porte de côté, s'arrête & regarde de tous côtés.*)

FATIME.

LA Scène est-elle enfin débarrassé.... Ah, ciel! j'ai une frayeur mortelle.... par-tout où je porte mes pas, je crois être dans le pays des enchanteurs. (*elle avance.*) Quel bruit est-cela! ..... Ecoutons..... C'étoit une fausse alarme..... Je suis bien persuadée que personne ici n'a le dessein de me nuire, & qu'il n'est parmi vous aucun *Chevalier* qui ne prenne la défense d'une belle outragée. Dieu-merci, me voilà échappée du pouvoir magique, & j'ai retrouvé la parole.... j'en ferai bon usage.... l'on doit avoir perdu beaucoup à mon silence..... Je suis sûre qu'il n'y a point ici de femme qui n'ait gémi de mon malheur. Être réduite au seul mot *oui*, ou qui pis est,

Digitized by Google

au détestable *non!* Le *non*, il est vrai, est plus facile à exprimer ; cependant j'avoue qu'à certaines questions, je répondrois toujours oui....

Dans les jardins de *Merlin* j'ai trouvé la baguette (*montrant une baguette cassée.*) qui a eu le pouvoir de réduire chez moi à deux mots, l'organe de la parole.... Si j'en faisois l'essai sur cette capitale..... N'ayez pas peur, Mesdames, vous faites trop bon usage de la vôtre, (*regardant les loges & le parterre.*) Comme tout le monde est tranquille..... ma menace réduit la folie même au silence, & ferme la bouche à la calomnie. Les vieilles oublient les caquets.... le tapageur est paisible, & toutes les langues sont enchaînées chez *Jonathas* (1). Le Magistrat prend un air plus grave....; le docteur songe à réformer ses mœurs ; l'homme de qualité à prendre un air de dignité, chacun va s'occuper de son état, & toutes les affaires se termineront par un *oui*, ou par un *non*.

Mais rassurez-vous, je plaisante ; ce n'est pas sur vous que je prétends exercer mon pouvoir magique, je le reserve pour la défense de l'Auteur : « J'en-

(1) Café près du Change, où s'assemblent les agioteurs.

Digitized by Google

» tends quelques critiques s'écrier, les anciens ne se » sont jamais permis de pareils ouvrages, c'en est » fait du genre dramatique! On ne voit plus sur » nos théatres que des *farces*, des *pantomimes* & des » opéras »..... Juges sévères, un mot; le Public est inconstant dans ses plaisirs & dans ses goûts, la variété seule a droit de lui plaire: au reste, « si les » Dieux applaudissent », & que vous daignez nous sourire, cette baguette reduira bientôt la critique à un *oui* ou un *non*.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

HIGH LIFE BELOW STAIRS

OU

LES VALETS

SINGES DE LEURS MAITRES;

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

Par DAVID GARRICK, Ecuyer.

Représenté, pour la première fois, sur le Théatre Royal de Drury-Lane, l'année 1759.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

SUR LA COMÉDIE INTITULÉE:

LES VALETS

SINGES DE LEURS MAITRES.

LE dessein de M. Garrick, en composant cette pièce, a été de réformer deux abus. Il a voulu d'abord représenter, comme dans un miroir magique, les vices & les folies des Maîtres, faire voir combien ils influent sur la conduite de leurs gens qui les copient jusques dans leurs ridicules; il a eu aussi pour objet de donner une leçon utile à ceux qui, entraînés par le faste & la dépense, & dédaignant l'ordre nécessaire au maintien de leur maison,

Digitized by Google

deviennent tôt ou tard les victimes de leur négligence, & sont enfin ruinés par leurs domestiques. Cette pièce eut le plus grand succès à Londres ; mais elle fut très-mal reçue à Edimbourg, par les Laquais, qui se liguèrent ensemble pour en empêcher la représentation. Ils commirent les plus grands désordres, entrèrent de force dans la salle du Spectacle, & menacèrent de tuer les Acteurs. Cette licence produisit néanmoins un bon effet ; elle fit abolir l'usage de payer les Laquais des maisons où l'on alloit manger. Cette espèce d'impôt établi dans les trois Royaumes, mais sur-tout en Ecosse, étoit d'autant plus absurde, qu'il mettoit des entraves à la société : il ne falloit pas moins

Digitized by Google

pour le détruire, que les armes du ridicule. La gloire de cette réforme étoit réservée au célèbre Garrick. L'Angleterre & l'Irlande suivirent bientôt un si bon exemple.

Digitized by Google

ACTEURS.

LOVEL, jeune Indien.
FREEMAN, son ami.
PHILIP, maître d'hôtel.
TOM.
Un COCHER.
KINSTON, Nègre.
KITTY, femme-de-charge.
MOLLY, Cuisinière.
CLOÉ, Négresse.

} Domestiques appartenans à Lovel.

Un DOMESTIQUE appartenant à un Duc.
Un autre appartenant à Sir Harry, Baronnet.
Une FEMME-DE-CHAMBRE à Milady Bab.
Une autre à Lady Charlotte.
ROBERT, Laquais à M. Freeman.
Un Joueur de violon.

La Scène est à Londres.

Digitized by Google

LES VALETS SINGES DE LEURS MAITRES;

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un appartement dans la maison de Freeman.

SCENE PREMIERE.

LOVEL, FREEMAN.

FREEMAN.

TE travestir en paysan ? Ha, ha ! Depuis combien de temps as-tu mis ce projet dans ta tête ?

Digitized by Google

LOVEL.

Depuis quelques jours, je suis convaincu de ce que tu m'as répété si souvent, que je suis trompé par mes gens.

FREEMAN.

Tu as donc à la fin ouvert les yeux. Je te l'ai dit cent fois, qu'il n'y a pas dans toute la Paroisse de Saint-James, de Valets plus fripons que les tiens.

LOVEL.

Je t'avoue, mon ami, que j'ai eu de la peine à te croire : cependant je me suis souvent étonné de ma dépense.... Je crois Philip honnête ; & j'ose répondre de mes Nègres.... S'il y a un fripon parmi eux, ce ne peut être que l'insolent *Tom* (1).

FREEMAN.

Tu te trompes. *Tom* est franc ; mais Philip est un hypocrite, & tes Nègres ne valent pas mieux que tes blancs.

LOVEL.

Comment es-tu si bien instruit ? Aucune de mes femmes n'est assez jolie pour inspirer à un homme de ton âge le désir de la corrompre.

FREEMAN.

Tu es jeune, Lovel, & tu mets de l'amour-

(1) *Tom*, abrégé de *Thomas*.

Digitized by Google

propre à nourrir un tas de fainéans, qui sont la peste & l'opprobre de ce Royaume.

LOVEL.

Charles, tu es encore du vieux temps; tu blâmes un usage qui est fort utile. Je t'assure que si mon logement pouvoit y suffire, j'augmenterois encore ma maison d'une quarantaine de surnuméraires. Lorsque j'étois à la Jamaïque, j'avois, à l'âge de dix ans, cent Nègres, qui me baisoient les pieds chaque jour (1).

FREEMAN.

Je sais que tous les créoles aiment la pompe & l'ostentation. En parcourant avec toi les rues de Londres dans ton bel équipage, j'ai vu plus d'une fois ton cœur s'épanouir lorsqu'on te remarquoit: tu n'es jamais plus satisfait que lorsqu'on dit: *voilà M. Lovel, ce riche Indien!* (*Il rit*)

LOVEL.

Je serois bien fâché de ressembler aux splenetiques habitans des Isles du nord; ils sont rongés par les vapeurs: leur maintien est aussi sombre que les brouillards du mois de Novembre (2).

(1) Cette pièce est en partie une critique contre ceux qui se sont enrichis aux Indes, ou dans les Isles, & dont le faste a influé sur le renchérissement des denrées.

(2) Le mois de Novembre est remarquable en Angle-

Digitized by Google

Pour nous, nous sommes les enfans du soleil, & comme lui, nous savons répandre autour de nous les faveurs que nous prodigue cet illustre père.

FREEMAN.

Je voudrois que tu imitasses sa régularité plus que son ardeur : en un mot, tu fais une telle dépense, que sur une vingtaine de tes semblables, il n'en est aucun qui pût la soutenir jusqu'à l'âge de cinquante ans.

LOVEL.

Tu ne fais pas attention que dans ce nombre d'années, nous doublons nos jouissances. Mais parlons d'affaires..... Je suis décidé à exécuter mon projet.... Je veux absolument savoir si mes gens sont honnêtes ou fripons : s'ils me trompent, je les punirai ; s'ils font leur devoir, ils seront récompensés.... Ecoute ; ton *Robert* n'est-il pas lié avec eux ?

FREEMAN.

A te parler franchement, je lui ai défendu de fréquenter ta maison ; mais cependant si tu désires de le questionner, tu en es bien le maître.

LOVEL.

Fais-le venir.

---

terre par ses brouillards ; c'est le temps de l'année le plus à craindre pour les vaporeux, & ordinairement la saison où il se commet le plus de suicides.

Digitized by Google

FREEMAN.

Volontiers; mais je gagerois bien qu'il ne causera pas. Malgré sa probité, il a tellement l'esprit de son état, qu'on ne lui arrachera jamais rien qui puisse nuire à ses camarades.... Oh-là, quelqu'un? (*Un Laquais vient*) Fais-moi venir Robert.... (*Le Laquais sort*) Mais dis-moi, qu'est-ce qui t'a déterminé à l'exécution de ce projet?

LOVEL.

Cette lettre que voici. Elle est anonyme, & ne m'inquiète guères: cependant la manière honnête dont elle est écrite, excite ma curiosité.... Tiens, lis. (*Il lui donne la lettre*)

FREEMAN.

L'écriture ne m'est pas inconnue.... (*Il lit*)

A PEREGRINE LOVEL, *Ecuyer.*

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous avertir que vous êtes » cruellement trompé par vos valets.... Avec un » peu d'attention, vous serez convaincu, Mon- » sieur, que je ne vous en impose pas.... Je » vous cache mon nom, par prudence.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c. ».

Ce trait est aussi honnête que singulier.... Mais, dis-moi, quels moyens employeras-tu pour t'instruire de la vérité? (*Il lui rend la lettre*)

Digitized by Google

LOVEL.

Je me déguiserai en paysan, &, sous cet habit, je serai le témoin de leur conduite.... Il faut, mon ami, que tu secondes mon projet.

FREEMAN.

Comment?

LOVEL.

Voici mon plan. J'ai fais croire chez moi, que j'allois en Devonshire, & suis parti hier suivi d'un seul laquais. Je suis allé coucher à Basingstoke: le lendemain au matin, sous prétexte de quelqu'affaire, j'ai ordonné à mon laquais de continuer sa route, en lui disant que je le suivrois bientôt après. Mais au lieu de continuer mon chemin, je suis retourné sur mes pas, & viens d'arriver à l'instant: en voici la preuve. (*Il montre ses bottes.*)

FREEMAN *regarde sa montre.*

Il est à présent une heure.

LOVEL.

Je ferai cet après-dîné ma visite chez moi.

FREEMAN.

Mais, comment pourras-tu t'y introduire?

LOVEL.

Lorsque je serai bien déguisé, tu me conduiras chez Philip, comme un fils de ton fermier qui se propose d'entrer au service de quelque Lord.

Digitized by Google

FREEMAN.

Crois-moi, mon ami, il te reconnoîtra.

LOVEL.

Ne crains rien.... Je me déguiserai si bien, que toi-même y seras pris. Il me sera d'autant plus facile de les tromper, qu'ils me croient déjà bien loin d'ici.... Que veux-tu gager qu'ils boivent en ce moment à l'heureux succès de mon voyage, s'ils sont réellement aussi mauvais sujets qu'on le dit.

FREEMAN.

Mais pourras-tu jouer ton rôle ?

LOVEL.

Tu m'en as vu jouer de plus difficiles.

FREEMAN.

Soit. Mais voici Robert.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ROBERT.

ROBERT.

JE me rends aux ordres de Monsieur.

FREEMAN.

Approche..... Tu sais, Robert, que j'ai la plus grande confiance en ton intégrité....

Digitized by Google

ROBERT.

J'ai toujours fait mes efforts pour mériter la confiance de Monsieur.

FREEMAN.

Ecoute; connois-tu quelqu'un des gens de M. Lovel?

ROBERT.

Aucun en particulier.

FREEMAN.

Comment se conduisent-ils? Parle... ne crains rien.

LOVEL.

Fais-moi ce plaisir, mon ami Robert.

ROBERT.

Permettez-moi de me taire. Je ne me mêle jamais des affaires d'autrui.

LOVEL.

Si tu sais quelque chose, tu ne peux honnêtement refuser de m'en instruire.

ROBERT.

Je ne suis qu'un domestique, Monsieur; il ne me convient pas de parler de mes camarades.

FREEMAN.

Voilà une fausse délicatesse.

ROBERT.

Mon bon maître! ne me forcez pas de m'ex-

Digitized by Google

pliquer sur ce sujet.... Considérez que notre pain dépend de notre réputation.

LOVEL.

Mais si l'on me trompe?

ROBERT.

Hélas! Monsieur, ce qui est poison pour l'un, est salutaire à l'autre.

FREEMAN, *bas à Lovel.*

Tu vois comme ils se ménagent.

ROBERT.

Le service n'est point un héritage..... Un domestique qui déplaît dans une maison, peut plaire dans une autre, & il faut bien que tout le monde vive, Monsieur.

LOVEL.

Je loue ton bon cœur autant que ta discrétion; mais dans ma position, il m'importe de savoir la vérité.

ROBERT.

La vérité, Monsieur? Elle n'est pas toujours bonne à dire; elle peut produire de grands désordres.

FREEMAN, *après un moment de réflexion.* (*à Lovel*)

Donnes-moi ta lettre, que je la relise. (*Lovel donne la lettre*)... Oh!.. cela est clair... Ecoute-moi, Robert.

Digitized by Google

ROBERT.

Monsieur.

FREEMAN.

Connois-tu cette lettre ?

ROBERT.

Cette lettre, Monsieur ?

FREEMAN.

Oui, oui, cette lettre.

ROBERT.

L'écriture ne m'en est pas inconnue.

LOVEL, *bas à Freeman.*

Il rougit.

FREEMAN.

Quel intérêt avois-tu à l'écrire ? Parle. (*bas à Lovel*) Il n'a jamais su mentir.

ROBERT.

N'exigez pas, Monsieur, que je vous réponde.

FREEMAN.

Elle est de toi ?

ROBERT, *en saluant.*

Oui, Monsieur.

LOVEL.

Qu'est-ce qui t'a engagé à cette démarche ?

ROBERT.

A vous parler franchement, Monsieur, j'ai vu tant de désordre parmi vos gens, que je n'ai pu m'empêcher de vous en avertir, comme l'ami de mon

Digitized by Google

mon maître. J'ai honte de vous le dire, Monsieur.... On ne se contente pas de vous tromper, mais on s'amuse encore à vos dépens ; ils se moquent de vous, Monsieur, & sur-tout Philip, qui est.... un méchant homme.

LOVEL.

Quoi, Philip ? L'ingrat !... Mais continuez.

ROBERT.

N'osant vous en parler, Monsieur, j'ai pris la liberté de vous l'écrire.

LOVEL.

J'en suis très-reconnoissant, mon ami..... Tiens.... (*Il lui présente de l'argent*)

ROBERT.

En toute autre occasion, Monsieur, je m'estimerois trop heureux de recevoir des marques de vos bontés : mais permettez-moi de les refuser dans cette circonstance.

LOVEL.

Tu as l'ame noble, Robert ; je ne t'oublierai jamais.... (*bas à Freeman*) Il faut lui faire part de notre projet. (*haut*) Vas attendre les ordres de ton maître. (*Robert sort*).

FREEMAN.

Eh bien ! es-tu convaincu maintenant ?

LOVEL.

Je suis furieux : oui, aujourd'hui même, je

confondrai l'insolence de ces faquins.... Il faut que Robert ou toi vous trouviez le moyen de m'introduire chez ce coquin de Philip, sous le nom d'un jeune villageois d'Essex.

FREEMAN.

Ha, ha, ha! Le charmant rustre! Tu vas faire une bonne figure.

LOVEL.

Mes gens la feront encore meilleure. Il faut leur jouer le tour cet après-dîné. Allons, mon ami, traversons le parc: chemin faisant, je te ferai part de tous mes projets.... Je me nommerai *Jemmy*....

FREEMAN.

Mais une fois convaincu de leurs friponeries, que feras-tu?

LOVEL.

Je me ferai connoître, & les enverrai tous au diable.... Allons, partons....

FREEMAN.

Ha, ha, ha! — Bravo! — Jemmy, bravo!... Ha, ha! (*Ils sortent*)

Digitized by Google

SCENE III.

Le Théatre représente le parc de Saint-James.

LE LAQUAIS *appartenant à un Duc.*

QUELLE pitoyable condition que celle d'un laquais bourgeois ! Ses jours s'écoulent dans une insipide routine. Manger, travailler & dormir, voilà toutes ses occupations.... Quelle différence avec nous autres gens honorés de la livrée d'un grand Seigneur ! Nous sommes d'une espèce différente : on nous distingue du commun. Nous avons des valets à nos ordres, & nous sommes presque aussi paresseux & aussi libertins que nos maîtres.... Ah ! te voilà, mon cher Sir Harry (1) ?

(1) Les domestiques en Angleterre prennent assez généralement entr'eux, les titres de leurs maîtres.

Digitized by Google

SCENE IV.

LAQUAIS *d'un Chevalier & celui d'un Duc* (1).

LAQUAIS DU DUC.

COMMENT t'es-tu porté depuis mille ans ?

Sir HARRY.

Milord *Duc !* — Je suis le très-humble valet de votre *grandeur.*

LE DUC.

Dis-moi, Baronnet, qu'es-tu donc devenu ?

Sir HARRY.

J'ai fait un petit voyage à *Neumarket* (2). Parbleu, Milord, nous avons eu beau jeu....

LE DUC.

Et sans doute beaucoup d'étalage. Je devois m'y trouver ; mais il a pris fantaisie à notre vieille Duchesse de faire un voyage dans l'autre monde, & cet évènement nous a forcé de garder la maison par *manière de décence.* As-tu gagné quelques paris ?

---

(1) On leur donne dans l'original le titre de leurs Maîtres : nous avons observé la même méthode, pour abréger les noms des interlocuteurs.

(2) Endroit célèbre pour les courses des chevaux.

Digitized by Google

Sir HARRY.

J'ai gagné quinze guinées.

LE DUC.

La belle bagatelle !

Sir HARRY.

Les gens du Vicomte ont été diablement dupés dans cette course.

LE DUC.

Ce sont des imbécilles qui ne connoissent pas les finesses du métier.

Sir HARRY.

Ils ont perdu tous les paris (1). *Grab* a été battu ; *Careless* a jetté son homme à bas, & *Miss Simmerkin* avoit la maladie *épidémique* (2).

LE DUC.

Ah, ah ! j'en suis ravi..... Goûte ce tabac, Chevalier. (*Il lui offre sa boëte*)

Sir HARRY.

Il est bon.

(1) Termes usités dans les courses, ainsi que les noms des chevaux.

(2) Cela signifie que le Jockey, en postillon, avoit été suborné par les parties adverses, stratagême dont on use fréquemment vis-à-vis des novices qui, de cette manière, se trouvent ordinairement dupés pendant plusieurs années.

Digitized by Google

LE DUC.

Parbleu, je le crois : c'est du véritable *Strasbourg*. Les marchands de la Cité en altèrent la qualité : mais je les attrape bien ; j'ai pris le parti d'en faire venir directement pour mon compte... Je voudrois que mon maître en fît autant pour le sien ; mais il est trop indolent.... Quand as-tu vu ces *demoiselles ?* J'ai vu Lady *Bab* ce matin : je ne sais, morbleu, si c'est l'amour ou la lecture qui change son teint ; mais elle étoit pâle comme une pénitente.

Sir HARRY.

Peut-être l'un & l'autre y contribuent.... A propos, les gens de Lovel viennent de m'envoyer cette carte. C'est une invitation : la voici. (*Il lit*) *Philip* & Mistriss *Kitty* font leurs complimens à *Sir Harry* ; ils espèrent avoir l'honneur de le posséder ce soir, & se flattent qu'il voudra bien leur faire celui d'assister à un léger souper, qui sera suivi d'une petite fête.

LE DUC.

J'ai reçu la même invitation. Il me paroît que leur maître est allé à son Bourg (1).

(1) Allusion au Bourg, dont il étoit le représentant au Parlement.

Digitized by Google

Sir HARRY.

Je crois qu'oui. J'espère, Milord, que tu seras de la partie? — Ce Philip est un diable....

LE DUC.

Un diable de la première classe. — Je veux t'apprendre un secret; il se marie.

Sir HARRY.

Avec qui?

LE DUC.

Avec Kitty.

Sir HARRY.

Tu plaisantes.

LE DUC.

Point du tout: j'espère lui faire éprouver bientôt la supériorité de mon mérite....

Sir HARRY.

Nous pouvons donc compter ce soir sur vous, Milord.

LE DUC.

Si notre Chambre (1) se sépare de bonne heure. As-tu préparé dans la tienne quelque chose pour nous (2).

(1) Allusion à la Chambre des Pairs.

(2) Allusion à la Chambre des Communes. Tous les *bills* proposés dans celle-ci, passent dans la Chambre des Pairs pour y être examinés, & reviennent ensuite à la Chambre basse, où ils acquièrent force de loi.

Digitized by Google

Sir HARRY.

Non.

LE DUC.

As-tu quelque drôlerie pour ce soir ?

Sir HARRY.

Oui, une petite pièce de poésie.... Adieu ; je resterai jusqu'à huit heures au café de l'*Arbre* de Cacao (1).

LE DUC.

Je ne me porte pas bien. J'ai fait la nuit dernière une débauche de diable avec *Lord Francis*, le petit *Bob* & l'*Evêque* de Derry (2). Nous avons bu chacun nos quatre bouteilles de vin de Bourgogne. (*Il tire sa loupe*) Ah ! voilà deux jolies filles ! Parbleu, c'est Lady *Bab*..... & Lady *Charlotte*....

Sir HARRY.

Les rejoindrons-nous ?

LE DUC.

Oh ! oui.... *Bab* est assez bien, malgré sa peau bise. Je voudrois qu'elle eût un peu plus de soin de ses dents.... Nos soubrettes Angloises sont furieusement négligentes sur cet article.... Ta *Charlotte*, est-elle plus attentive ?

(1) Café où s'assemblent les politiques.

(2) Valets appartenans à ces différentes personnes.

Digitized by Google

Sir HARRY, *d'un air étonné.*

Ma Charlotte ?

LE DUC.

L'on dit dans le monde que tu l'as quittée ?

Sir HARRY.

J'avoue qu'elle m'a plû un instant ; mais tout est dit entre nous.

LE DUC.

Pourquoi ?

Sir HARRY.

Elle me paroît avoir la jambe très-grosse.

LE DUC.

Ah ! c'est un défaut insoutenable.

Sir HARRY.

D'ailleurs cette imbécille a manqué l'occasion de faire sa fortune chez la vieille Comtesse.

LE DUC.

Je crains, Baronnet, que tu n'aimes un peu trop l'argent. Quant à moi, je n'amasse jamais un shelling ; je n'en ai pas besoin : on m'a promis une charge dans le bureau des Assises. Mais si Lady Charlotte vient ce soir à la fête, comment feras-tu ?

Sir HARRY.

Nous en sommes encore aux politesses, à quelques regards d'intelligence : mais du reste, nous nous moquons l'un de l'autre.

Digitized by Google

LE DUC.

Suivant l'usage du grand monde, n'est-ce pas? Mais les voici.

Sir HARRY.

Retirons-nous. (*Ils sortent*)

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA FEMME-DE-CHAMBRE *de Milady Bab, avec celle de Milady Charlotte.*

Lady BAB.

AH, fi! Lady Charlotte, vous n'êtes pas délicate; je suis fâchée de votre mauvais goût.

Lady CHARLOTTE.

Je vous le répète, j'aime le Vaux-hall (1).

Lady BAB.

Ah, ciel! l'on n'y voit que des gens de la Cité.

Lady CHARLOTTE.

Nous nous étions flattées que l'augmentation du prix en auroit éloigné la mauvaise compagnie.

(1) Lieu de divertissement dans les environs de Londres.

Digitized by Google

Lady BAB.

Je ne vais jamais qu'à Renelagh (1).

Lady CHARLOTTE.

Y a-t-il long-temps que vous y avez vu le Colonel ?

Lady BAB.

Le Colonel ! Je hais cet homme-là. Il a eu l'audace de parler en ma présence à une femme de Glocestershire.

Lady CHARLOTTE.

Cependant il est *gentil*. Vous savez d'ailleurs que les militaires ont des maîtresses par-tout.

Lady BAB.

Je le méprise.... Comment vont vos affaires avec le Baronnet ?

Lady CHARLOTTE.

C'est un animal avec qui l'on n'a rien à dire... Vous venez sans doute ce soir chez Lovel.

Lady BAB.

Oui : à moins que je ne change de projet. A vous parler franchement, je n'aime pas trop à me compromettre avec ces *membres des Communes* (2).

(1) Autre lieu de divertissement à un mille de Londres.

(2) Allusion à la Chambre basse.

Digitized by Google

Lady CHARLOTTE.

Mistriss Kitty a la tournure d'une femme de qualité.

Lady BAB.

Elle l'affecte du moins.

Lady CHARLOTTE.

Le *Duc* la distingue beaucoup, & il a du goût & du jugement.

Lady BAB, *en se redressant.*

Le *Duc* pourroit placer beaucoup mieux ses affections.

Lady CHARLOTTE.

Ah! le voici avec le *Baronet.* Eloignons-nous; & faisons semblant de ne pas les voir.

(*Elles sortent*)

SCENE VI.

LE DUC, Sir HARRY.

LE DUC.

ELLES nous fuyent; je crois qu'elles se moquent un peu de nous.... Suivons-les....

Sir HARRY.

A quoi bon....

Digitized by Google

LE DUC.

Je veux me moquer d'elles à mon tour, leur dire quelques plaisanteries. Si tu ne veux pas venir, adieu.... je te verrai ce soir si je le peux. Ecoute : nous avons dans notre Chambre un *bill*, dont le ministère attend le plus grand succès : on a besoin de nous.... tu m'entends.... Il faut que nous tâchions d'arrêter les *mouvemens* de la grande *roue*.... Adieu. (*Il sort*)

Sir HARRY.

Le fat ! Il fait l'entendu, & ne sait ni lire, ni écrire.... Il n'y a pas long-temps qu'il gardoit les moutons.... Son père, homme très-ambitieux, le plaça chez un perruquier de province, d'où il vint à Londres, entra comme petit laquais dans la maison d'un Duc, & parvint peu-à-peu à s'y faire remarquer par son impertinence. A présent, il tranche du grand seigneur. En vérité, cela fait mourir de rire.

Digitized by Google

SCENE VII.

LE DUC, Sir HARRY.

LE DUC. (*Il revient d'un air empressé*)

J'AI oublié de te demander en quoi consistera cette fête?

Sir HARRY.

On nous donne des violons.

LE DUC.

Depuis mon dernier accès de goûte, je ne danse plus. Je n'irai pas, à moins qu'il n'y ait un peu de.... (*Il fait le mouvement d'un cornet avec des dez*) Tu m'entends.

Sir HARRY.

Ah! fi, Milord....

LE DUC.

Il le faut absolument. Quel est l'homme de bon ton qui peut passer toute sa soirée sans jouer? Mais je perds de vue mes Princesses. — Pourquoi donc as-tu cet air sérieux? Ha, ha, ha!... Eh bien! ayons des violons. (*Il sort en chantant & dansant*)

Sir HARRY, *seul.*

Ce drôle-la a eu, l'hiver dernier, l'impudence de faire sa cour à la fille d'un marchand de la

Digitized by Google

Cité, qui avoit deux mille livres sterling de dot. J'écrivois ses billets doux. Il s'annonçoit sous le titre d'*enseigne* d'un régiment d'infanterie, & il eut même l'adresse de faire consentir les parens à ce mariage, qui auroit eu lieu sans une blanchisseuse, sa cousine germaine.

SCENE VIII.

Sir HARRY, PHILIP.

Sir HARRY.

BON jour, M. Philip.

PHILIP.

Soyez le bien venu à Londres, *Sir Harry*. Je me flatte que vous avez reçu mon invitation, & que nous aurons l'honneur de vous posséder.... Mon maître est parti pour *Devonshire*. Nous aurons une soirée brillante, mon ami.

Sir HARRY.

J'aurai certainement l'honneur de m'y rendre.

PHILIP.

Nous aurons aussi des dames.

Sir HARRY.

C'est un souper de nôce, n'est-ce pas, Philip?

Digitized by Google

PHILIP.

Que voulez-vous dire, Sir *Harry*?

Sir HARRY.

Le *Duc* m'a dit que vous vous mariez.

PHILIP.

Le Duc est un sot.

Sir HARRY.

Prenez garde, le Duc est un fier à bras.

PHILIP.

Je suis élève de la même école, & je ne le crains pas (1), mon ami. Nous aurons ce soir *un bain* choisi.... J'ai du vin, mais du vin....

Sir HARRY.

Je te tiendrai tête, morbleu.

PHILIP.

Notre cave *saignera*. J'ai du vin de Bourgogne digne d'un Empereur.... Mon maître auroit donné l'autre jour un quart de sa fortune pour en avoir une bouteille, & s'en régaler avec Milord..... Milord.... je ne rappelle pas son nom.... Je lui ai dit qu'il n'en restoit plus: mon ami, charité bien ordonnée, commence par soi-même. Mais voici M. Freeman; il est bien *sec*: je ne connois

(1) Il y a en Angleterre des écoles où l'on enseigne à se battre à coups de poing.

pas

Digitized by Google

pas encore son argent..... Il ne faut pas qu'il nous voye ensemble.... cela pourroit lui donner quelque soupçon.

Sir HARRY.

Je vous laisse.

PHILIP.

Vas-t'en vîte.... Souviens-toi que le mot du *guet* est *Bourgogne.*

Sir HARRY.

Fort bien.... Les bouteilles sont à longs bouchons, n'est-ce pas? Ha, ha! (*Il contrefait le bruit d'un bouchon que l'on tire*) Adieu.

(*Il sort*)

SCENE IX.

M. FREEMAN, PHILIP.

FREEMAN.

EH bien, Philip, on m'a dit que tu as perdu ton maître?

PHILIP.

Ah! Monsieur, son absence me désole.... Il doit être à présent bien près de *Devonshire*.... (*Il fait quelques pas*) Votre serviteur, Monsieur.

Digitized by Google

FREEMAN.

Tu es bien pressé ?

PHILIP.

Je m'empresse de retourner au logis ; on ne sauroit être assez prévoyant, Monsieur.

FREEMAN.

Tu as raison.

PHILIP.

Les domestiques sont généralement trop négligens pendant l'absence de leurs bons maîtres.

FREEMAN.

Cela est vrai. C'est là qu'on connoît la fidélité d'un bon domestique.

PHILIP.

Sans doute. M. Freeman, j'ai l'honneur....

FREEMAN.

Un mot, M. Philip. Je veux que vous me rendiez un service.

PHILIP.

Ordonnez, Monsieur.

FREEMAN.

Je vous regarde comme le plus grand, le plus parfait (*Philip fait la révérence*) (*à part*) fripon du monde.

PHILIP.

Monsieur veut me flatter.

Digitized by Google

FREEMAN.

Il y a un fermier de ma terre d'Essex, un honnête homme, un pauvre malheureux surchargé d'une nombreuse famille, qui m'a envoyé un de ses fils pour le placer à Londres. Mes gens le trouvent trop gauche, & réellement il est encore un peu brute.

PHILIP.

Envoyez-le moi, Monsieur; je l'exercerai.

FREEMAN.

Il a l'air d'un ours....

PHILIP.

Soyez tranquille, je vous le formerai, moi. Tenez, Monsieur, je hais l'oisiveté; pendant l'absence de mon maître, j'ai le loisir de vous rendre ce service; avant deux mois, je vous promets d'éduquer votre protégé.

FREEMAN, *à part.*

Je n'en doute pas.

PHILIP.

Croyeriez-vous, Monsieur, que j'ai vingt élèves dans la seule paroisse de Saint James. Je dresse celui-ci pour le service de la table; celui-là pour celui du buffet; d'autres pour monter derrière la voiture, & plusieurs pour les commissions.

FREEMAN.

Combien prends-tu pour tes peines?

Digitized by Google

PHILIP.

Je ne taxe personne.

FREEMAN.

Tiens, voilà une guinée..... Ayez-en bien soin.

PHILIP, *à part.*

Je vous en réponds. (*haut*) Monsieur me connoît....

FREEMAN, *à part.*

Trop bien.

PHILIP.

Quand pourrois-je le voir?

FREEMAN.

Tout-à-l'heure.... Viens chez moi, & tu l'emmèneras.

PHILIP.

Je suis à vous dans l'instant. Je vais seulement avertir nos marchands de ne rien donner à crédit à nos gens; ils ont leur argent à dépenser.

FREEMAN.

Que mon ami est heureux d'avoir un si bon domestique! (*Il sort*)

PHILIP.

Ha, ha! Un des graves amis de mon maître, qui dîne chez lui trois fois la semaine, croit être

Digitized by Google

fort généreux patce qu'il me donne cinq guinées à Noël (1)! La peste étouffe de telles pratiques.

(*Il sort*)

SCENE X.

Le Théatre représente un office dans la maison de Lovel.

KINSTON & le COCHER, *ivres.*

(*On frappe à la porte de la rue*)

KINSTON.

ON frappe.... Vas ouvrir la porte, Cocher....

COCHER.

Je n'en ferai rien.... Vas-y toi-même, chien de noir.

KINSTON.

(*On frappe.*)

Le diable m'emporte si j'y vais.

COCHER.

Qu'on attende, parbleu; je ne me dérangerai pas.... Ha, ha! Enfoncez la porte, & entrez si vous le pouvez. (*On frappe plus fort*) En-

(1) En Angleterre, on donne les étrennes à Noël.

Digitized by Google

core.... Mon maître est en *Devonshire*... donc il ne peut être ici.... Adieu, je vais me coucher.

KINSTON.

Et moi aussi.

COCHER.

Tu en as menti.... tu n'iras pas.... Je suis le roi de la cuisine.

KINSTON.

Oui, lorsque tu es ivre. Voici Molly, la cuisinière.... C'est elle qui commande ici.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS & MOLLY.

MOLLY.

VOILA au moins vingt fois qu'on frappe à la porte, & personne ne bouge..... Malheureux ivrognes! pourquoi n'allez-vous pas ouvrir?

COCHER.

Vas-y toi-même, vas, Molly.

MOLLY.

On me pendroit plutôt que de m'y faire aller....

KINSTON.

Oui, ma chère Molly, ma petite Molly, allez....

Digitized by Google

MOLLY.

Tais-toi, vilain Nègre.... Ce n'est pas à moi d'ouvrir la porte. (*Elle s'assied.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, PHILIP & LOVEL, *déguisé en paysan.*

PHILIP.

J'AUROIS passé la nuit à la porte, comme dit le petit homme dans la comédie, si je n'avois pas eu de clef.... Que vous est-il donc arrivé à vous autres?

MOLLY.

Regardez-les, voyez comme ils sont sobres.

PHILIP.

Ha, ha! Messieurs, vous avez déjà fini votre besogne? Voilà la perle des domestiques; je parie que les pauvres diables ont bu quelques rasades au bon succès du voyage de leur maître..... Ha, ha, ha!

LOVEL, *à part.*

Je m'en doute.

PHILIP *les tire par le bras.*

Ah-çà, allez vous coucher, vilains, & tâchez

Digitized by Google

de rattraper un peu votre raison, pour la perdre de nouveau *dans le vin*. Ils sont fermes comme des meules.... *Jemmy?*

LOVEL.

Plaît-il?

PHILIP.

Aime-tu à boire?

LOVEL.

Oui... j'aime assez l'*ale* (1).

PHILIP.

Coquin.... tu nageras ici dans le vin de Bourgogne!

LOVEL.

Bourgogne! Qu'est-ce que c'est que çà?

PHILIP.

Molly, réveillez-les, & envoyez-les coucher.

MOLLY.

Cela est impossible.

LOVEL.

Si vous voulez me le permettre, je crois que j'y parviendrai.

PHILIP.

Voyons, Jemmy, tâche d'en venir à bout...

(1) Bière Angloise.

Digitized by Google

LOVEL.

Allons, M. le Cocher. (*Il lui donne un soufflet au visage*)

COCHER.

Ha, ha! Diable! qu'est-ce que tu veux?

LOVEL.

Oh-là, Kinston, Kinston! (*Il le tire par le nez*)

KINSTON.

Oh-là, eh! à qui en as-tu donc, maudit chien? Ah! mon pauvre nez!

LOVEL.

Ha, ha, ha!

PHILIP.

Ha, ha, ha!... Fort bien, Jemmy, fort bien. A présent, Molly, tâche de le faire coucher si tu peux.

MOLLY.

Ce ne sera pas moi, je le jure.

COCHER.

Nous n'avons besoin de personne; nous avons bu ensemble, & nous irons nous coucher ensemble.... Entends-tu cela, M. Philip.... Eh! entends-tu cela? (*Ils sortent en chancellant*)

PHILIP.

Tu vois, mon enfant, comme nous vivons.

LOVEL.

Oui, oui, je le vois.

Digitized by Google

PHILIP.

Ayez soin, ma chère Molly, de nous donner un petit souper élégant.

MOLLY.

Mais, qui le payera?

PHILIP.

Belle demande! Ce sera mon maître; il est assez riche, je crois, pour cela.

LOVEL, *à part.*

Le fripon!

PHILIP.

Il faudra que chacun de nous en fasse passer une partie dans le mémoire de la semaine, & cela sans qu'il s'en apperçoive.

LOVEL, *à part.*

Le coquin!

MOLLY.

Qui est ce garçon-là, M. Philip?

PHILIP.

C'est un protégé de M. Freeman qui me l'a recommandé.

LOVEL.

Oh! oui, Madame; j'appartiens à Monsieur Freeman.....

MOLLY.

Ton M. Freeman est un vilain avare; tu peux le lui dire de ma part. Il dîne ici trois fois la

Digitized by Google

semaine, & je ne connois pas encore la couleur de son argent.

LOVEL.

Ha, ha, ha! Cela est plaisant. (*à part*) Il faut en avertir mon ami.

MOLLY.

Je vais chez l'épicier pour m'arranger avec lui de mes petits profits, & je reviendrai tout de suite préparer notre souper.

PHILIP.

Tu as raison, il ne faut pas oublier ses affaires.

MOLLY.

Cloé, Cloé, où es-tu?

SCENE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CLOÉ.

CLOÉ.

ME voici, Mistriss.

MOLLY.

Prends cette caisse, & suis-moi.

(*Elle sort*)

CLOÉ.

Oui, Mistriss. (*Elle prend la caisse*) Qui avons-nous là? (*En voyant Lovel*) Hé, hé, hé!..

Digitized by Google

Oh! c'est un joli garçon.... Hé, hé, hé!... Il a de beaux cheveux rouge.... Oh! j'aurai bientôt là un amoureux. (*Elle sort en caressant Lovel sous le menton*)

LOVEL, *bas.*

La charmante maîtresse! (*haut*) Oh! mais quelle est donc cette chambre-ci? est-ce la salle de compagnie?

PHILIP.

Non, c'est notre salle à boire.

LOVEL.

Ah! la belle dame qui arrive-là.... C'est sans doute la maîtresse de céans.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, KITTY.

PHILIP.

D'où vient Mademoiselle Kitty?

KITTY.

Je viens de disposer de quelques chemises & autres hardes de mon maître; il y auroit de la honte à les lui laisser porter plus long-temps. — La mère *Barter* est là-haut; elle attend vos ordres.

Digitized by Google

PHILIP.

Demain je disposerai de ma garderobe.

KITTY.

Qui avons-nous là? (*Lovel salue*)

PHILIP.

Un jeune homme de la connoissance de Freeman; c'est une espèce de bénet....

LOVEL, *à part.*

Bien obligé....

PHILIP.

Vous serez ce soir la reine du bal, ma chère Kitty.

KITTY.

Je suis votre servante, M. Philip.

PHILIP.

Mais n'allez pas prendre vos grands airs, je vous prie, & ne faites pas la folie de parler françois avec le *Duc*

KITTY, *avec un air gracieux.*

Point de jalousie, mon cher Philip.

PHILIP.

Avant de nous marier, je veux que tu sois sûre d'une pension: les cinq cents guinées que j'ai déjà mises de côté dans la maison de cet extravagant, nous serviront pour....

Digitized by Google

LOVEL, *à part.*

Maraut!.. (*haut*) Quoi! vous avez déjà amassé cinq cents guinées.

PHILIP.

Motus, imbécille....

KITTY.

Je te dirai, Philip, ce qu'il faut faire de notre argent.

PHILIP.

Quoi?

KITTY.

Il faut nous établir dans un café, mon cher...

PHILIP, *à part.*

Oui, pour être bientôt.....

KITTY.

Tu sais que j'ai reçu une fort bonne éducation... J'ai été en demi-pension à *Chelsea*, & je parle fort bien le françois. Tiens, écoute-moi. (*d'un air gauche*) *Comment vous portez-vous, Monsieur?*

PHILIP.

Ha, ha!....

KITTY.

Rien de plus bourgeois, que d'ignorer cette langue.... Tu verras comme.... je brillerai derrière le comptoir.... Parle-tu le françois, jeune homme?

LOVEL.

Peut-être.

Digitized by Google

KITTY.

Peut-être!... Ah! l'imbécille! Ha, ha!.... Viens ici, que je te façonne.... Tu dois être bon enfant; tu serviras la compagnie qui nous vient ce soir. (*Elle lui lie les cheveux & le poudre*)

LOVEL.

Volontiers, je ferai de mon mieux.

KITTY.

De son mieux! Eh! quelle charmante simplicité! Tu as une singulière chevelure, mon enfant. — Elle est si dure & si rousse.

LOVEL.

Mes frères & sœurs sont tous de même.

PHILIP & KITTY *rient.*

Ha, ha, ha!

KITTY.

Ah!... par ce moyen, tu ressembles du moins à quelque chose.... Philip, il faut lui donner quelques leçons: après cela, j'aurai soin de lui faire apprendre le guide *des domestiques* (1).

PHILIP.

Venez, Jemmy.... Commencez par lever la tête.... la.... Fort bien; tournez vos pieds en dehors.... Bien, à merveille: le petit fripon a

(1) Livres très-dangereux pour les maîtres.

Digitized by Google

des dispositions. A présent, dis-moi quelque mensonge ; voyons.

LOVEL.

Oh ! dame, je n'ai jamais menti de ma vie.

PHILIP.

Il est donc temps que tu commences : à quoi sert un valet qui ne sait pas mentir ?

KITTY.

Cela suffit, M. Philip.... Je veux lui faire une lecture. (*Elle tire un livre*) Voici *le guide des domestiques qui veulent s'enrichir dans leur état : par Timothy Shoulderknot, autrefois au service des gens de qualité, maintenant commis à la douane ; ouvrage très-utile aux gens en place.*

PHILIP.

Ecoutez bien les excellentes maximes de ce livre, & ne les oubliez pas.... Allons, Kitty, commencez....

KITTY *lit.*

(*Avis aux laquais*)

« Ayez pour principe d'être plus maîtres que » valets, & de faire aussi peu d'ouvrage que vous » le pourrez.

LOVEL.

Hi, hi, hi !... Je ne ferai rien du tout, je vous l'assure.

KITTY.

Digitized by Google

KITTY.

» N'ayez aucun scrupule de faire des bonnes » affaires avec les pourvoyeurs ; tout maître d'hôtel » doit avoir l'ame *délicate*.

PHILIP.

Tu comprendras mieux cette maxime par la suite.

KITTY.

(*Aux palfreniers*)

» Faites en sorte que votre maître ne se mêle » pas des affaires de l'écurie : s'il paroît disposé » à vous gronder ou à vous renvoyer, estropiez » son meilleur cheval, ou rendez-le poussif.

LOVEL.

Bravo ! cela est bon.... Hé, hé, hé !

KITTY.

(*Au cocher*)

» Si votre maître vous aime, ne le quittez pas ; » mais faites votre profit sur le foin, la paille & » l'avoine, & laissez, s'il le faut, faire diette » à vos chevaux ».

LOVEL.

Faire diette ! Hé, hé, hé !

KITTY.

Je ne veux pas te donner des leçons trop longues.... Tiens, mon enfant, prends ce livre,

Digitized by Google

& lis-le chaque soir & chaque matin avant de dire tes prières.

PHILIP.

Fort bien, Mistriss Kitty.... Mais songeons au souper.

KITTY.

Tu as raison.... Je vais chercher du linge de table; j'aurai soin de prendre du beau *damassé*. Sois tranquille, mon cher Philip, ton buffet sera brillant. (*Elle sort*)

PHILIP.

J'en suis persuadé.... Viens, Jemmy.

(*Il sort*)

LOVEL.

A merveille, à merveille! tout ira bien. (*à part*) Ah! les insignes fripons!

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théatre représente l'office. On y voit un buffet couvert de vaisselle, & une table sur laquelle on a servi un grand souper.

SCENE PREMIERE.

PHILIP, KITTY & LOVEL.

KITTY.

EH bien, Philip, qu'en pense-tu? N'avons-nous pas l'air élégant? Qu'ils arrivent maintenant, nous sommes prêts à les recevoir.

PHILIP.

A merveille; mais....

KITTY.

Quoi, mais?

PHILIP.

Je voudrois que ce chien de Tom voulût être des nôtres.

KITTY.

Qu'est-ce qu'il a donc?

Digitized by Google

PHILIP.

Je n'en sais rien.... C'est un....

KITTY.

Oh! je le connois: c'est un de ces élèves manqués, qui préfèrent les intérêts de leurs maîtres aux leurs.

PHILIP.

Le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, TOM.

PHILIP.

TOM, pourquoi ne veux-tu pas rester ce soir avec nous? La cuisinière & le Cocher seront de la partie.

TOM.

Je te le répète, je ne veux pas en être absolument.

PHILIP.

Nous aurons un souper délicat....

TOM.

Que tu feras payer à ton maître?

PHILIP.

Mais, sans doute.... Tu le crois donc bien honnête?... Ha, ha, ha!

Digitized by Google

TOM.

Un peu plus que toi, M. Philip, quoique je ne m'en vante pas.

KITTY.

Sois un peu plus poli, M. l'honnête homme.

LOVEL, *à part.*

Ceci mérite attention.

TOM, *à Kitty.*

Tu crains, n'est-ce pas, qu'on ne dévoile tes friponeries.

KITTY.

Mes friponeries? Coquin! malheureux! tu crois que j'ai peur d'être convaincue.... Et de quoi, s'il vous plaît? (*En courant à lui*)

PHILIP, *courant aussi à lui.*

Peur de quoi, Monsieur, de quoi?

LOVEL, *s'avance aussi.*

Parle; de quoi?

TOM.

Je te méprise.... Je sais de tes nouvelles.

PHILIP.

Qu'est-ce que tu sais, coquin?

KITTY.

Dis, que sais-tu?

LOVEL.

Que sais-tu, Monsieur, parle?

Digitized by Google

TOM.

Je sais que vous êtes tous d'accord pour tirer de l'argent de tous les marchands qui fournissent la maison.... Et que toi, Monsieur le *rustre*, tu es en bon chemin pour te faire pendre.

(*Il bat Lovel*)

PHILIP.

Pourquoi frapper cet enfant?

LOVEL, *à part.*

Ce sont des coups de probité.

TOM.

Je lui en donnerai bien davantage s'il vous écoute. Ce sont des misérables comme toi qui déshonorent notre état.

KITTY.

Point d'impertinences, M. Tom.

TOM.

Parbleu, Mistriss Kitty, les maîtres ont raison de se plaindre lorsqu'ils ont des domestiques comme vous.... Votre bonne amie la mère *Barter*, cette infâme fripière, cette malheureuse vient de sortir de la maison avec un grand paquet de linge de Monsieur.

KITTY.

Eh bien! & tu n'as jamais... Ha!

TOM.

Non, jamais. Depuis quatre ans que je suis à

Digitized by Google

son service, je n'ai jamais pris la valeur de cela. (*Il fait claquer ses doigts*) Votre maître est généreux comme un prince; il donne des gros gages, voit bonne compagnie, & cependant vous n'êtes pas contens, vous le trompez, & parlez mal de lui.... Fi, n'êtes-vous pas honteux?...

LOVEL, *à part.*

Je le soupçonnois, & c'est le seul honnête homme de ma maison. Je ne l'oublierai pas.

KITTY.

Sors d'ici, chien d'hypocrite.

PHILIP.

Eh bien, vas chez ton maître, vas lui dire....

TOM.

Je méprise les délateurs; mais j'espère qu'il découvrira quelque jour toutes vos friponeries.

(*Il sort*)

KITTY.

Il faudra avoir soin de le faire congédier.

PHILIP.

Ne t'inquiète pas, j'arrangerai cette affaire au retour de M. Lovel.

LOVEL, *à part.*

Cela sera fort difficile. (*haut*) Ho, ho! voilà un beau Monsieur.

Digitized by Google

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC.

LE DUC.

AH! ma chère Mamselle, comment vous portez-vous (1)?

KITTY.

Fort bien, Monsieur; je vous remercie.

PHILIP, *à part.*

Ha, ha! du françois! Nous allons entendre bien des bêtises.

LE DUC.

Bon jour, Philip.

PHILIP.

Serviteur.

LE DUC, *bas à Kitty.*

Ecoute, ma chère Kitty....

PHILIP.

Jemmy?

LOVEL.

Plaît-il?

PHILIP.

Suis-moi, je veux te faire faire connoissance avec la cave.

(1) Ce qui est en italiques est dit en françois dans l'original.

Digitized by Google

LOVEL.

J'y vais.... Mais pourquoi ne leur demandez-vous pas aussi de vous accompagner ? Est-ce qu'ils n'aiment pas à boire, ceux-là ?

PHILIP.

Non ; non ; ils auront leur part tantôt..... Allons. (*Ils sortent*)

KITTY.

Il y a des siècles que nous nous sommes vus.

LE DUC.

Notre Chambre vient de se séparer à l'instant... Vous avez là-haut une bien mauvaise collection de tableaux.... Votre maître n'a point de goût...

KITTY.

Point de goût ! Vous vous trompez ; il a dépensé beaucoup d'argent pour les acheter.

LE DUC.

Il n'y a pas un original dans tout cela..... Où fait-il donc ses achats ?

KITTY.

Je n'en sais rien ; mais il y emploie trois ou quatre personnes, qui les lui font payer pour des originaux.

LE DUC.

Donnez-moi votre eau de Luce ; j'ai une violente migraine. (*Elle lui donne un flacon*) Ma chère Kitty, on dit que vous vous mariez ?....

Digitized by Google

KITTY.

Point du tout.

LE DUC.

Si vous avez un fils, je veux en être le parrain.

KITTY.

Comme vous déraisonnez, mon cher Duc!... Vous rappellez-vous, Milord, du jour où j'ai eu l'honneur de vous voir pour la première fois? C'étoit au spectacle; sans doute vous l'aimez?

LE DUC.

Point du tout.... C'est un amusement antique, fort ennuyeux.... & que je hais....

KITTY.

Non pas moi; j'aime une belle tragédie.

LE DUC.

Sans doute, lorsqu'elle est moderne.... Tu es furieusement jolie, Kitty.... il faut que je t'embrasse.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Sir HARRY.

Sir HARRY.

H, oh! que fais-tu là, Milord? Je veux en avoir ma part. (*Il veut aussi l'embrasser*)

Digitized by Google

LE DUC.

Arrête : tu n'en a pas le droit.... Il n'y a que nous autres Pairs qui jouissons de ce privilège.

Sir HARRY.

Tu es diablement entiché de ton rang. Nous en avons parmi nous qui vous valent : pour qui prenez-vous le représentant d'une province ?

LE DUC.

Le représentant d'une province ? Ha, ha, ha ! Le grand honneur vraiment d'être le représentant de tous les sots du comté !

Sir HARRY.

Un sot peut naître avec des titres ; mais il n'y a que l'homme sage qui les mérite véritablement.

KITTY.

A merveille, Sir Harry ; vous parlez morale comme notre Curé.

LE DUC.

J'espère que tu distingueras les honneurs héréditaires, de ceux qu'on ne doit qu'au suffrage du peuple.

KITTY.

Fort bien, Milord.... A vous, Sir Harry.

Sir HARRY.

Que veux-tu dire par tes honneurs héréditaires ? Ceux dont on se prévaut pour faire des dettes ?...

Digitized by Google

LE DUC.

Tu es un insolent.

KITTY.

Arrêtez, Messieurs, arrêtez : n'allez pas répandre un sang aussi distingué.... Tais-toi, Sir Harry.

Sir HARRY.

Je ne le céderai pas à tous les Ducs de la terre.... Ce drôle-là se targue sans cesse de sa pairie.

LE DUC, *d'un air de suffisance.*

C'est que nous avons de l'honneur.

Sir HARRY, *avec vivacité.*

Vous avez l'honneur, & nous avons le pouvoir; c'est nous qui accordons les subsides.

KITTY.

Paix, Messieurs; voilà Lady Bab.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA FEMME-DE-CHAMBRE *de Lady Bab, en chaise à porteur.*

Lady BAB.

VOTRE servante, *Mistriss Kitty*: j'ai craint de m'enrumer, & me suis servi de ma chaise

Digitized by Google

plutôt que de mon carrosse.... Eh bien, comment cela va-t-il?..... Je vous salue, Milord *Duc.* (*Elle salue*).... Bon jour, Sir *Harry.*

LE DUC, *en faisant une profonde révérence.*

Votre serviteur, Madame.

Lady BAB.

J'avois peur d'arriver trop tard. (*Elle regarde sa montre*) Mais j'étois avec mon auteur favori.

LE DUC.

J'ai trouvé ce matin Milady très-occupée à la lecture.... c'étoient sans doute quelques poésies légères....

Lady BAB, *d'un air fâché.*

Point du tout... je lis toujours le même livre.

KITTY.

Quel livre, Milady?

Lady BAB.

Chikspur (1). N'avez-vous jamais lu *Chikspur?*

KITTY.

Je ne connois pas cela....

Lady BAB.

Ah! Mistriss Kitty, vous vous réservez une grande jouissance.

(1) Voulant dire *Shakespear*, la manière dont elle le prononce, signifie l'*argot d'un poulet.*

Digitized by Google

KITTY.

Tant mieux, je me la procurerai un de ces après-dînés. On lit sans doute cela en une heure ou deux?

Lady BAB.

Ah! mon dieu, il y a toute une brassée de volumes.

KITTY.

Tant pis; j'aime mieux mon calendrier.... Mais qui est-ce qui nous arrive?... Ah! c'est Lady Charlotte.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA FEMME-DE-CHAMBRE *de Lady Charlotte, en chaise à porteur.*

KITTY. (*Elle l'embrasse*)

MA chère Lady Charlotte!

Lady CHARLOTTE.

Ah! ma chère Mistriss Kitty, j'ai bien craint de ne pouvoir jamais arriver jusqu'ici.... j'ai eu une colique affreuse.... Ah! vous voilà, Lady *Bab?* Y a-t-il long-temps qu'on vous possède? Mes porteurs ont été furieusement paresseux. Quoi!

Digitized by Google

vous voilà, Milord *Duc ?* (*à Kitty*) Madame, vous rassemblez la perle des élégans.

LE DUC, *en saluant.*

Ah ! Madame....

Lady CHARLOTTE.

Et Sir Harry aussi !... Je vous salue, Chevalier. (*avec affectation*)

Sir HARRY.

Je suis bien fâché, Madame, d'apprendre que vous êtes indisposée.

Lady CHARLOTTE.

Vous me permettrez d'en douter... Rappellez-vous le Parc.

Sir HARRY.

Le Parc ! Oh ! je vous expliquerai cela, Madame.

Lady CHARLOTTE, *d'un air piqué.*

Je ne suis pas curieuse.

Sir HARRY.

De grace....

Lady CHARLOTTE.

Non, Monsieur, non ; j'ai remarqué depuis long-temps vos froideurs, & suis bien-aise de vous dire.... que je vous méprise.... Allez, vous n'êtes qu'un Baronet pour rire... vous avez un...

Sir HARRY.

Vous avez un orgueil insupportable ; il faut

Digitized by Google

être Lord pour vous plaire.... N'ai-je pas été témoin l'autre jour, de toutes vos minauderies pour agacer le *Marquis?*

Lady CHARLOTTE.

Le Marquis est honnête, & mérite des égards... Il a des sentimens.... & ne va pas, comme vous, s'informer à tout le monde si je suis riche.

Sir HARRY.

Moi.... moi... Madame, moi m'informer! Je suis au-dessus de telles bassesses.... Je vous prie de croire, Madame, que jamais.... c'est-à-dire que.... (*à part*) Parbleu, je suis confondu.... Milord *Duc*, que lui dirai-je?... Aide-moi, je te prie...

LE DUC, *à part.*

Dis-lui de montrer ses jambes. Ha, ha, ha!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, PHILIP & LOVEL, *chargés de bouteilles.*

PHILIP.

REGARDE, mon petit Lord.... voici du vin qui annobliroit la cave d'un Echevin... Ces dames en seront contentes.

LOVEL,

Digitized by Google

LOVEL, *feignant d'être ivre.*

Et moi aussi.

KITTY, *à Philip.*

N'es-tu pas honteux d'avoir déjà enivré ce jeune homme ?

PHILIP.

Oh! parbleu, il falloit bien pour son coup d'essai, qu'il fût maître de la cave : il a bu de tous les vins, depuis l'humble *Oporto*, jusqu'à *l'impérial Tokay.*

LOVEL.

Le brave homme, que ce M. Philip!

PHILIP.

Va prendre un peu de repos ; tâche de te mettre en état de nous servir, & reviens tout de suite.

LOVEL *à part, en se retirant.*

Je reviendrai trop-tôt pour ton malheur.

PHILIP.

Eh bien, Mesdames, le cœur ne vous dit-il rien pour la danse? Il faut un peu d'exercice pour se mettre en appétit : préférez-vous une tasse de thé?

ENSEMBLE.

Non, non; la danse, la danse....

PHILIP *appelle le Joueur de violon.*

Voici un des meilleurs violons du quartier. (*Il leur présente un ménétrier qui a une jambe de bois*)

Sir HARRY.

Il n'est pas fort ingambe.... (*On rit*)

LE DUC.

De quelle jambe bas-tu la mesure, mon ami?

(*Ils font des éclats de rire*)

Sir HARRY.

Que sais-tu jouer?

LE JOUEUR.

Tout ce que vous voudrez, Monsieur: depuis la gigue jusqu'à la sonate.

PHILIP.

Viens ici. (*Il place le violon à un coin du théatre; il appelle du côté des coulisses*) Eh! tout le monde où êtes-vous donc?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COCHER, LA CUISINIERE, KINSTON, CLOÉ.

PHILIP.

ALLONS, je donnerai à chacun sa chacune.... Milord *Duc* prendra Kitty.... Lady *Bab* m'honorera de sa main; Sir *Harry* sera le *partner* de Lady

Digitized by Google

Charlotte.... le Cocher aura la Cuisinière, & les deux *diables* (1) danseront ensemble. Ha, ha!

LE DUC.

Il faudra commencer par les contre-danses Angloises.

Lady CHARLOTTE.

Non, non; les contre-danses Françoises doivent avoir la préférence : après souper, nous nous occuperons des autres. Milord *Duc* dansera sans doute un menuet avec Mistriss Kitty.

LE DUC.

Faites grace à ma pauvre goûte, Milady.... Sir Harry s'en acquittera mieux que moi.

(*Sir Harry fait la révérence*)

ENSEMBLE.

Un menuet pour Sir Harry....

LE JOUEUR DE VIOLON.

Lequel voulez-vous, Messieurs?

KITTY.

Voyons, celui du Maréchal de Turenne. (*Sir Harry & Kitty dansent d'un air gauche & affecté*)

Lady CHARLOTTE.

Elle a beaucoup de graces!...

PHILIP.

Le Chevalier danse *délicieusement*.

(1) Le Nègre & la Négresse.

Digitized by Google

LE DUC.

Pas mal pour un membre des *Communes.*

PHILIP, *après qu'on a fini le menuet.*

Soupons maintenant.... Il faut que chaque dame ait son cavalier.... Tiens, M. le violon. (*Il lui donne de l'argent*) Retires-toi dans l'antichambre.

LE JOUEUR.

Fort bien, Monsieur. (*à part*) J'aurai soin de me rafraîchir. (*Il sort emportant un pot d'argent*)

(*Tout le monde se place à table*)

PHILIP.

Nous mettrons le vin sur la table.... Voici du *Bordeaux*, du *Bourgogne*, du *Champagne*, & une bouteille de *Tokay* pour les dames.... Chaque bouteille porte son enseigne. Si quelqu'un désire avoir du vin d'*Opporto*....

LE DUC.

Fi donc!

KITTY *sert les viandes.*

Lady Bab, aurai-je l'honneur?... ne vous gênez pas. Lady Charlotte, on dit dans mon pays qu'il faut être à son aise, au lit & à la table.... Messieurs, ayez soin que rien ne vous manque.

(*Un silence*)

Digitized by Google

LE DUC.

Lady Charlotte, *hob or nob* (1).

Lady CHARLOTTE.

Je le veux bien, Milord.... avec du vin de Bourgogne, s'il vous plaît (2).

LE DUC.

A vos amours & aux miennes, & à la santé de nos amis (3). (*Ils boivent à deux*)

(*Il y a un moment de silence*)

PHILIP.

Allons, il nous faut une rasade, dont je donnerai le sujet: buvons à l'aveuglement de nos maîtres, *& à la prospérité de leurs gens.* (*Ils boivent, rient & observent ensuite un grand silence*)

KITTY.

Que pensez-vous, Mesdames, du service d'un garçon?

Lady CHARLOTTE.

Est-ce d'un vieux ou d'un jeune? (*Ils font un éclat de rire*)

(1) C'est l'expression dont on se sert pour porter une santé.

(2) C'est la dame qui propose le vin qui lui convient.

(3) C'est la santé Angloise qu'on nomme *hob or nob*.

Digitized by Google

PHILIP.

Allons, Milord Duc, donnez-nous votre *toast* (1).

LE DUC.

Lady Betty....

PHILIP.

Non, non; il nous faut une santé dans toutes les formes....

LE DUC.

Disons plutôt une chanson.... Chantez la vôtre, Sir *Harry*?

Sir HARRY.

Vous l'ordonnez.... J'espère que Mistriss Kitty me secondera par sa voix?

LE DUC.

Commencons par la ritournelle. (*Il embrasse Kitty*)... Messieurs, l'exemple est bon à suivre.

(*On s'embrasse à la ronde*)

KITTY.

Je suis réellement enrouée: mais.... hem.... hem.... voici la chanson nouvelle de Sir *Harry*; de tire m'en plaît.

(1) *Toast*, santé.

Digitized by Google

LE VALET COMPAGNON, ou le monde en livrée.

(Elle chante)

Camarades, accourez, écoutez-moi; apprenez que nos maîtres sont aussi dépendans que nous.

CHŒUR.

Du plus grand au plus petit, tous connoissent un maître, tous portent la livrée.

Vois cet élégant en habit brodé; il courtise les grands, & se croit heureux s'ils daignent lui sourire. Qu'est-il? Il n'est, parbleu, qu'un valet comme nous.

CHŒUR.

Du plus grand au plus petit, &c.

La sage nature nous fit tous égaux; elle ignore les distinctions: imitons son exemple, moquons-nous des grands; fourbes ou sots, ils ne sont le plus souvent que des esclaves ambitieux.

CHŒUR.

Du plus grand au plus petit, &c.

Le gourmand courtise un bon dîner; l'avare pâle & maigre rampe devant son trésor; l'élégant petit maître est l'esclave de la mode.

CHŒUR.

Du plus grand au plus petit, &c.

La femme dont les charmes subjuguent tous les cœurs, dont les traits séduisans allarment tout son sexe, n'est tout au plus que l'esclave de la beauté.

CHŒUR.

Du plus grand au plus petit, &c.

Digitized by Google

Buvons, rions, chantons, aimons à l'exemple de nos maîtres; cherchons comme eux dans le changement, notre bonheur suprême; car du plus grand au plus petit, chacun est d'accord sur ce point: s'ils n'avoient point de maîtres, l'inconstance leur en donneroit.

CHŒUR.

Du plus grand au plus petit, &c.

PHILIP.

Que dites-vous de la chanson, Milord?

LE DUC.

Elle est détestable.

PHILIP.

Pourquoi?

LE DUC.

Je vous dis qu'elle est pitoyable.

Sir HARRY.

En feras-tu une meilleure?

LE DUC.

Je m'en flatte.

Sir HARRY.

L'impertinent!

LE DUC.

Le coquin!

Sir HARRY.

Tu es un malheureux, un drôle... je te tirerai les oreilles... (*Tout le monde se leve.*)

Digitized by Google

LE DUC.

Ne te donne pas de si grands soins, tu fais un bruit épouvantable. Considère qu'il y a ici des Dames... Si tu es Gentilhomme, nous vuiderons cette querelle en un autre moment... Choisis tes armes...

Sir HARRY.

Des pistolets...

LE DUC.

Soit... Je t'attends derrière l'hôtel de Montague.

Sir HARRY.

Auras-tu des seconds ?

LE DUC.

Sans doute.

PHILIP.

Fi, Messieurs... Milord *Duc* ! Sir *Harry*... devant les Dames ! Ah fi ! (*Le Duc & Sir Harry affectent de chanter*)

KITTY.

On frappe bien fort à la porte de la rue !

PHILIP.

Qui diable ose frapper de la sorte ? Ces coups ressemblent à ceux de mon maître. (*au Nègre*) va voir par une fenêtre du second. (*Kinston sort*) Plaise au Ciel que ce ne soit pas lui. (*Kinston revient*) Qui est-ce ?

Digitized by Google

KINSTON.

C'est mon maître avec M. Freeman... J'ai regardé par le trou de la serrure, & les ai reconnus à la lueur des lanternes... Tom vient de leur ouvrir la porte.

PHILIP.

Il a le diable au corps.

KITTY.

Vîte, vîte!.. emportons tout.

PHILIP.

(*Il distribue précipitamment les débris du souper*)

Allerte, mes enfans... éteignons les lumières... va, cours... (*Ils emportent la table*)

LES INVITÉS.

Où nous cacherons-nous?

(*Ils sont tous dans un grand embarras*)

KITTY.

Allez là-haut, mes Dames.

PHILIP.

Non, non, il les verroit...

Sir HARRY.

Où me suis-je fourré?

LE DUC.

Qu'importe; il faut payer d'effronterie...

Sir HARRY.

Les Indiens sont méchans...

Digitized by Google

PHILIP.

Je ne voudrois pour rien au monde qu'il vît quelqu'un ici...

LOVEL, *dans les coulisses.*

Philip... où est Philip ?

PHILIP.

Ah, parbleu ! le voici. (*à Sir Harry*) Va te cacher dans la cave.... Milord Duc se cachera dans le garde-manger... Allez, allez bien vîte.

KITTY.

Non, non, mettons les Dames dans le garde-manger, je cacherai Milord *Duc* dans la charbonnière...

LES CONVIVES.

Par-tout où vous voudrez, pourvu que nous soyons en sûreté.

PHILIP.

Là, là.... entrez dans ce cabinet. (*Il met tous les convives dans le garde-manger*)

LOVEL, *dans les coulisses.*

Philip!.. Philip...

PHILIP, *criant fort haut.*

Me voici, Monsieur... Kitty, donne-moi vîte un livre.

KITTY.

Prends celui-ci.

Digitized by Google

PHILIP.

Le fâcheux contre-temps !... Asseyez-vous, & faites semblant de lire... Le voici; il est ivre comme un Suisse....

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LOVEL *entre armé de pistolets, & feignant d'être ivre;* FREEMAN *l'accompagne.*

LOVEL.

VIENS, mon cher Philip. Ma foi, *je crois que tu es le fils d'Alexandre le Grand.* Où sont tous mes mirmidons ? Pourquoi diable es-tu levé de si grand matin ?

PHILIP, *à part.*

Il ne sait ce qu'il dit. (*haut*) Nous nous sommes amusés à lire ce livre, Monsieur.

FREEMAN.

Belle excuse ! Je gage que tu t'amusois à lui faire la cour.

LOVEL.

Assieds-toi, Freeman... (*Il pose ses pistolets à terre*) Et vous, couchez-vous là. — (*à Philip*) Tu ne m'attendois guères.

Digitized by Google

PHILIP.

Un bon domestique, Monsieur, ne craint jamais le retour imprévu de son maître.

LOVEL.

J'ai quelques mémoires à arranger.

PHILIP.

Ce soir, Monsieur ?

LOVEL.

Oui :.. tu verras que je les arrangerai dans un clin-d'œil.

PHILIP.

Monsieur, ne passera-t-il pas dans son cabinet ?

LOVEL.

Non, je me trouve fort bien ici...

KITTY.

Mais Monsieur ne sera pas commodément ici, pour écrire.

LOVEL.

Pourquoi pas ?

KITTY.

Je crains que vous n'y ayez froid, il n'y a pas encore une heure qu'on a lavé la chambre.

LOVEL, *à part.*

L'imposteur !

LE DUC, *poussant sa tête hors de la porte.*

Philip... Philip... Philip...

Digitized by Google

PHILIP, *à part.*

Retiens ta maudite langue !

FREEMAN, *à part à Lovel.*

Tu les as surpris en flagrant délit.

LOVEL, *bas à Freeman.*

Je m'en apperçois. (*haut*) Cherche-moi du vin... (*Philip sort*) Il faut que je mange quelque chose avant de boire... (*à Kitty*) Qu'as-tu dans le garde-manger ?

KITTY.

Dans le garde-manger ? Monsieur oublie sans doute que nous avons notre argent à dépenser ?

FREEMAN.

Je voudrois avoir un morceau de viande froide.

LOVEL *se leve.*

Tu l'auras... Ouvre la porte, Kitty, je veux que tu me régales aujourd'hui, je t'ai si souvent régalée.

KITTY.

Je vous jure, Monsieur, qu'il n'y a rien dans la maison.

LOVEL *se rassied.*

Il faut s'en passer, mon ami... Mangeons une croûte de pain avec notre vin.

Digitized by Google

KITTY *fait signe à Freeman que son maître est ivre.*

Je crois, M. Freeman, que mon maître feroit mieux de se coucher.

LOVEL.

Me coucher ! Non, non... je veux rester ici toute la nuit... Il faut un peu de variété dans la vie.

Sir HARRY, *entr'ouvrant la porte.*

Mistriss Kitty ! Mistriss Kitty !..

KITTY, *à part.*

Tais-toi !

LOVEL.

J'entends parler quelqu'un.

KITTY.

Il n'y a personne, Monsieur... Hem...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, PHILIP *apporte du vin.*

LOVEL.

FORT bien... Retirez-vous... Laissez-nous, vous dis-je.

Digitized by Google

PHILIP.

Nous voulons avoir l'honneur de servir Monsieur. (*à part*) Si nous le quittons, nous sommes perdus.

LOVEL.

Va-t'en, te dis-je... A ta santé, Freeman... Le vin est bon.

FREEMAN.

Excellent.

(*Quelqu'un éternue dans le garde-manger*)

KITTY, *à part.*

Ah ciel! tout est perdu.

PHILIP, *à part.*

C'est le tabac de ce chien de *Duc.*

LOVEL.

N'as-tu pas entendu du bruit, Charles?

FREEMAN.

J'ai cru entendre éternuer.

LOVEL.

Il y a parbleu des voleurs ici... Cherchons-les.

(*Il prend ses pistolets*)

KITTY.

Ce n'est rien, Monsieur. C'est sans doute le chat... Quand ces animaux sont enrhumés, ils éternuent comme des hommes.

LOVEL.

Digitized by Google

LOVEL.

Je le guérirai, moi. (*en s'opposant à son passage*)

KITTY.

Ah, Monsieur! seriez-vous assez méchant... De graces, Monsieur... laissez...

LOVEL.

Laissez-moi passer. Regarde Freeman : vois-tu cette paire de pistolets?.. Je parie ma tête que je tue le chat par le trou de la serrure.

FREEMAN.

Essaie.

LOVEL.

Tu vas voir... (*Il ajuste son pistolet à la serrure du garde-manger, on entend aussi-tôt des cris violens, & la porte s'ouvre*)

D'où diable sort tout ce monde-là? Un... deux... trois... quatre...

PHILIP.

Ce sont de mes amis intimes, les domestiques de quelques personnes de qualité du voisinage...

LOVEL, *à Freeman.*

Ne te l'avois-je pas dit, qu'il y avoit des voleurs chez moi?

FREEMAN.

Ha, ha, ha!

Digitized by Google

PHILIP.

Je les ai régalés à mes dépens.

KITTY.

Je suis témoin qu'il vous dit la vérité, Monsieur.

LOVEL.

Prends cette bouteille que je vois là-bas. (*Philip prend une bouteille avec une étiquette, & fait quelques pas vers la porte*) Donne-là-moi ici... Es-tu dans l'usage de régaler tes amis avec du vin de Tokay ?

PHILIP.

Moi, Monsieur ?

LOVEL, *en le contrefaisant.*

Oui, vous : *depuis* l'humble *Oporto* jusqu'à *l'impérial Tokay.*

PHILIP, *bas à Kitty.*

Ah ciel ! l'imbécille Jemmy étoit notre maître !

KITTY, *bas.*

Jemmy !

PHILIP.

Monsieur a dans ce moment la tête un peu échauffée par le vin... mais demain matin, lorsque Monsieur aura reposé, j'arrangerai tout cela.

Digitized by Google

LOVEL *prend un ton de dignité.*

Et moi, j'arrangerai tout cela ce soir, Monsieur... Me voilà sobre & prêt à vous répondre... Que diras-tu pour ta défense ? (*Philip & Kitty se regardent d'un air étonné.*) Tu as raison de trembler ; sors d'ici, malheureux, & ne t'avise pas de reparoître devant moi.

LE DUC.

Monsieur... je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai celui de servir M. le Duc...

LOVEL.

Je le sais, & n'ignore pas non plus que tu as l'impudence de porter son nom... *Milord* me permettra de lui dire *que voilà la porte*... Si tu remets jamais le pied dans ma maison, je ferai casser bras & jambes à *Milord Duc*.. Sors d'ici, faquin... Peut-être ces Dames ne pourront pas s'en aller sans leurs chaises à porteur ; ha, ha, ha !

FREEMAN.

Ha, ha, ha !

(*Sir Harry s'enfuit*)

LE DUC.

Voilà bien le ton d'un Sauvage !

(*Il sort*)

Digitized by Google

Lady CHARLOTTE.

Si j'avois pu prévoir tout ceci, je ne me serois pas compromise. (*Elle sort*)

Lady BAB.

Le vilain homme ! (*Elle sort*)

PHILIP & KITTY.

J'espère que Monsieur ne voudra pas nous ôter notre pain...

LOVEL.

Cinq cents guinées vous établiront dans un bon café... Vous brillerez derrière le comptoir, Madame... Vous voyez que je ne suis plus votre dupe... Allez, vous êtes des ingrats.

PHILIP & KITTY.

Ah, Monsieur ! Ah, mon bon maître !

LOVEL, *à Kitty.*

Je vous permets de rester ici jusqu'à demain... Voici le livre que vous m'avez prêté; je vous prie de le lire matin & soir, avant vos prières.

KITTY.

Ah ! tout est dit pour moi. (*Elle sort*)

LOVEL.

Je ne saurois mieux récompenser l'attachement & le zèle de M. Philip qu'en le priant de quitter sur le champ ma maison.

Digitized by Google

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, TOM.

LOVEL.

VOICI un honnête homme qui t'ouvrira la porte. Donne-moi mes clefs. *(à Tom)* J'estime & j'honore ta probité ; compte sur l'amitié & la reconnoissance de ton maître. Fais-moi le plaisir d'accompagner ce coquin jusqu'à la porte. *(il montre Philip)* Tu le remplaceras ensuite dans sa charge de Maître-d'hôtel.

TOM.

Monsieur me fait trop d'honneur ; mais je serois fâché d'élever ma fortune aux dépens de mes camarades.

LOVEL.

Fais ce que je te dis.

PHILIP.

Je suis bien puni. *(Il sort avec Tom)*

LOVEL, *à Freeman.*

Est-tu content de moi ?

FREEMAN.

Au-delà de toute expression.

LOVEL.

L'on ne peut assez reconnoître les services d'un

Digitized by Google

valet fidèle. Je n'oublierai pas l'ami Robert. Un domestique honnête est à mon avis un être respectable.

FREEMAN.

Vous avez vu, Messieurs, dans cette foible esquisse, le tableau de nos mœurs : nos valets sont nos singes ; malheur aux maîtres qui, par leur mauvais exemple, encouragent leurs défauts.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HIGH LIFE ABOVE STAIRS.

LE BON TON,

OU

LES MŒURS DU TEMPS.

COMÉDIE

EN DEUX ACTES;

Par DAVID GARRICK,

ECUYER.

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théatre Royal de DRURY-LANE, *l'année 1768.*

M. DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

ACTEURS.

MILORD MINIKIN.

MILADY MINIKIN.

SIR JOHN TROTLEY, *Gentilhomme campagnard, oncle de Miss Tittup, & parent de Lady Minikin.*

MISS LUCRETIA TITTUP.

COLONEL TIVY.

JASMIN, } *Valets-de-chambre de Lord*
MIGNON, } *Minikin.*

GYMP, *Suivante de Lady Minikin.*

DAVY, *Valet de Sir John Trotley.*

La Scène se passe à Londres, dans la Maison de LORD MINIKIN.

Digitized by Google

LE BON TON,

OU

LES MŒURS DU TEMPS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MILADY MINIKIN, MISS TITTUP.

LADY MINIKIN.

N'ATTRIBUEZ pas mes plaintes à ma tendresse pour Milord, je ne l'aimois pas avant notre hymen, & vous savez, ma chère, que rarement le mariage inspire des sentimens plus tendres; mais mon amour-propre s'offense de me voir négligée, tandis qu'il en est aux petits soins avec toutes les femmes.

Digitized by Google

MISS TITTUP.

Ha, ha, ha! est-il possible que vous vous affectiez de pareilles misères? Mais dites-moi ma chere cousine, auriez-vous par hasard découvert quelque nouvelle intrigue de votre mari?

LADY MINIKIN.

Je l'ai rencontré ce matin en fiacre avec une grisette; elle étoit trop bien enveloppée dans sa calèche, pour avoir pu la reconnoître; j'ai tant d'horreur de ces vilaines calèches, qu'absolument je veux que vous brûliez les vôtres.

MISS TITTUP, *à part.*

Me soupçonne-t-elle? (*haut.*) Etiez-vous seule quand vous avez rencontré Milord?

LADY MINIKIN.

Non; j'étois avec le Colonel Tivy dans mon vis-à-vis.

MISS TITTUP.

Vous étiez trop bien accompagnée, pour avoir le droit de vous plaindre.

LADY MINIKIN.

J'étois avec l'ami de Milord, l'amant & le futur époux de mon amie. (*elle lui prend la main.*) Ah, ma chere! pourriez-vous me croire capable.....

Digitized by Google

MISS TITTUP.

L'amour & l'amitié sont des noms fort usités dans la société, chacun se vante de les connoître, mais.... (*en la regardant malicieusement*,) s'ils frappoient à votre porte, seroient-ils reçus?

LADY MINIKIN.

Vous êtes fort obligeante, Mademoiselle.

MISS TITTUP.

Graces à mon éducation, je suis très-indifférente sur ce qui vous afflige : l'usage force les filles de qualité à se marier, & je me soumettrai comme les autres à ce joug importun; mais si jamais j'avois la foiblesse d'aimer mon mari, j'aurois très-mauvaise opinion de mon jugement.

LADY MINIKIN.

Sans prétendre faire mon éloge, j'ose me flatter qu'aucune femme de qualité ne méprise plus souverainement son mari, que moi; le très-honorable Comte de Minikin, Vicomte de Perriwinkle, & Baron de Titmouse, n'est à mes yeux qu'un sot.

MISS TITTUP.

Il est bien singulier que le nom d'époux inspire autant d'indifférence : vous conviendrez que Milord a du mérite.

Digitized by Google

LADY MINIKIN.

Du mérite? Vous n'y songez pas. Faites-moi part de celui que vous lui connoissez, cela me divertira.

MISS TITTUP.

D'abord il a l'air d'un homme de qualité.

LADY MINIKIN.

Cela dit tout, n'est-ce pas? Pauvre imbécile! Mais je vous interromps.

MISS TITTUP.

Il est fort bien de figure.

LADY MINIKIN.

Pas mal, mais il a une mauvaise santé.

MISS TITTUP.

Il a de l'esprit.

LADY MINIKIN.

Il a celui d'un Lord, & c'est tout dire.

MISS TITTUP.

Il a un excellent caractère...

LADY MINIKIN.

Il n'y a rien d'étonnant, c'est un imbécile.

MISS TITTUP.

Vous conviendrez que sa fortune....

LADY MINIKIN.

Est considérable; mais il joue. S'il n'a pour guide

Digitized by Google

que la probité, il est ruiné; s'il l'oublie, il mérite d'être lapidé, & adieu pour lors à toute l'importance de Lord Minikin. Mais il est temps d'admettre votre très-prudent oncle Sir John Trotley Baronnet, mon digne cousin. Savez-vous où il est?

MISS TITTUP.

Je pense qu'il est dans son appartement, occupé à lire les Gazettes, & tous les pamphlets contre les mœurs du temps. Malgré mes grandes espérances sur sa fortune, s'il reste encore une semaine à Londres, je me brouille avec lui.

LADY MINIKIN.

Quoique sa favorite, je prévois que j'aurai le même sort; il m'est impossible de me contraindre plus long-temps: c'est une gêne insupportable. N'est-il pas plaisant qu'après avoir critiqué toutes vos actions, il finisse toujours sa morale, par un « *je vous* » *prie* de m'excuser, cousine ».

MISS TITTUP *rit.*

Le singulier personnage! Devinez ce que cet *ostrogoth* me dit hier? Il arrive dans mon appartement d'un air grave, un nœud de sa perruque badinoit sur son épaule gauche, sa cravate garnie aux bouts d'une petite dentelle passoit proprement dans un anneau, & alloit se perdre dans la boutonniere de son habit. Il ressembloit absolument à mon petit chien *barbet*. Ma cousine Tittup, s'écria-t-il en

Digitized by Google

en s'élevant comme un cocq sur ses argots, « je » proteste contre votre conduite, tant en public » qu'en particulier ». — Qu'y trouvez-vous à blâmer, Sir John, lui repliquai-je avec humeur. — « Plusieurs choses que je n'ai pas le temps de » vous expliquer, me dit-il; si vous continuez à » vivre dans le tourbillon de Londres, votre tête » n'y tiendra pas, vous tomberez, vous perdrez le » nom de Lucrece, & ne conserverez toute la vie » que celui de Tittup ». — Je vous prie de m'excuser, cousine? & puis il se retira.

LADY MINIKIN.

Quel sauvage!

Digitized by Google

SCENE II.

Les précédentes, GYMP.

GYMP.

UNE carte de la part de Mistriss Pewitt.

LADY MINIKIN.

Donnes. — Pauvre Pewitt! pourvu qu'on la voye en public avec une femme de qualité, elle est la plus heureuse plebeïenne de l'Angleterre; *elle lit:* » Mistriss Pewitt présente ses respects à Lady Mi- » nikin & à Miss Tittup. Elle se flatte que ces Dames » lui permettront de les accompagner ce soir au » bal de Lady Filligree. — Lady Daisey recevra » des masques (1) ». Ho! sans doute: nous aurons l'honneur de l'accompagner. — Gymp! mettez quelques cartes de visites sur ma toilette. — Allez, j'enverrai tantôt la réponse. Dites à un de mes gens d'aller me faire écrire chez quelques femmes de mes amies, & qu'un autre m'apporte la liste des visites qu'il a faites hier. Qu'on n'oublie pas de passer chez Lady Pettitoes: si malheureusement elle est chez elle, qu'on lui dise que j'envoye savoir des nouvelles de son entorse.

(1) Il est d'usage de recevoir des masques les jours des bals

Digitized by Google

MISS TITTUP.

Ecoutes! écoutes! n'oublie pas de dire que j'envoye mes plus tendres complimens à cette entorse.

(*Gymp sort.*)

LADY MINIKIN.

Son énorme embonpoint l'empêchera de se rétablir; je ne me hasarderai pas de passer de si-tôt à sa porte; on court trop de risque de la trouver. Mais j'ai des vapeurs aujourd'hui; faites avertir votre Colonel que je l'attends, pour faire ma partie aux échecs. Ce Colonel m'intéresse davantage, depuis que je sais que vous le distingué. (*Elle l'embrasse.*) J'aime tout ce qui plaît à ma chere amie.

MISS TITTUP, *ironiquement.*

J'en suis convaincue.

LADY MINIKIN, *à part.*

Ce sourire malin me déplaît. (*haut.*) Adieu mon cœur; je vais écrire mes cartes de visites, & faire ma toillette pour le bal: si ces occupations ne dissipent pas mes vapeurs, vous m'aiderez à faire un peu enrager Milord.

(*Elle sort.*)

MISS TITTUP.

Ce sera vous que je ferai enrager. Milord sera instruit de cette belle conversation. Vous êtes un pauvre être, ma chere amie! Son amour-propre me

Digitized by Google

réjouit; le Colonel lui plaît, & ma fortune convient au Colonel. Je ne suis pas indifférente à Milord; ses propos galants m'amusent; une Demoiselle Angloise les écoute sans blesser la vertu, elle imite le papillon, mais ne se hasarde pas trop près de la bougie, de peur d'y brûler ses aîles. Quel changement dans cette maison depuis quinze mois! Lorsque nous sommes sortis de l'Angleterre, nous étions l'image d'une maussade famille Britannique. Milord aimoit Milady, ou du moins ils se conduisoient comme des époux unis: six mois de séjour en France, & un hiver en Italie, ont tout-à-fait raffinés nos goûts, & ont préparé nos cœurs & nos têtes à goûter les plaisirs délicats de la mode & du bon ton.... Mais voici le Colonel Tivy.

SCENE III.

MISS TITTUP, LE COLONEL TIVY.

LE COLONEL.

PUIS-JE me flatter d'avoir part aux rêveries de l'aimable Miss Tittup?

MISS TITTUP, *en riant.*

Quand on a le bonheur de vous connoître, il n'en faut pas douter.

Digitized by Google

LE COLONEL.

Ah! Madame, cette assurance comble tous mes vœux, dès qu'on a l'avantage d'occuper la plus belle femme de l'Europe....

MISS TITTUP.

De la flatterie! je vous reconnois bien-là.

LE COLONEL.

Je vous jure sur mon honneur....

MISS TITTUP.

Vottre honneur n'a de valeur qu'au jeu & au champ de mars.

LE COLONEL.

Vous me maltraitez sans cesse. Faut-il vous répéter que du moment où je vous ai offert mes hommages, j'ai abjuré tous mes défauts

MISS TITTUP.

Je n'ignore pas que dès que vous serez mon époux, vous vous racommoderez bien vîte avec eux; d'ailleurs il ne faut pas violer les loix sacrées du mariage, telles qu'on les a établies aujourd'hui.

LE COLONEL.

Accordez-moi l'aveu d'où dépend mon bonheur, & votre conduite future sera....

MISS TITTUP.

Conforme à ma volonté.

Digitized by Google

LE COLONEL.

Que dois-je faire pour vous toucher?

MISS TITTUT.

Etudier avec soin tous mes caprices.

LE COLONEL.

Aurez-vous la cruauté de me faire languir...,

MISS TITTUP.

Je n'en sais rien. Cherchez à plaire.

LE COLONEL.

Comment y parviendrai-je?

MISS TITTUP.

Belle question pour un militaire! Lorsque vous aurez un ennemi rusé à combattre, ne vous amusez pas à des propos, marchez à lui tambour battant, couchez-le en joue, faites feu, & retirez-vous comme moi, avec la victoire.

(*Elle fait quelques pas.*)

LE COLONEL.

Arrêtez, cruelle....

MISS TITTUP.

Non, non, non; je n'ai pas le temps de périr d'ennui. Lady Minikin a des vapeurs, elle vous attend pour sa partie d'echecs; Milord a le spleen, pour le dissiper, il lui faut un picquet avec moi, mais ce

Digitized by Google

qui est bien pis; mon oncle a de l'humeur, il exige que je vous congédie, & que je retourne avec lui à la campagne.

LE COLONEL.

Mais écoutez un mot.

MISS TITTUP, *elle fait quelques pas vers lui.*

Si vous désobéissez aux ordres du Général, l'on vous punit; brouillé avec Lady Minikin, que ferez-vous? — Point de réplique, M. le Colonel. — Marchez: sachez que je veux de la soumission avant mon hymen, & qu'après mon mariage j'aurai soin de me conserver les mêmes droits, ne fût-ce que pour justifier mon éducation.

(*Elle sort.*)

LE COLONEL.

Quelle étourdie! Si j'avois le malheur de l'aimer, ses propos me désoleroient; mais je ne recherche dans cette alliance que sa fortune. Tâchons de ne pas perdre une occasion si favorable à la mienne. Voilà Sir John; évitons sa présence, & allons voir ce que me veut Lady Minikin.

Digitized by Google

SCENE IV.

SIR JOHN TROTLEY, DAVY.

SIR JOHN.

TAIS-TOI Davy : tu parles comme un imbécile.

DAVY.

Vous avez beau dire, Sir John, Londres est une belle ville, j'y passerois volontiers ma vie.

SIR JOHN.

N'es-tu pas honteux? passer sa vie dans un tel gouffre! le repaire des voleurs, des filoux, le centre de tous les vices & de tous les crimes. Quelle révolution s'est faite depuis ma jeunesse! Plus j'y regarde, plus je vois des sujets de douleur. Quel changement depuis vingt ans! A peine reconnoit-on Londres & les habitans. Toutes ces belles & grandes enseignes, dont la noble apparence fixoit les regards des passans, sont abbatues: on ne voit plus une perruque à marteaux, ni à l'abbé, sur la tête des lords ou des citoyens. Tous les hommes, depuis le militaire jusqu'au porte-faix, ont les cheveux liés en cadogan, ou ensevelis dans des bourses. Le maçon, la brique à la main, le boulanger, succombant sous le poids d'un panier rempli de pain; le facteur, des

Digitized by Google

Gazettes (1) éveillant par ses cris tout un quartier, pour mieux débiter ses mensonges; le médecin, prescrivant des remèdes: tous ont la rage d'avoir leur cheveux liés: & c'est de-là qu'on lie tant de cols chaque mois à Tyburn (2).

DAVY.

J'aurois demain mes cheveux comme les autres; M. Wisp m'a promis de me rendre ce service; vous & moi, Sir John, nous avons l'air des *Philistins* parmi tous ces gens-là.

SIR JOHN.

Si tu parois en ma présence avec un cadogan, je te casserai la tête. — Je déteste les nouveautés. — Jusqu'aux rues se ressentent de cet affreux changement; elles sont aujourd'hui aussi polies que nos grandes routes; quand on va en fiacre, on n'a plus le moindre exercice, plus de secousses violentes; on s'y endort; le cocher, par précaution, attache un cordon à sa boutonniere, pour éveiller celui qu'il conduit, & l'avertir qu'il est enfin arrivé à l'endroit indiqué. Quel luxe! Quelle mollesse! Quelle abomination!

(1) Des Colporteurs débitent les Gazettes dans les rues de Londres.

(2) Endroit où se font les exécutions.

DAVY.

Digitized by Google

DAVY.

Ma foi, Sir John, j'aime assez tout ça, moi.

SIR JOHN.

Tu dois haïr, détester Londres.

DAVY.

Je ne saurois trop comment m'y prendre, car tout m'y plaît, & satisfait mon cœur.

SIR JOHN.

Tout n'y est que fraude & illusion.

DAVY.

Excepté du moins les carrosses, les charrettes, & cette foule continuelle de gens qu'on voit dans les rues, qui vous poussent, vous regardent, vous marchent sur les pieds. Ah, Monsieur! est-ce encore une illusion que cette quantité de belles choses qu'on voit par-tout? ces grandes & superbes boutiques où l'on trouve tout ce que l'œil désire; ces belles illuminations toutes à la file à chaque côté des rues; & puis, Sir John, ces charmantes Demoiselles si polies, si gracieuses, qui vous accostent avec une civilité sans pareille. — On parle tant des filles du village, elles ne valent pas celles de Londres; celles-ci sont dix fois plus fraîches que nos paysannes; elles sont couleur de cerise & blanches.

Digitized by Google

SIR JOHN.

Tu ne vois pas, imbécile, que ce sont des malheureuses qui te caressent pour te perdre, des *Jezabelles* qui se fardent pour mieux tromper. Ceux qui les écoutent seront mangés, comme l'ancienne *Jezabelle*, par les chiens. Si tu oses seulement les regarder en face, tu seras souillé, & si tu leur parle, tu es mort.

DAVY.

Miséricorde! miséricorde! Comment Monsieur sait-il tout ça? — Etoient-elles aussi dangereuses dans votre jeunesse?

SIR JOHN.

Pas de moitié, Davy. — Dans ma jeunesse, la plus méprisable de son sexe conservoit une certaine modestie qu'on nommoit décence; mais aujourd'hui ces créatures, semblables à des tigresses, se mettent en ambuscade, pour dévorer plus sûrement leur proye: elles s'élancent sur elle, l'entraînent dans leur infames cavernes.... Regardez, Davy, comme elles ont arrangé ma cravate.

DAVY.

Si vous les aviez traitées poliment, Sir John, elles vous auroient menagé davantage.

SIR JOHN.

Fort bien, fort bien; nous partirons le plutôt possible.

Digitized by Google

DAVY.

Partir? non pas avant un mois j'espere; je ne suis pas à moitié rassasié de Londres.

SIR JOHN, *phlegmatiquement.*

Je te rassasirai, Davy; si tu oublie ta morale, tu ne sortiras pas ce soir, & demain tu resteras dans ma chambre, jusqu'à ce que j'aie visité tous mes effets. Fais bien attention qu'on ne te trompe pas.

DAVY, *d'un ton boudeur.*

Monsieur ne gardera donc pas sa promesse?

SIR JOHN.

Quelle promesse?

DAVY.

De me régaler aujourd'hui d'un spectacle à douze sols, & demain d'un autre à un shelling.

SIR JOHN.

Tu as raison, vas-y; est-ce une pièce morale, Davy?

DAVY.

Sans doute, Monsieur, l'auteur est du clergé. On appelle la pièce, les *Cannanites*, ou la *tragédie* de *Braggadocio* (1).

(1) *Braggadocio*, comédie composée en 1691, par une personne de qualité. Cette pièce est une satyre contre les Presbyteriens ou Puritains, qu'on appelloit par dérision, *les Cannanites.*

Digitized by Google

SIR JOHN.

Tant mieux. Sois sage, & je tiendrai ma parole. Tiens, voilà de l'argent, mais reviens d'abord après le spectacle; je me coucherai de bonne heure.

DAVY.

Ho! je ne manquerai pas, Sir John. (*à part.*) Puisque nous partons, je m'en donnerai jusqu'au matin. (*Il sort.*)

SIR JOHN.

S'il reste à Londres, il finira par devenir faquin. A quels périls expose le séjour de la capitale! Je soupire après le moment de me voir dans ma terre; il n'y a que l'intérêt de ma patrie qui puisse m'en arracher désormais. Ma cousine Lucrece est absorbée dans les plaisirs, & je crains bien de ne pouvoir la sauver. Pour le repos de ma conscience, je tâcherai de l'enlever à ce tourbillon dangereux. Les jeunes femmes de ce siècle ne se nourrissent que de projets insensés; regards indécens, propos légers, morale facile; elles veillent jusqu'au matin, & passent la journée au lit; elles ne parlent que pour médire, ou machiner quelqu'intrigue, & ne sont muettes qu'au jeu. Afin qu'on ne se trompe pas sur leur caractère, elles ont adopté les plumes. *O tempora! ô mores!* Allons méditer sur toutes ces folies. J'apperçois Lord Minikin, sortons bien vîte.

Digitized by Google

SCENE V.

LORD MINIKIN, *en peignoir, suivi de* MIGMON *& de* JASMIN.

LORD MINIKIN.

JE t'en prie, Mignon, laisse-moi respirer. Crois tu que la tête d'un Lord n'est occupée que de sa toilette ? Donne-moi mon habit.

MIGNON.

On s'apperçoit, à l'humeur de Milord, qu'il a perdu son argent. Il n'y a pas moyen de le coëffer ; une autre fois il aura la bonté de s'adresser à qui bon lui semblera. (*il sort.*)

LORD MINIKIN.

On pardonne à ce drôle son insolence, en faveur de ses grands talens. S'il a des défauts, il coëffe bien ; nos folies enrichissent rapidement ces faquins qui oublient bientôt l'indigence d'où l'orgueil les a tirés. Mais il faut se soumettre à l'usage. — Il faut aussi que je prenne le parti de changer de marchand de vin, son champagne m'incommode pendant toute la semaine .... Hélas !

Digitized by Google

SCENE VI.

MILORD, MISS TITTUP, JASMIN.

MISS TITTUP.

POURQUOI soupirez-vous, Milord?

MILORD.

Du plaisir que j'ai de voir ma belle cousine.

MISS TITTUP.

Vous devez ma visite à Lady Minikin, je la croyois avec vous. — Mais qu'est-ce qui vous occupe? Ces regards inquiets annoncent que la fortune vous a joué un mauvais tour la nuit dernière.

MILORD.

Point du tout; notre vin de champagne me donne les mêmes vapeurs que notre vilain mois de Novembre, mais un seul regard de la charmante Miss Lucrece les dissipe, comme..... comme.....

MISS TITTUP.

Comme quelque chose de fort beau sans doute; faites-moi le plaisir de garder votre comparaison pour une meilleure occasion, & suivez le conseil que je vous donne, d'être à l'avenir un peu plus réservé. (*à demi-bas.*) Jasmin me croira folle, & n'aura pas meilleure opinion de son maître.

Digitized by Google

JASMIN.

Madame n'a pas besoin de se contraindre pour moi.

MILORD.

Vas préparer mon domino.

JASMIN, *à part en sortant.*

Ces précautions sont inutiles.

MISS TITTUP.

Savez-vous, Milord, que notre partie de fiacre excite la jalousie de Lady Minikin; elle se plaint que vous la négligez; si jamais elle apprend que vous étiez hier avec moi chez ma marchande de modes, elle ne me ménagera pas: il paroît même qu'elle a dessein de se venger de vous.

MILORD.

Pourvu que ce ne soit pas par le projet de m'aimer.....

MISS TITTUP.

Vous n'avez rien à craindre, sa haine vous en garantit....

MILORD.

Tant mieux, cela me rassure.

MISS TITTUP.

Sa vanité ne redoute que vos préférences pour d'autres femmes.

Digitized by Google

MILORD.

Depuis que j'ai l'honneur de lui appartenir, elle a eu le temps de s'y habituer.

MISS TITTUP

Si cependant elle s'apperçoit que je l'emporte, elle en parlera dans le monde, & alors.....

MILORD.

On en plaisantera.

MISS TITTUP.

Je ne serois pas fâchée de l'humilier, & quoique je l'aime sincèrement, je n'en suis pas moins disposée à la tourmenter : cependant si mon oncle savoit cette heureuse disposition, il me déshériteroit, ou m'obligeroit de quitter ma cousine. Il tient encore aux usages du bon vieux temps.

MILORD.

Sa singularité m'ennuie; je voudrois trouver le moyen de le renvoyer honnêtement dans son château. — Il ne faut cependant rien brusquer, sa grande fortune mérite des ménagemens.

MISS TITTUP.

La tempérance & sa haine contre les Médecins, lui assurent une longue vie.

MILORD.

Quels sont vos projets ?

Digitized by Google

MISS TITTUP.

De rester à Londres au risque de tout perdre. Je pense, en tremblant, à ses in-folios de morale dont il me regaloit chaque jour à la campagne; & à l'ennui de l'accompagner à l'église, où je le suivois les deux coudes collés sur les hanches, les yeux baissés, & les pieds en dedans, comme cela. (*Elle contrefait la cagneuse.*)

MILORD.

Vous n'aviez pas encore alors appris à danser.

MISS TITTUP.

Mon oncle regardoit les maîtres de danse comme autant de séducteurs. Mais je ne sais pas pourquoi je n'ai pas autant d'assurance avec lui qu'avec vous? A peine lui oserai-je parler de mon projet.

MILORD.

Il faut lui rompre en visiere.

SIR JOHN *frappe à la porte, & dit à plusieurs reprises:*

Milord! Milord!

MISS TITTUP.

Ah, ciel! j'entends sa voix; que ferai-je?

SIR JOHN, *dans les coulisses.*

Puis-je entrer?

Digitized by Google

MILORD.

Un moment, Sir John, je vais auparavant serrer mes papiers.

MISS TITTUP, *très-alarmée.*

Il n'y a pas moyen de me dérober à ses yeux; où me cacherai-je?

MILORD, *bas.*

Par-tout où vous voudrez. (*haut.*) J'arrive! j'arrive! Sir John.

MISS TITTUP, *bas.*

Cachez-moi dans la cheminée.

MILORD, *bas.*

Non, non; ici, ici, derriere cette bergere; vous pourrez nous voir, je serai laconique & enjoué, afin de rendre votre prison moins ennuieuse. (*Elle se place derriere la bergere. Pendant la scène suivante, Milord dérange la bergere, à chaque mouvement que fait Sir John. Il ouvre la porte.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

MILORD, SIR JOHN.

SIR JOHN *regarde autour de la chambre.*

EXCUSEZ mon impatience, Milord; je vous ai entendu parler, & j'ai pensé qu'on pouvoit vous interrompre sans indiscrétion. Vous éleviez furieusement la voix.

MILORD.

Je répétois un discours pour le Parlement. Je suis dans l'usage d'étudier mes sujets, avant de les exposer en public. La prononciation, le geste, le son de la voix, sont nécesaires à l'éloquence.

SIR JOHN.

Vous prenez le bon parti, Milord, ce n'est qu'en s'enfermant chez soi, qu'on peut se flatter de réussir. — Si je vous interromps, « je vous prie de m'ex- » cuser cousin ».

MILORD.

Au contraire, vous me faites un sensible plaisir; trop d'application nuit à la santé: mais que ne fait-on pas pour sa patrie!

SIR JOHN.

Je vous approuve, & j'espere que le bien public s'en ressentira. — Vous m'excusez?

Digitized by Google

MILORD.

Je fais plus; — je vous admire; chaque fois que vous m'approuvez, vous me transportez de joie. Vous y mettriez le comble, en partageant chaque jour notre dîné de famille. Vous me refusez toujours cette satisfaction.

SIR JOHN.

Je vous avoue, Milord, que j'aime de connoître ce que je mange; mon principe est de ne jamais voyager dans un pays dont j'ignore les routes. Depuis qu'on a introduit en Angleterre les modes & les cuisiniers étrangers, tout y est changé de face: les hommes & les mets y sont également masqués. — La simplicité, Milord, voilà ma devise.

MISS TITTUP *pousse la tête de derriere la bergere.*

Je voudrois bien m'enfuir, ou le savoir dans son château.

SIR JOHN.

Milord, occupons-nous du sujet de ma visite; puis-je vous parler sans détours sur le compte de Lucrece?

MISS TITTUP *poussant la tête.*

Voici mon éloge.

MILORD.

En doutez-vous? Votre nièce est charmante, & digne de toute votre tendresse.

(Milord & Miss se font des mines.)

Digitized by Google

SIR JOHN.

Elle doit la mériter avant de l'obtenir; il faut qu'avant tout, elle allonge ses jupons, porte des fichus & des bonnets.

MISS TITTUP, *à part.*

Il se mêle aussi de ma parrure!

MILORD.

Une belle jambe, des épaules bien faites, & des beaux cheveux, n'ont pas besoin d'être cachés.

SIR JOHN.

Si les femmes nous refusent les plaisirs de l'imagination, il n'y aura plus de mariages, & dès-lors toutes ces beautés n'auront aucun prix.

MILORD.

Vous avez bien raison, Sir John. Ha, ha, ha, ha, ha; votre nièce, pour vous plaire, portera des bottes, & une redingotte de cocher. Ha, ha, ha, ha.

SIR JOHN.

Tous vos ris ne m'empêcheront pas de vous dire, Milord, que ma nièce est dans le chemin de la corruption. Quel besoin, Miss avoit-elle de quitter la campagne, de voyager, de vivre dans le grand monde, & d'en apprendre tous les usages. Je l'ai connu, ce grand monde, & je souhaite qu'il n'ait pas fait plus d'effet sur ses mœurs, que sur les miennes.

Digitized by Google

MILORD, *il rit & fait des mines à Miss.*

Ne vous fâchez pas, Sir John. — Doutez-vous que nous ne fassions, Lady Minikin & moi, tous nos efforts, pour la maintenir dans la bonne voie?

SIR JOHN.

Parbleu, Milord, vous avez tous les deux besoin de conseil; tout Londres est instruit de votre désunion. Voilà cependant le fruit de vos voyages: il faut que je vous avertisse. — Vous m'excuserez, j'espere? — Que la réputation de ma nièce s'en ressent. Ah, Milord! la prudence est une belle vertu.

MILORD.

Aussi belle qu'une cravatte passée dans un anneau; quoique je l'admire, je n'en adopte pas la mode. — *Vous m'excusez, j'espere?*

SIR JOHN, *fort en colere.*

Puisse le premier qui préféra les petits cols que vous portez, avoir la cravatte que je lui souhaite.

MILORD, *ironiquement.*

Ne vous emportez pas, mon cher Baronnet, de grace; rapprochez-vous de l'usage reçu. La prudence est une vertu trop vulgaire, elle ne s'accorde pas avec nos raffinemens d'aisance & de goût: un homme de nom qui la pratique, est aussi rare dans la société, qu'une femme de qualité sans rouge. De-

Digitized by Google

puis que nous avons adopté les mœurs de nos voisins, nous nous sommes débarrassés de cette *mauvaise honte* qui nuit au mérite.

SIR JOHN.

Quel langage! Je ne m'étonne plus, Milord, de votre légereté : un époux à la mode doit penser comme vous. Mais souvenez-vous que votre femme, ma très-digne cousine, est jeune & belle, qu'elle vous a apporté une grosse dot, & qu'elle mérite plus d'égards.

MILORD.

Si vous croyez qu'elle soit mal chez moi, je vous permets de l'emmener chez vous.

SIR JOHM.

Quelle horreur! dans quel dessein l'avez-vous épousée?

MILORD.

Par convenance. — Voilà le but des mariages d'aujourd'hui; ceux qui se lient sur d'autres principes, ou sur les maximes antiques, sont aussi ridicules que ceux qui, par un avertissement dans les Gazettes, se flattent de trouver un agréable compagnon de voyage.

SIR JOHN.

Je ne dis plus rien, Milord : ma nièce retournera avec moi à la campagne, on n'aura pas un sol de la

Digitized by Google

fortune de *Sir John Trotley Baronet.* (*Il se promene en sifflant.*)

MISS TITTUP.

Je me meurs de frayeurs. (*Milord s'assied & chante*).

SIR JOHN.

Dites-moi, je vous prie, Milord, quelle sorte d'homme est l'époux que vous destinez à ma nièce?

MILORD.

C'est un homme d'esprit & de mérite, un de mes meilleurs amis.

SIR JOHN.

Avec toutes ces qualités, il peut être un fort mauvais mari.

MILORD.

Il est Colonel, frere cadet de *Sir Tan Tivy*; celui-ci, grand chasseur, se cassera le col au premier jour, & pour lors mon ami sera fort heureux.

SIR JOHN.

Quelle morale! quel monde!

MILORD.

Mais considerez que six mille livres sterling de rente, consolent de la perte d'un frere.

SIR JOHN.

Je ne considere rien, & me soucie très-peu de celui à qui ma nièce donnera sa main; elle est femme

à

Digitized by Google

à la mode; qu'elle épouse un homme qui lui ressemble. Pour ne pas la gêner dans son choix, je pars demain, & vous laisse le champ libre. Rien ne m'engage à rester dans une ville où je ne puis ni vivre, ni manger à ma fantaisie. Vos divertissemens ne me touchent pas; je hais les dés & les cartes, & quoique je n'aie pas eu de frere qui se soit cassé le col, je suis content de ma fortune. — Vous m'excusez j'espere.

(*Il sort.*)

MILORD.

Ha, ha, ha, ha; sortez, belle captive. Ha, ha, ha, ha.

MISS TITTUP.

C'en est fait; je n'aurai pas un arpent de la terre de Trotley; mais je ne m'en soucie guères, & vais me conduire avec lui, comme avec un pauvre parent.

MILORD *se jette à ses pieds.*

J'adore cet excès de magnanimité.

SIR JOHN *revient.*

J'avois oublié..... (*Il recule d'étonnement.*)

MISS TITTUP.

Ah, ciel!

SIR JOHN.

Que vois-je! Lucrece & Milord, répétant ensemble des discours pour le bien public? — Je vous

Digitized by Google

félicite sur cet excès de patriotisme.... Pardon : mon dessein n'étoit pas d'interrompre une si belle étude. — Excusez-moi, Milord.

MILORD *souriant.*

C'est plutôt moi, Sir John.

SIR JOHN.

Ho ! de tout mon cœur. Prenez garde, Milord, le diable y trouvera son compte en temps & lieu.

MISS TITTUP.

Faites-moi la grace de m'écouter. Milord, s'interressant vivement..... au bonheur de son ami..... me pressoit de lui donner ma main..... & la joie.... il m'en remercioit.....

SIR JOHN.

Je vous entends ; mais dites-moi ma nièce, par où êtes-vous entrée ? apparamment par la cheminée.

MISS TITTUP.

Mais.... mais.... je n'ai pas le temps de vous répondre en ce moment, je n'ai que celui de m'habiller pour le bal.

(*Elle sort.*)

SIR JOHN.

Elle promet beaucoup.....

MILORD.

Elle a de l'esprit....

Digitized by Google

SIR JOHN.

Je m'en apperçois. Je suis bien aise de vous dire Milord, en vous priant toutefois d'excuser ma franchise, qu'en épousant ma cousine pour la maltraiter, & engageant ma nièce de vivre chez vous pour la séduire.....

MILORD.

Séduire? Mais vous vous emportez, Sir John, quand vous serez calme, je vous répondrai. Je suis fâché de vous quitter, on m'attend au bal de Lady Filligrée, faites-moi le plaisir d'y venir. — Jasmin! vîte mon domino, & une chaise à porteur. — Jasmin! ayez soin du cher oncle. — Mille pardons, Sir John. (*Il sort en fredonnant un air d'Opera.*)

SIR JOHN.

C'eſt la fin du monde. Quel ton! quelles mœurs! & voilà un des soutiens de l'état. Avec de tels fondemens, doit-on s'étonner si l'édifice s'écroule! (*il soupire.*) Pauvre cousine! quelle époux! quel ami! le ciel t'a donné. L'avertirai-je de ce que j'ai vu:..... j'envenimerai peut-être la plaie.... peut-être je la tuerai de douleur.... Son cœur est aussi vertueux que sensible. Hélas! je la plains. Allons la consoler: arrachons-la de ce gouffre d'abominations; conduisons-la à ma terre: la pêche, la chasse, la lecture, & mille autres amusemens innocens, la distrairont dans ce séjour paisible. Elle sera mon héri-

Digitized by Google

tiere, & jouira, après mon décès, de la fortune que je destinois à Lucrece, comme la récompense de ses vertus. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

L'appartement de LADY MINIKIN.

LADY MINIKIN & LE COLONEL, *jouent aux echecs.*

LADY MINIKIN.

En vérité, Colonel, je ne puis accepter cette proposition; si ma cousine vient à savoir que vous m'accompagnez au sortir du bal, & qu'elle ne soit pas avec nous, vous risquez de rompre votre mariage.

LE COLONEL.

Ce mariage ne m'intéresse qu'autant qu'il me rapproche de vous.

LADY MINIKIN.

Je sais que vous n'en êtes pas vivement épris.

LE COLONEL, *en riant.*

Pas assez pour en perdre le repos; accordez-moi après le bal un quart d'heure d'entretien, & je vous en dirai davantage.

Digitized by Google

LADY MINIKIN.

Mais.... je ne puis guères....

LE COLONEL.

Vous plairiez-vous à me désesperer?

LADY MINIKIN.

Ce n'est pas mon dessein.

LE COLONEL.

Pourquoi donc me refuser cette légere satisfaction?

LADY MINIKIN.

Je ne sais.... je crains qu'on ne me blâme.

LE COLONEL.

Il n'y a point d'inconvénient de recevoir l'ami de votre époux.

LADY MINIKIN.

J'en suis convaincue.... mais....

LE COLONEL.

C'est pour vous consulter sur mon hymen.... mais je m'apperçois que vous n'êtes pas autant mon amie que je m'en flatte.

LADY MINIKIN.

Jugez combien je suis bonne; voici mon gand, quand je vous le demandrai, vous pourrez me suivre.

LE COLONEL *se jette à ses pieds & lui baise la main.*

Tant de bonté mérite qu'on vous en remercie à genoux....

Digitized by Google

SCENE IX.

Les précédens, SIR JOHN.

SIR JOHN.

PUIS-JE me flatter, cousine....

LADY MINIKIN.

Ah!....

SIR JOHN.

Miséricorde! Que veut dire ceci?

LE COLONEL.

On n'entre jamais dans l'appartement d'une Dame sans se faire annoncer. Voyez, Monsieur, l'état où vous avez mis Milady.

SIR JOHN.

Et voyez le mien, Monsieur.

LE COLONEL, *d'un ton menaçant.*

Une telle imprudence mériteroit....

SIR JOHN.

La mort. — Je n'en reviens pas: tous gens du même caractère, tous zélés pour le bien public.

LADY MINIKIN, *bas au Colonel.*

Tâchons de le calmer.

LE COLONEL, *bas à Lady Minikin.*

J'attends vos ordres pour lui donner un défi.

Digitized by Google

SIR JOHN.

L'esprit malin a perverti toute la famille. Je pars bien vîte, de peur qu'il ne m'entraîne dans ses pièges. (*Il fait quelques pas.*)

LADY MINIKIN.

Arrêtez : de grace ne me jugez pas sur des apparences.

SIR JOHN.

Des apparences ! Je suis plus que convaincu.

LADY MINIKIN.

Vous avez tort, Sir John ; au moment où vous êtes entré..... je promettois.... à Monsieur mes services auprès.... de votre nièce..... dans les transports de sa joie..... Il m'en..... ha, ha, ha, ha.....

LE COLONEL.

Ha, ha, ha,.... oui, oui, j'en remerciois Madame, &... ha, ha, ha, ha.

SIR JOHN.

Oui, oui ; à genoux. Ha, ha, ha, ha. La plaisanterie est d'autant plus agréable, que toute la maison prend part aux transports de Monsieur. — Milord s'en réjouit avec Miss Lucrece, & moi je partage de tout mon cœur, celle de cette aimable famille.

LADY MINIKIN.

Ces soupçons injurieux ont droit de m'offenser,

Digitized by Google

Monsieur.... Le respect étouffe ma colère..... mais il ne peut arrêter les larmes de l'innocence.

(*Elle sort, en feignant de pleurer.*)

LE COLONEL.

Je vous respecte comme son parent, mais vous méprise comme un vil calomniateur. *L'honneur* exige que vous me donniez une satisfaction authentique de ce propos. Vous me comprenez, j'espere ? Choisissez le jour, l'heure, la place & les armes ; refléchissez, Monsieur, & souvenez-vous sur-tout, que c'est un militaire qui vous parle. (*Il sort.*)

SIR JOHN.

A merveille ! à merveille ! ils sont coupables de tout, & quand on les démasque, nul répentir, nulle humilité ; leurs cœurs sont endurcis dans le vice. — Les femmes ont recours au mensonge & aux larmes ; les hommes aux menaces : pour éviter la dissimulation des unes, & la brutalité des autres, je vais tout ordonner pour hâter mon départ. O mœurs ! ô mœurs !

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIR JOHN, JASMIN.

SIR JOHN.

ON n'y tient pas ! Bon Dieu, dans quel monde vivons-nous? Je vous le répete, M. Jasmin, il y a des voleurs qui rodent autour d'ici. En traversant la rue pour aller chez le Libraire acheter des pamphlets sur les affaires du temps, un filou m'a volé mon couteau de chasse, tandis qu'un autre a eu l'audace de mettre la main sur le cordon de ma montre; mais il a été bien sot, car j'étois prévenu de leur adresse, & pour m'en garantir, j'ai cousu ma montre dans mon gousset.

JASMIN.

Patience, Sir John; si vous sortez le soir sans un bon *convoi*, vous serez attaqué par toutes sortes de pirates. Ha, ha, ha.

SIR JOHN.

Ce propos ne me rassure point du tout. — Je tremble quand je songe qu'on pouvoit se servir de

Digitized by Google

mes armes pour m'assassiner. Ho? je ne dormirai pas cette nuit. Faites-moi le plaisir de me prêter quelque arme; si les coquins m'attaquent jusques dans les rues, ils ne me respecteront pas plus la nuit.

JASMIN.

Croyez-moi, il n'y a point de danger: cependant si vous voulez, je vous prêterai mon épée.

SIR JOHN.

Vous en avez besoin.

JASMIN.

Point du tout; je suis tellement habitué à entendre la nuit crier au meurtre & aux voleurs, que cela ne m'inquiete pas plus que le mouvement de ma montre, attachée au chevet de mon lit.

SIR JOHN.

Quoique vous en disiez, je veux être sur mes gardes. Quelle ville! voilà le fruit de la corruption des mœurs. Les nobles jouent, & le peuple vole. Faut-il s'étonner ensuite qu'il y ait des meurtres? Cela est affreux! épouvantable! pourvu qu'il ne m'arrive aucun malencontre cette nuit, je quitterai dès demain matin ce repaire de voleurs. — A quelle heure vos maîtres retourneront-ils de cette masquerade, ou de cette diablerie?

Digitized by Google

JASMIN.

Suivant qu'ils s'y amuseront. S'il y manque de la gaieté, le bal finira de bonne heure; je le quitte ordinairement à quatre ou cinq heures.

SIR JOHN.

Comment! vous vous avisez d'aller dans de pareils endroits?

JASMIN.

J'y manque rarement. Personne ne possède mieux que moi le jargon du masque; on y admire singulièrement mon talent.

SIR JOHN, *à part.*

Vous êtes *singulièrement* faquin.

JASMIN.

Il y a trois ans qu'il m'y arriva une aventure assez plaisante. J'étois ce jour-là fort gai; le vin de champagne me donnoit encore plus d'esprit qu'à l'ordinaire.

SIR JOHN, *à part.*

Le fat!

JASMIN.

Je m'y surpassai en bons mots, épigrammes, &c. Après avoir beaucoup causé & varié mes plaisirs, il me prit fantaisie de danser un menuet. Devinez, Sir John, à qui je m'adressai? Ha, ha, ha, ha; je vous prie, devinez?

Digitized by Google

SIR JOHN, *à demi-bas.*

Le menuet!

JASMIN.

A Milady; elle danse bien, je ne m'en acquitte pas mal, toute l'assemblée nous remarqua. Le menuet fini, je lui tins des propos galants, suivant l'usage....

SIR JOHN.

A votre maîtresse? (*à part.*) Nous retombons dans le *chaos.*

JASMIN, *en riant.*

Oui, Monsieur, à ma maîtresse, en faisant ce mouvement de la main.... (*Il gesticule avec affectation.*) Ne voilà-t-il pas qu'elle me reconnoît, & me dit à l'oreille mon nom, j'espérois la dissuader, mais cela ne prit pas. Elle me dit, « *Monsieur*, à l'a-» venir portez des gands, il vaut autant montrer » votre visage, que cette main & cette bague..

SIR JOHM, *à part..*

Que d'iniquités! (*haut.*) Je pense, M. Jasmin, que parmi vos talens, vous possédez aussi celui du ou

JASMIN.

Je me suis restraint au *whist.* J'aurois mieux fait de n'avoir jamais touché de cornet, les dés me maltraitent.

Digitized by Google

SIR JOHN, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*haut.*) Prêtez-moi, je vous prie, votre épée, il est temps que je me retire. Excusez-moi auprès de vos maîtres & de ma nièce, dites leur que si je les quitte sans cérémonie, c'est que mes affaires, & plusieurs autres raisons m'y obligent. Ajoutez aussi que je les *respecte infiniment*, &... &.... & que j'espere ne jamais les revoir.

JASMIN.

Vous serez obéi. (*à part, en sortant.*) Ces gentilshommes campagnards sont des sots animaux.

SIR JOHN.

Si je restois un jour de plus, j'aurois la fievre. Ah! je voudrois qu'il fût jour. Voilà ce qu'on gagne à visiter ses parens.

SCENE II.

SIR JOHN, DAVY, *ivre.*

SIR JOHN.

AH! te voilà malheureux! d'où viens-tu? Qu'as-tu fait?

DAVY.

Je me suis diverti, Sir John. — Ma foi, vive Londres.

Digitized by Google

SIR JOHN.

Ne t'avois-je pas ordonné de revenir d'abord après le spectacle, & ne t'ai-je pas défendu de t'amuser avec des libertins.

DAVY.

Les domestiques de Londres ne font que ce qui leur plaît.

SIR JOHN.

Tu n'es qu'un vaurien.... Quoi! tu as tes cheveux liés?

DAVY.

Eh! comment plaire aux femmes sans cela. (*Il lui montre son cadogan.*)—Ho! je sais ce que je fais: les gens de Milord m'ont dit que vous n'étiez qu'une *antiquaille*, que vous ne connoissiez pas la mode: ils m'ont appris de quoi il retourne.

SIR JOHN.

Ils l'ont abîmé, il est perdu; il pervertira tout le village. Va me préparer ma malle, coquin, & suis-moi sur le champ.

DAVY.

Je le veux bien, car j'ai besoin d'un peu de repos.

SIR JOHN.

Comment, maraud, il paroît que tu es ivre.

Digitized by Google

DAVY.

Ce n'est seulement qu'une petite pointe, Monsieur.

SIR JOHN.

Je parie que tu as été en mauvaise compagnie.

DAVY.

Quant à ça, Monsieur se trompe : je ne fus de ma vie en meilleure.

SIR JOHN.

Malheureux ! tu ne me comprends pas. Dis-moi, vilain ivrogne....

DAVY.

Ho, si je suis un ivrogne, j'ai nécessairement bu : si vous en aviez fait autant, vous ne seriez pas en colère contre vos gens. — Vous ne concevez pas, Monsieur, combien le vin donne de la bonne humeur.

SIR JOHN.

Ceci met le comble à mon malheur. Le coquin remportera plus de vice qu'il m'en faut, pour corrompre toute une province.

DAVY.

J'en ferai une bonne provision, comptez là-dessus.

SIR JOHN.

Retire-toi, & tâche de perdre, en dormant, les

débauches qui t'ont souillé depuis quinze jours; sinon, je te laisserai à Londres, tu pourras y grossir le train de Milord.

DAVY.

Tant mieux; donnez-moi moins d'emploi, plus de gages, & la clef de la cave, & je resterai, sinon vous pouvez vous pourvoir ailleurs. (*Il fait quelques pas en chancelant.*)

SIR JOHN.

Ne voilà-t-il pas un vrai reprouvé. — Ah! je suis bien malheureux. — Écoute, misérable? — Vas te coucher. — Que le sommeil efface tes iniquités. — Tu feras ensuite mes paquets: obéis, ou je t'envoye à *Newgate* (1), & te ferai *transporter* pour la vie (2). (*Il sort.*)

DAVY.

DAVY, *claquant ses doigts.*

Tiens; voilà pour ta morale. — Ho, je connois trop bien les loix de mon pays, pour avoir peur d'une

(1) Prison où l'on met les personnes accusées de crime.

(2) Les coupables qui ne méritoient pas la derniere punition, étoient envoyés en Amérique, où ils défrichoient les terres pendant le temps ordonné par la loi; cette ressource manquant pendant la guerre, on leur fit nettoyer la Tamise; le peuple murmura d'abord contre un expédient qui parut opposé à la liberté. L'image de l'oppression le révoltoit.

mouche.

Digitized by Google

mouche. — Je voudrois cependant passer ma vie à Londres, c'est ici qu'est le bonheur; un domestique y nage dans l'abondance. Outre ses gages, il a son argent à dépenser; & quel ouvrage fait-il ? Rien. Il s'engraisse & fait l'impertinent; il est aussi heureux que son maître; il joue aux cartes du matin au soir, jure comme un Lord, boit comme un poisson, & fait la cour aux filles avec autant d'audace, qu'un membre du Parlement. — Ho ! c'est une belle manière de passer son temps. — Allons ! je vais me coucher. (*Il sort en chancelant.*)

SCENE III.

LORD MINIKIN, MISS TITTUP *masqué*, JASMIN *les éclaire.*

LORD MINIKIN.

METS les bougies sur la table, & avertis-moi, quand Milady rentrera. — Sois exact.

JASMIN.

Milord, j'espere, n'a jamais eu à se plaindre de mon exactitude. (*à part.*) Qui avons-nous ici aujourd hui ? Je saurai cela.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

MISS TITTUP *ôte son masque.*

Je suis singulièrement effrayée. — Il valoit mieux rester au bal. — J'ai vu de la lumière dans la chambre de mon oncle, l'aventure de ce matin lui donne des insomnies. — Croyez-moi, différons nos entretiens jusqu'après son départ; malgré la pureté de nos intentions, il ne me pardonneroit jamais cette démarche. Adieu....

MILORD *l'arrête.*

Mais écoutez un instant.

MISS TITTUP.

Non, non, cet air de mystère pourroit nuire à....

MILORD.

A l'amitié....

MISS TITTUP.

A ma réputation.

Digitized by Google

SCENE IV.

Les précédens, JASMIN.

JASMIN.

MILORD! Milord!

MILORD.

Que me veut-tu?

JASMIN.

Voici Milady.

MISS TITTUP.

Il ne faut pas absolument qu'elle me voie ici; je vais bien vîte passer dans mon appartement.

MILORD.

Il est trop tard, je l'entend sur l'escalier.

JASMIN.

Miss peut entrer dans ce cabinet.

MISS TITTUP, *à Jasmin.*

Quand elle sera chez elle, tu m'avertiras.

(*Elle entre dans le cabinet.*)

MILORD.

Ferme la porte à la clef. — Suis-moi dans ma chambre, & marche sans faire de bruit.

(*Ils sortent sur la pointe des pieds.*)

Digitized by Google

JASMIN.

Si l'on entend seulement craquer le parquet, je consens que Milord m'exclue de ses bienfaits.

SCENE V.

LADY MINIKIN, LE COLONEL TIVY *masqués*, GYMP *les éclaire.*

GYMP.

N'AVANCEZ pas plus loin avec M. le Colonel. Je suis convaincue de la pureté de vos intentions, Madame; mais Milord n'en jugera peut-être pas de même. Il est rentré, s'il voit à cette heure de la nuit, Monsieur chez lui, il y aura du sang répandu.

LE COLONEL.

Tu te trompes, ma chere Gymp; je l'ai vu & lui ai parlé au bal.

GYMP.

Je gagerois moi qu'il est ici.

LADY MINIKIN.

Il est trop bien occupé, pour songer à revenir chez lui. Ne t'effraye pas, mon enfant.... il n'y a nul mystère. Tu sais que Monsieur épouse ma cousine.... Je me suis chargée d'arranger quelques articles.... relatifs à cet hymen.

Digitized by Google

GYMP.

Rien de plus naturel, Milady, que de s'occuper du bonheur de ses parens.... mais croyez-moi, il y aura du sang répandu.

LE COLONEL.

Elle est folle. A propos, elle me fait souvenir que je n'ai pas d'épée.

GYMP.

Mais Milord en a une; ne peut-il pas arriver que vous vous tuiez avec celle-là.

LE COLONEL.

Je vous répete qu'il n'est pas rentré.

GYMP.

Il est monté par le petit escalier dans son appartement, M. Jasmin l'y accompagnoit, & qui plus est, ils causoient ensemble.

LADY MINIKIN.

Cela me paroît positif; pour en être plus certain, va t'en informer avec Whisp ou Mignon.

GYMP.

Ah! Milady! ils sont ordinairement ivres & endormis avant cette heure-ci.

LADY MINIKIN.

Je crois, en vérité, qu'elle m'a communiqué ses craintes. — Il me semble que j'entends du bruit sur l'escalier. — Ecoutons!

Digitized by Google

GYMP.

Je suis sûre qu'il arrivera quelque malheur.

LE COLONEL.

Si Mistriss Gymp veut m'accompagner, je tâcherai de me glisser, *incognito*, par l'escalier dérobé.

(Il fait quelques pas.)

GYMP.

Ah, Monsieur! cette retraite nous manque : j'entends du monde de ce côté.

LE COLONEL.

Me voici morbleu, entre deux feux.

LADY MINIKIN.

Il n'y a qu'un moyen de vous en tirer. Cachez-vous dans ce cabinet.

LE COLONEL *court vers le cabinet.*

Il est fermé.

LADY MINIKIN.

Hâtez-vous, Gymp, on vient; mettez-le derriere l'écran de la cheminée.

LE COLONEL, *en s'y cachant.*

Je ne puis éviter l'ennemi, dès qu'il aura quitté le champ de bataille, vous m'avertirez.

LADY MINIKIN.

Comptez sur nous. (*à Gymp.*) Retires-toi par le petit escalier, & laissez-moi le soin de recevoir Milord; il apprendra que je le surpasse en dissimulation. *(Elle s'assied.*

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LADY MINIKIN, LORD MINIKIN.

LORD MINIKIN.

DÉJA de retour du bal! cela m'étonne, Madame.

MILADY.

Après le plaisir que vous paroissiez prendre dans cet intéressant tête-à-tête, je dois m'étonner plus que vous, en vous voyant ici. Comment la Dame au domino cramoisi a-t-elle pu consentir à vous voir partir? — Un pareil spectacle, Milord, me fera toujours renoncer à tous mes amusemens favoris.

MILORD, *en souriant.*

Je suis bien aise, Madame, de vous convaincre que cette Dame dont j'ignore le nom, n'a pu m'arrêter dès que vous étiez partie.

MILADY.

Ce sourire malin, en condamnant ma foiblesse, annonce peut-être la supériorité de votre esprit, mais ne fait pas l'éloge de votre cœur. Ce sourire est plus insultant que votre méprisable feinte.

(*Elle fait semblant de pleurer.*)

MILORD.

Si vous avez le dessein de jouer la Tragédie, je vous seconderai. (*Il tire son mouchoir.*)

Digitized by Google

MILADY.

Ne vaut-il pas mieux, Milord, que chacun de nous se retire dans son appartement. Votre brutalité & ma tendresse pour vous, nous exposent aux propos de nos gens. — Où est ma cousine?

MILORD.

Je l'ai confiée aux soins du Colonel. Le bal amuse ceux qui sont au moment d'être unis, & devient insipide aux gens mariés, sur-tout lorsqu'ils préferent, comme moi, la compagnie de leur femme.

MILADY, *à part.*

Quelle fausseté! il aime autant la compagnie de son chien.

MILORD, *à part.*

Elle me donne des vapeurs. Pour m'en débarrasser, proposons-lui de rester avec elle. (*haut.*) Je ne me porte pas bien, & crois avoir un petit ressentiment de fievre. Je voudrois avoir du feu....

MILADY.

Où?

MILORD.

Ici. Nous aurons un petit tête-à-tête pour le plaisir de la nouveauté. (*il sonne.*) Jasmin, débarrassez la cheminée, & allumez-y du feu.

MILADY, *à part.*

Je suis perdue! (*haut.*) Je vais me coucher; Milord n'a pas sans doute le dessein de rester seul ici.

(*Jasmin sort.*)

Digitized by Google

MILORD.

Quelle cruauté! vous voulez donc me priver du plaisir de causer avec vous. (*à part.*) Je l'ai échappé belle!

MILADY.

Je suis trop de vos amies, pour vous exposer à tant d'ennui. Adieu Milord, je vais passer dans mon appartement.

MILORD.

Puisque vous l'exigez, il faut se soumettre à vos volontés, & semblable à l'avare, vous me forcez de périr auprès de mon trésor. (*Il prend un flambeau, tandis qu'elle prend l'autre. Elle le salue.*) Je souhaite à Madame une bonne nuit; me permettra-t-elle....

MALADY.

Vous êtes trop obligeant. (*à part.*) Qu'il est maussade!

MILORD, *à part.*

Elle me paroît chaque jour plus désagréable.

(*Ils s'embrassent & s'essuient le visage, en se retirant cérémonieusement chacun d'un côté opposé.*

Digitized by Google

SCENE VII.

MISS TITTUP, LE COLONEL.

MISS TITTUP *pousse la tête hors la porte du cabinet.*

TOUT est tranquille; je voudrois que Milord me délivrât de ma prison. Qu'ont-ils fait ici? — J'entends du bruit. (*Elle ferme la porte.*)

LE COLONEL *pousse la tête au dessus de l'écran.*

Il est surprenant que Lady Minikin me laisse si long-temps ici. — Si Miss Tittup sait cette aventure, adieu à sa fortune, & la plaisanterie n'en vaut pas la peine.

MISS TITTUP *sortant du cabinet.*

Que diroit mon Colonel, s'il voyoit sa future dans ce bel embarras?

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les précédens, MILORD & LADY MINIKIN, *entrant chacun sans lumière par une porte opposée.*

MILORD.

DÉLIVRONS ma prisonniere.

MILADY.

Donnons au Colonel sa liberté; il souffre autant que dans une ville assiégée.

(*Elle avance vers la cheminée.*)

MILORD.

Où êtes-vous?

MISS TITTUP & LE COLONEL.

Ici, ici.

MILADY.

Parlez plus bas. (*Ils cherchent, Milord prend la main de sa femme, le Colonel celle de Miss Tittup.*

SCENE IX.

Les précédens, SIR JOHN, JASMIN.

SIR JOHN, *dans les coulisses.*

VITE des lumières, ma carabine, mon sabre; il y a des voleurs.

JASMIN, *en avançant sur la scène.*

Vous rêvez, Monsieur, il n'y a que les gens de la maison.

Digitized by Google

SIR JOHN, *en robe de chambre, bonnet de nuit, un sabre à la main.*

Donnez des lumières, je vous promets qu'ils ne m'échapperont pas. Ils sont ici. — Si vous bougez, vous êtes mort. (*Ils se retirent.*) Comment donc! ils ont emmené leurs femmes. (*On apporte des lumières, & tout le monde paroît être fort étonné* Et mais.... quoi?.... que signifie ceci? la même partie de tantôt. Il n'en est pas dans Londres qui s'entendent si bien.

MILORD.

Que vois-je! Par quel hasard nous trouvons-nous ici?

SIR JOHN.

L'obscurité a pu produire des grandes erreurs! Je suis bien aise que la lumière rectifie toutes choses. Vous m'excusez, Messieurs & Dames?

SCENE X.

Les précédens; GYMP, *une bougie à la main.*

GYMP.

MISÉRICORE! Qu'est-il arrivé?

SIR JOHN.

Rien de nouveau, Mistriss Gymp, mais je surpasse en finesse, mes aimables cousines.

Digitized by Google

MILORD.

Votre propos m'étonne, Sir John: rien de plus simple que de nous voir rassemblés chez moi; il ne me paroît pas qu'il y ait matière à faire tant de bruit, & à réveiller toute ma maison pour si peu de chose.

SIR JOHN.

Pour si peu de chose, Milord? Je vais expliquer le mystère que vous cherchez en vain à vous cacher. Quoique vous n'ayez pas mérité que je sois franc avec vous, M. le Colonel, je veux bien cependant vous tirer d'erreur: vous vous imaginez que ma nièce a une fortune indépendante de la mienne; vous vous trompez, Monsieur; je vous avertis que si elle vous épouse, elle n'aura pas un sol de mon bien.

LE COLONEL.

La franchise est une vertu trop estimable pour ne pas l'imiter; & pour vous prouver combien j'en fais cas, je vous tire ma révérence, Mesdames! — Je suis votre très-humble serviteur. — J'espere, Milord, vous voir demain au *Club*. (*Il sort.*)

MILORD.

Sans doute.

SIR JOHN.

Vous aurez demain d'autres affaires, Milord.

MILORD.

Lesquelles?

Digitized by Google

SIR JOHN.

Vous serez forcé de voir vos Avocats & vos Créanciers, & vous vous entendrez dire alors ce que vous n'avez jamais voulu écouter ; « que la dissipa- » tion & la dépravation des mœurs sont suivies d'un » long répentir ». Vous avez eu le goût des voyages, vous pourrez vous y livrer en liberté, mais vous n'aurez pas celle de satisfaire vos autres fantaisies (1).

MILORD, *à part.*

Il est furieusement mordant.

SIR JOHN.

Cette espèce de quarantaine propre à guérir les maladies pestilentielles qui attaquent les mœurs, vous sera d'un grand secours : elle mortifiera vos sens, & corrigera ce défaut que vous avez emprunté des autres nations. Allez-y étudier à présent leurs vertus, & lorsque vous serez bien rétabli, revenez jouir des avantages que vous accorde votre patrie. Lisez ce papier, Milord, & apprenez-y votre sort

MILORD, *après avoir lu.*

Quelle abomination ! Il est affreux qu'un homme de mon rang soit forcé de se soumettre aux loix.

(1) Les Créanciers accordent ordinairement en Angleterre aux Débiteurs forcés d'arranger leurs affaires, une pension alimentaire, jusqu'à ce qu'ils soient payés : c'est le moment où bien des familles angloises voyagent.

Digitized by Google

SIR JOHN.

Au lieu de s'en plaindre, remercions la providence pour un si grand bienfait. — Hé bien, Mesdames? vous gardez le silence : si le répentir vous rend muettes, il vous reste quelqu'espoir de réforme. — Vous avez l'air un peu embarrassées. — La campagne, dans votre situation, est d'une grande ressource. — Vous savez que ma maison & moi, nous sommes à vos ordres. — Qu'en pense Milady?

MILADY.

Les apparences sont contre moi; mais en vérité, Sir John, mon cœur s'est toujours garanti de la corruption. A l'avenir vos vertus me serviront de guides, & me corrigeront de ces défauts dont je rougis en ce moment.

SIR JOHN.

Permettez-vous, Milord, que j'emmène pendant quelque temps votre femme?

MILORD.

De tout mon cœur, vous m'obligerez beaucoup, si vous voulez la garder toute la vie.

MILADY, *à part.*

Il est aimable!

SIR JOHN.

Et vous Miss, vous sentez-vous disposée à nous suivre?

Digitized by Google

MISS TITTUP, *en faisant la révérence.*

Je suis furieusement coupable, mon cher oncle.

SIR JOHN.

De quoi ?

MISS TITTUP.

D'avoir consenti à me marier sans votre aveu, & d'avoir fait la coquette avec celui que l'honneur, les devoirs, l'amitié, la morale, & tout ce qui est sacré, excepté la mode, me défendoient d'écouter.

SIR JOHN *donne le bras aux Dames.*

Je vous pardonne; à l'exemple d'un Chevalier *Errant*, j'enlève à ces *monstres* qu'on nomme la *Mode* & le *Bon Ton*, leurs malheureuses victimes, & je ne doute pas que tout bon Anglois n'applaudisse à une entreprise aussi périlleuse. Partons! (*au parterre*) « J'espere, Messieurs, que vous m'excusez ».

FIN.

Digitized by Google

TRADUCTION

DU

THEATRE ANGLOIS,

Depuis l'origine des Spectacles, jusqu'à nos jours.

TOME DOUZIEME.

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, quai des Auguſtins, Nº. 50.

1788,

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

MISS TITTUP, *en faisan*

Je suis furieusement coupable

SIR JOH

De quoi ?

MISS T

D'avoir consenti à me
d'avoir fait la coquette
devoirs, l'amitié, la m
excepté la mode, m

SIR JOH

Je vous par
Errant, j'enl
Mode & le *F*
je ne dout
à une e
terré)

Digitized by Google

NOTICE SUCCINTE

De la vie de Mistriss HENRIETTE COWLEY.

ON ne peut guères s'étendre sur la vie d'une personne encore existante ; ce n'est qu'à la fin de la carriere que le miroir de la vérité nous découvre des événemens ignorés jusqu'alors. On ne peut à présent qu'instruire le Lecteur, que cet aimable Auteur dramatique, est l'épouse d'un M. Cowley, Employé dans le Bureau du Timbre (1), qu'il se délasse en écrivant pour des journaux intéressans, tandis qu'elle consacre tous ses momens à la Littérature. On comprend par la dédicace d'un Poëme, nommé *la Fille d'Arragon*, que Mistriss Cowley est la fille d'un

(1) Stamp office.

Digitized by Google

M. Parkhouse, de Tiverton dans la province de Devon (Devonshire), & qu'on l'a dit être parente du célèbre M. Gay.

Toutes ses productions dramatiques ont eu le plus grand succès; elle continue à s'appliquer à cette étude auſſi utile qu'estimable, & jouit de la plus grande considération. Ce charmant Auteur excelle dans la peinture des mœurs actuelles, dont on peut fixer la révolution à l'année 1772. Le Lecteur s'en appercevra, en faisant la comparaison des pièces antérieures à cette époque, avec celles composées depuis, il y verra des nuances dans les caractères, ignorées sur la scène dans un tems où l'Angleterre conservoit encore ses mœurs originales, c'est à lui à juger si les Anglois doivent s'applaudir de ce changement.

Digitized by Google

THE BELL'S STRATAGEM,

OU

LA BELLE ARTIFICIEUSE,

Comédie en cinq Actes,

PAR MISTRISS COWLEY,

REPRÉSENTÉE pour la première fois l'année 1780, sur le Théatre Royal de COVENT-GARDEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA REINE.

MADAME,

Mon dessein, en composant cette Comédie, étoit de peindre le caractère d'une femme, qui sous le voile de la modestie & de la réserve possède un esprit cultivé, un jugement délicat & toutes les qualités estimables qui embellissent & distinguent notre

Digitized by Google

sexe. En traçant ce charmant caractère, mon cœur le dédioit en secret à VOTRE MAJESTÉ, *n'osant me flatter qu'Elle eût daigné me permettre de lui en faire un hommage public : mais* VOTRE MAJESTÉ, *en m'accordant une si précieuse faveur, a mis le comble à tous mes vœux.*

Recevez, MADAME, *avec cette bonté qui vous distingue autant que votre rang suprême, les souhaits ardens que fait pour la continuation de la prospérité de* VOTRE MAJESTÉ,

La plus humble & la plus soumise de ses servantes.
HENRIETTE COWLEY.

Digitized by Google

PROLOGUE

Prononcé par M. Lée Lewis.

(*Dans les coulisses*).

Place! place! — Ne voyez-vous pas qu'on m'attend? (*Il vient sur la scène*). Félicitez-moi, Messieurs, j'ai eu bien de la peine à pénétrer jusqu'à vous. Quel embarras là-dedans! toute la troupe est derrière les coulisses, depuis les portes queues de nos Reines tragiques, jusqu'aux soldats de l'armée de Richard (1). Tous nos Acteurs murmurent : l'un se plaint que son rôle est trop court, l'autre dit qu'on fait injustice à ses talens, qu'au lieu de faire un personnage muet, il a droit aux premiers rôles. — Un troisième s'écrie : « Je suis merveilleux dans ceux

(1) Allusion à la pièce de Richard III, où l'on donne un combat sur la scène.

Digitized by Google

» des Lords, personne n'imite mieux que » moi les airs penchés, l'insouciance, la » fatuité, & l'on me fait jouer le rôle » d'un pédant. » — Un quatrième, quoiqu'il n'ait jamais dit que trois mots, à l'aide du souffleur, prétend aux grands emplois. — Ici est un groupe mécontent, là, en est un autre qui dit, en se mordant les doigts : « Grands Dieux, quand nous » délivrerez-vous des Auteurs femelles ! » tant de peines pour une Comédie, peut-» être la *filerons-nous* jusqu'à ses neuf repré-» sentations, qu'on écoutera en bâillant, » & puis adieu tous nos travaux, elle ira » s'endormir tranquillement pendant des » siècles : passe pour une Pantomime, elle » se soutient toute une saison, & *conduit* » *l'eau au moulin.* » — Mais, répond un *amateur des Muses*, « considérez la res-» source de la presse, c'est alors qu'on

Digitized by Google

» distingue le talent de l'Auteur & de » l'Acteur ; c'eſt le moment où le public » vous juge, que son goût » ..... (*Le Souffleur, dans les coulisses*) (1). Dépêchez-vous, Monsieur ! un long Prologue ennuie le public. — (*L'Acteur*). Vous avez raison M. *Wild*, je vous obéis ; mais avant de me retirer, (*au public*) souffrez, MESSIEURS, que je vous invite à venir chaque jour *siffler* l'Auteur, mais applaudissez son ouvrage.

(1) Sur les Théâtres en Angleterre, le Souffleur se tient à l'entrée de la première coulisse.

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTEURS.

DORICOURT.

HARDY (1), *père de Miss Letitia Hardy, promise en mariage à Doricourt.*

Miss LETITIA HARDY.

Mad^e RACKET, *jeune veuve, & parente de M. Hardy.*

Le Chevalier GEORGE TOUCHEWOOD.

Lady FRANCES, *sa femme.*

Mrs { SAVILLE. / FLUTTER, *jeune bavard.* / VILLERS. / COURTALL (2), *amis des premiers.*

Miss OGLE, *demoiselle curieuse.*

SILVERTOUGUE, *Huissier priseur.*

CROWQUILL, *Auteur de journaux.*

DEUX GENTILSHOMMES.

---

(1) Presque tout le rôle de Hardy est une satyre contre une superstition qui subsiste encore dans quelques endroits de l'Ecosse : certaines personnes s'imaginent posséder la science prophétique, & vous assurent qu'ils prévoient tous les événemens : quelquefois le hasard les seconde. Un Seigneur Ecossois prétendant être doué de ce don imaginaire, annonça la bataille de Culloden, & l'instant où le Prince Edouard fut obligé de fuir; il demeuroit alors à 80 milles du canton où se passa l'action.

(2) Ce mot signifie *courtisan universel.*

Digitized by Google

MARCHAND D'ORVIÉTAN.
UN VALET DE CHAMBRE FRANÇOIS.
KITTY WILLIS, *Courtisanne.*
UNE RENCHÉRISSEUSE.
UN PORTIER.
DICK, LE LAQUAIS DE M. COURTALL.
PLUSIEURS MASQUES, MARCHANDS, LAQUAIS, *&c.*

La Scène se passe à Londres.

Digitized by Google

LA BELLE ARTIFICIEUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théatre représente Lincoln's-Inn* (1).

SAVILLE, *suivi d'un laquais, regarde de tous côtés.*

SAVILLE.

A merveille! — Nous voici dans ce lieu de chicane! Mais où le trouver? Où t'a-t-il dit qu'étoit son maître?

LE LAQUAIS.

Ici, Monsieur.

(1) Grand bâtiment occupé par des gens de loix.

Digitized by Google

SAVILLE.

Et ton grand jugement ne t'a pas dit qu'il falloit t'informer chez qui?

LE LAQUAIS.

Monsieur a parlé lui-même au laquais?

SAVILLE.

A la bonne heure. Mais si mon impatience de revoir son maître m'a empêché de le questionner, c'étoit à toi d'y suppléer. Ha! voici le merveilleux Courtall.

SCENE II.

Les précédens, COURTALL, *entre en chantant.*

SAVILLE *au Laquais.*

DIS à mon palfrenier qu'il tienne les chevaux en haleine, & puis informe-toi par-tout de Doricourt. (*A Courtall*). Qui t'attire en ces lieux? Les gens *de la robe noire* auroient-ils par hasard quelques jolies filles, femmes ou soubrettes?

COURTALL.

Cela se pourroit, mais ce n'est pas ce qui m'amène ici. Si ta bonne étoile t'y eût conduit une demi-heure plutôt, je t'eusse régalé d'un ſpectacle, ha, ha, ha; mais d'un ſpectacle, ha, ha, ha.

Digitized by Google

SAVILLE.

Ris moins, & dis-moi ce que c'est?

COURTALL.

Ah, mon ami, je n'en reviens pas! écoute: j'appris il y a quelques jours que mes chères cousines *Fallow* quittoient le fond de la province de Northumberland pour venir à Londres, très-impatientes de me voir; j'attends ce moment avec le plus vif empressement, & dès que je sçais qu'elles sont arrivées, je vole à leur logement en *Warwick-Court-Holborn* (1); je me figurois pendant mon chemin, que j'allois voir autant d'Hébés descendues de l'Olympe. — J'étois un sot, ce ne pouvoit être tout au plus qu'un mêlange de beauté, d'innocence & de rusticité.

SAVILLE.

Hé bien?

COURTALL.

J'arrive; on me fait entrer dans une petite salle où j'attends au moins une demi-heure, pendant laquelle une rumeur diabolique faisoit retentir les pieces voisines. A la fin le moment fortuné arrive. On ouvre la porte; je vois paroître cinq femmes, dont quatre aussi grandes que des perches, tandis

(1) Quartier de Londres rarement occupé par les étrangers ou les provinciaux.

Digitized by Google

que par un caprice de la nature, la cinquième paroissoit avoir eu Esope pour modele. Dès qu'elles me voyent elles s'élançent sur moi comme une meute sur un cerf, & m'étourdissent par le cri général de « cousin Courtall. — Comment se » porte le cousin Courtall. — Ho! cousin, nous » sommes bien aises de vous voir *chez* nous. » — Nous avons besoin de vous, cousin, pour » nous conduire au Parc, — au spectacle, — à » l'Opéra, — chez Almack, (1) — & dans tous » les jolis endroits où l'on s'amuse ». Le Diable t'y conduira, me disois-je, en les saluant. — Je prolongeai cependant *héroïquement* ma visite, d'une heure, & j'appris, en causant avec mes divines Hébés, que les grandes & la petite cousine venoient à Londres la tête farcie d'histoires galantes & d'enlèvemens, avec le dessein d'y trouver des maris.

SAVILLE.

Comment t'en es-tu débarrassé?

COURTALL.

Par un million d'engagemens. Cependant ma conscience m'a reproché ma *cruauté*. J'ai déjeûné ce matin chez elles, & les ai conduites dans ce

(1) Maison d'assemblée où l'on danse une fois la semaine. On n'y est admis que par souscription: c'est le rendez-vous de la bonne compagnie.

jardin,

Digitized by Google

jardin, bien convaincu qu'on n'y rencontre personne. Après les avoir traînées cinquante fois par les mêmes allées, j'ai pris un triste congé, plaignant mon sort, qui me forçoit à partir sur le champ pour Dorsetshire. (*Il fait de grands éclats de rire*).

SAVILLE.

Je t'en félicite. Il eût été véritablement plaisant de voir l'agréable Courtall chez Almack, avec cinq cousines campagnardes. (*Il rit*). Ta réputation n'eût jamais survécu à cette aventure.

COURTALL.

Du moins il falloit qu'elles vinssent à Londres avec les prétentions des bonnes gens de l'autre siècle, y voir Saint Paul, les lions de la Tour & le Cabinet des modèles en cire, alors peut-être j'eusse été leur très-humble conducteur ; mais point du tout, les cousines modernes ont le même goût de nos belles dames ; & tandis qu'elles ne connoissent les usages du monde que par ce qu'elles apprennent des *journaux*, — des *portefeuilles à la mode*, — & de l'*instruction des dames* ; elles se mocquent de la timidité de leurs aïeules & demandent hardiment à être admises dans la meilleure compagnie.

SAVILLE, *inquiet.*

Ce maraud n'arrive pas. — Apprends-moi quelques nouvelles. — J'ai été deux mois à faire la

Digitized by Google

guerre aux bécasses & aux perdrix ; tout ce qui s'est passé depuis dans le monde m'est absolument inconnu.

COURTALL.

J'ai de quoi remplir trois gazettes. — Les dames vont présenter une adresse au Parlement pour qu'on permette aux hommes d'avoir deux femmes pendant la guerre.

SAVILLE.

Elles ne réussiront pas. La moitié du Parlement connoît le désagrément d'en avoir une.

COURTALL.

Les femmes galantes reçurent jeudi dernier des boules noires à la cotterie (1), tandis que les femmes modestes & prudentes n'en eurent aucune.

SAVILLE.

Cette nouveauté ne s'y soutiendra pas.

COURTALL.

Tout au plus pendant les campemens (2).

SAVILLE.

N'avons nous pas quelques divorces, quelques enlèvemens ?

(1) *Club* de Dames, où elles sont admises par la pluralité de boules blanches, à l'instar des *clubs* des hommes; trois boules noires en excluent sans retour.

(2) Il y a eu pendant la guerre plusieurs camps composés par la Milice.

Digitized by Google

COURTALL.

Les divorces sont passés de mode, aussi le tribunal spirituel meurt de faim. Il publie les procès avec les noms des témoins pour soutenir son crédit & se procurer quelques petits profits.

SAVILLE.

Sçais-tu d'autres nouvelles?

COURTALL.

Non. La politique, les mariages & les morts ne m'occupent qu'aux heures de ma toilette. — Mais dis-moi, mon ami, par quel hasard es-tu à Londres, pendant que tous nos gens de qualité jouent à la guerre sur Coxheath (1)? tandis que les renards & les lièvres ravagent nos terres?

SAVILLE.

Pour voir mon ami Doricourt. Tu sçais qu'il est arrivé?

COURTALL, *d'un ton pénétré.*

Si je le sçais! Il nous efface tous. — Sa voiture, ses gens, sa parure & sa personne, sont la fureur du jour. La premiere fois qu'il parut en public il y eut une fermentation générale parmi les gens du bon ton. Son valet de chambre donne audience aux Tailleurs, aux Cordonniers, aux Coëffeurs

(1) Grande bruyere où l'on tenoit le quartier général pendant les campemens.

Digitized by Google

& à tous les ministres de la toilette, qui se disputent l'honneur d'inventer des modes à la Doricourt (1). Il y eut l'autre jour une querelle effroyable entre trois Comtesses pour une veste de Doricourt; leur projet fut d'en faire un manchon; il divisa entre elles ces dépouilles précieuses; elles en ornèrent aussi-tôt leurs bras d'albâtre, & les portent en triomphe, au grand dépit de tous nos agréables.

SAVILLE.

Consoles-toi, Doricourt se marie.

COURTALL.

Il se marie! Ah, mon ami, cette nouvelle m'est plus précieuse que le gain d'une bataille en Amérique. Quelle beauté captive ce héros formidable?

SAVILLE.

Je ne la connois pas; mais je sçais qu'elle se nomme Letitia Hardy, très-riche héritiere, promise à Doricourt depuis l'enfance. Ils s'aimèrent dès le berceau; Miss, assise sur les genoux de sa nourrice, caressoit le petit bonhomme avec son

(1) Vestris produisit le même enthousiasme en Angleterre. C'est une épigramme contre les partisans de ce Danseur.

Digitized by Google

hochet, & il répondoit à cette faveur en jouant du tambour.

COURTALL.

Je suis sûr qu'actuellement leur tendresse est aussi vive que la mienne pour mes grandes cousines.

SAVILLE.

Leur passion n'a pas eu le tems de s'éteindre. — Ils sont séparés depuis plusieurs années.

COURTALL.

Pourquoi cela?

SAVILLE.

Par un caprice du père. Il s'est flatté que l'absence ajouteroit un nouveau lustre aux charmes de sa fille, & il a fixé l'hymen au retour de Doricourt.....

LE LAQUAIS.

M. Doricourt vient de quitter l'Avocat Pleadwell il y a cinq minutes.

SAVILLE.

Je suis arrivé toute ma vie cinq minutes trop tard. Adieu, je vais le suivre.

COURTALL.

Viens dîner avec moi.

SAVILLE.

Je ne te promets rien. — Peut-être. (*Il sort d'un côté & Courtall de l'autre*).

Digitized by Google

SCENE III.

(*Maison de Doricourt*).

LE PORTIER. (*On frappe doucement à la porte*).

TAP! cela m'a l'air de venir d'un pauvre honteux. (*Il ouvre, Crowquill entre*). Si vous êtes une pratique du Valet de chambre François, montez là-haut, il est avec une troupe de curieux qui viennent admirer les raretés de mon maître.

CROWQUILL.

C'est à vous, Monsieur, que j'ai affaire.

LE PORTIER.

Fort bien. Que me voulez-vous?

CROWQUIL, *mistérieusement.*

Je suis l'Auteur des anecdotes dans les journaux: c'est moi, Monsieur, qui donne ces jolis détails d'aventures galantes, & qui fais les têtes à têtes amoureux.....

LE PORTIER.

Ho, ho! c'est donc vous qui formez des liaisons dans vos brochures de douze sous, entre gens qui ne se rencontrent jamais ailleurs?

CROWQUILL.

Oh! nous autres Sçavans, nous ne travaillons jamais que sur des certitudes. — Ne pourriez-vous

Digitized by Google

pas me faire le plaisir de m'instruire, dans quelle maison à Paris votre maître a perdu son argent ? — à quelle femme il fait la cour à Londres ? & quelle grisette a reçu la premiere son hommage ? Quelques anecdotes de ce genre, avec deux ou trois de celles de ses aïeules & grandes tantes, rempliroient au moins quatre pages du Journal, me procureroient une douzaine de dîners, & à vous une bouteille de vin pour vos peines.

LE PORTIER.

Une bouteille de vin ! je n'ignore pas que vous avez donné au maître-d'hôtel de Mylord Tinket, chez qui j'étois dernierement, cinq shelings pour une simple anecdote.

CROWQUILL.

Mais considérez que celles d'un Lord se payent de moitié plus cher que celles d'un membre de la Chambre des Communes.

LE PORTIER.

Que signifie un petit extrait de Lord, qui peut-être n'a jamais vu que le soleil des environs de Londres ? — Nous avons voyagé, mon ami. — Mon maître a vu l'Italie & toute l'*Isle d'Espagne*. Il a vu la Reine de France & l'a entendue parler ; des grandes dames comme cela parlent rarement devant un étranger. — Je vous répéte que je ne *babillerai* pas à moins de cinq shelings.

Digitized by Google

CROWQUILL.

Ajoutez-y quelque chose des autres maisons où vous avez servi, & les voici.

LE PORTIER *empochant l'argent.*

Ne vous inquiétez pas, vous serez content. — Quant à M. Doricourt, j'ignore absolument ses affaires; mais nous attraperons quelque chose de l'un ou de l'autre de ses Domestiques étrangers qui l'ont suivi par toute l'Europe, depuis les Canaries jusqu'à l'Isle de Wight. Voici le Valet de chambre avec toute la troupe.

SCENE IV.

Les précédens, LE VALET DE CHAMBRE, *suivi de plusieurs Laquais François & Marchands Anglois; le Portier parle à l'oreille de quelques Laquais.*

UN MARCHAND.

Nous avons donc tout vu?

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, Messieurs, & j'espère que vous êtes contens.

(*Saville entre*).

Digitized by Google

SECOND MARCHANDS.

En ce cas, bon jour. (*Ils se retirent*).

LE VALET DE CHAMBRE, *appercevant Saville.*

Bon! voici un nouveau curieux. Une autre guinée dans ma poche. — De ce côté-ci, Monsieur. — Vous verrez ce qu'on n'a jamais vu en Angleterre. — Des velours de la *Mosse*, — des habits taillés par *Verdue*, — des galons par *Grossette*, — des broderies par *Detainville*, — des.....

SAVILLE.

Où es ton maître?

LE PORTIER.

M. le François, distinguez donc un Gentilhomme d'un Tailleur. C'est M. Saville.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah, Monsieur! mille pardons. — Les affaires....

SAVILLE.

Conduis-moi chez ton maître. (*Ils sortent*).

LE PORTIER, *à Crowquill.*

Tout à l'heure, nous allons sçavoir quelque chose; en attendant je m'imagine qu'un déjeûné ne vous effraiera pas.

(*Ils sortent, en suivant les Laquais*).

Digitized by Google

SCENE V.

(*Chambre de Doricourt*).

DORICOURT, *richement vêtu; un moment après* SAVILLE.

DORICOURT.

Je viendrai trop tard à la Cour. Holà, quelqu'un? (*Le Valet de Chambre annonce M. Saville, Doricourt l'embrasse avec transport*). Quel bonheur, mon ami.....

SAVILLE.

Cette réception répare celle de l'antichambre. J'avois jugé du maître d'après ses gens, & j'avois préparé mon cœur à vous dire un *bon jour* & un *adieu*. Que faites-vous de cette troupe d'étrangers? Croyez-moi, les Anglois monteront tout comme eux derriere votre voiture, & vous serviront avec le même soin.

DORICOURT.

Fi donc! cet usage est ancien & tout à fait passé de mode. Les Anglois sont bons matelots, bons ouvriers, bons philosophes & mauvais domestiques. Je prends des laquais étrangers à l'exemple des Romains. L'orgueil de leurs compatriotes méprisoit les devoirs de cet état.

Digitized by Google

SAVILLE.

Excellente excuse.

DORICOURT.

Tout prouve que j'ai raison. — Un laquais François ou Allemand ne voit & n'agit qu'après les ordres de son maître. Les principes de sa conduite se renferment dans le seul mot *obéissance*, au lieu qu'un Anglois raisonne, donne son avis & s'imagine qu'il est aussi important que vous dans la balance générale de l'Univers. C'est un censeur rigide, un juge sévère revêtu de votre livrée.

SAVILLE.

Mais vous blâmiez autrefois cet usage.

DORICOURT.

Je n'avois pas dix-huit ans, & n'avois vu que l'Angleterre. J'appris en Italie à goûter l'art séduisant de la Musique; en France, l'aisance & le bon ton; cependant, malgré l'impression qu'ont faites ces nations sur mes sens, je n'en aime pas moins les vertus solides des Anglois.

SAVILLE.

Vous avez l'art de persuader. Mais parlons de votre hymen. Quel jour attendez-vous Miss Hardy?

DORICOURT.

Elle est ici; je l'ai vu ce matin à la signature du contrat.

Digitized by Google

SAVILLE.

Je vous en félicite : on la dit très-belle.

DORICOURT.

Oui : mais voilà tout.

SAVILLE.

Comment ?

DORICOURT.

Il lui manque cet air enjoué, ce je ne sçais quoi, ce charme séducteur que possèdent les Françoises & les Italiennes.

SAVILLE.

Graces à l'économie de mon père, qui m'a empêché d'être si difficile. Je trouve nos femmes charmantes.

DORICOURT.

Vous manquez de goût, mon ami. Elles sont insipides. J'ai connu des Françoises dont tous les charmes consistoient en deux beaux yeux, faire dix conquêtes par jour ; & des Italiennes traîner une douzaine d'esclaves à leur char, par la seule grace avec laquelle elles entroient & sortoient de voiture.

SAVILLE.

Mais ta future possède d'autres mérites.....

DORICOURT.

Elle a eu soin de les cacher. J'ai été une demi-heure avant de parvenir à lui faire lever les

Digitized by Google

yeux, & j'ai fait de vains efforts pour l'engager à dire un mot : fatigué de son long silence, je me suis rabattu sur son père ; je l'ai entretenue des captures que font les Espagnols de nos vaisseaux, & des ravages qu'ont faits ceux des François dans nos flottes.

SAVILLE.

Je m'apperçois que la pauvre Miss Hardy est condamnée à languir tristement dans les bras d'un époux indifférent.

DORICOURT.

L'honneur lui assure un meilleur sort.

SAVILLE.

Ah, Doricourt ! l'honneur est un foible avantage pour une femme sensible.

DORICOURT.

Laissez la morale, elle n'est bonne qu'à soixante ans. A propos de morale, comment supportes-tu la perte de ta maitresse ? Le Chevalier George Touchwood vous a joué un vilain tour.

SAVILLE.

Il en étoit plus digne que moi.

DORICOURT.

Tu es philosophe, même en amour.

SAVILLE.

As-tu quelques projets ?

Digitized by Google

DORICOURT.

Je vais à la Cour, dînerai chez Hardy, & de-là au bal. Viens déjeûner demain avec moi, nous parlerons de notre jeunesse, & nous nous rappellerons ces momens agréables, que malgré les apparences, je n'ai point oubliés. (*Ils sortent*).

SCENE VI.

(*Maison de Hardy*).

VILLERS, FLUTTER.

FLUTTER.

AVEZ-VOUS vu Madame Racket?

VILLERS.

Elle est à sa toilette, il ne faut pas la distraire. Quelles nouvelles?

FLUTTER.

J'ai vu en venant ici Lord Jessamy, le Chevalier Wilding, & M. — A propos, je me rappelle que vous ne croyez pas la moitié de tout ce que je dis.

VILLERS.

Je n'en crois pas le quart. — Mais vous contez si bien.

Digitized by Google

FLUTTER.

Je ne mens jamais que par distraction. — D'ailleurs vous conviendrez que la plupart des aventures de notre petit globe crotté, ne vaudroient guères la peine de s'en occuper, si l'on n'en embellissoit pas un peu les détails. Mais voici Madame Racket, elle paroît avoir pris congé de ses atours de veuve.

SCENE VII.

Les précédens, Madame RACKET.

FLUTTER.

MONTREZ-VOUS, Madame, dans toute votre gloire, cette robe ajoute de l'éclat à vos charmes.

Mad. RACKET.

Que pense M. Villers de ce compliment ?

VILLERS.

Qu'il ressemble à Monsieur ; l'un & l'autre ne permettent pas un grand examen. On m'a dit que c'est à vous, Madame, que nous avons l'obligation de posséder Miss Hardy.

Mad. RACKET.

Oubliez-vous que Doricourt l'attendoit. Il

Digitized by Google

l'a vu ce matin; il en doit être enchanté: elle est aussi aimable que belle.

VILLERS.

Vous faites votre éloge, Madame.

Mad. RACKET.

Comment cela?

VILLERS.

Jamais femme n'en loue une autre, à moins qu'elle ne se croye supérieure en mérite.

FLUTTER.

Et jamais homme ne raille votre sexe, à moins d'être convaincu qu'il est digne de sa haîne.

Mad. RACKET.

A merveille, Messieurs. — Qui de vous m'accompagne chez la nouvelle mariée?

FLUTTER.

Moi, si vous me le permettez.

Mad. RACKET.

A-t-on jamais vu un époux plus singulier que ce Chevalier Touchwood?

VILLERS.

Singulier! parce qu'il aime passionnément sa femme?

FLUTTER.

Il en est tellement jaloux, qu'il donna l'autre jour la liberté à la linote de sa femme, de crainte qu'elle ne fût quelqu'amant favorisé.

Madame

Digitized by Google

Mad. RACKET.

Quel monstre! il mérite d'être.....

VILLERS.

Doucement, Madame. — Voilà votre sexe; sur un seul trait il se flatte de connoître le caractère d'un homme, il en fait un monstre ou un adonis, & le représente comme tel à tout le monde. Celui que vous blâmez possède toutes les qualités estimables qui distinguent l'humanité, il n'a que la foiblesse d'être jaloux & de quereller sa femme sur tout ce qu'elle admire.

Mad. RACKET.

Je ne connois aucune différence entre le tourment d'une telle passion & celui que cause la haîne.

FLUTTER.

Moi, j'en vois autant qu'entre votre bracelet & votre bouquet. Tel époux peut dire ce que disoit l'autre jour M. Snapper à sa femme: parbleu, Madame, croyez-vous que *ma* table, *ma* maison, *mes* tableaux. — Ho! à propos de tableaux, on vendit hier chez Langfort la plus *belle peste d'Athènes* qu'on ait jamais vu. Tous les morts étoient si naturellement peints, qu'ils sembloient vivans. Lord Primrose en offrit d'abord cinq cens guinées; six cens pour moi, dit Lady Carmin; mille pour moi, s'écria *Nabob Lingot*, adjugé, &

Digitized by Google

le tableau lui resta; le Chevalier Gingle offre aussi-tôt cinquante guinées de profit. — Devinez ce que fit *Lingot?*

Mad. RACKET.

Il les accepta.

FLUTTER.

Point du tout, Madame, il répliqua que ce tableau étoit destiné à servir dans la chambre de sa nourrice, de pendant à un autre qui représentoit Whittington & son chat.

Mad. RACKET.

Voilà le goût merveilleux de tous ces gens enrichis aux Indes, & cependant leur ignorance & leur faste renchérissent toutes choses.

VILLERS.

Monsieur se trompe, ce fut Lingot qui offrit les cinquante guinées, & le Chevalier qui fit la judicieuse réponse.

FLUTTER.

Ah! vous avez raison, mais elle n'en est pas moins bonne. Adieu, je vais la raconter au concert de Lady Crotchet, & de-là je viendrai vous trouver chez Lady Touchwood.

VILLERS.

Prenez garde de ne pas faire des bévues à ce concert.

Digitized by Google

FLUTTER.

Je parlerai avec la même précaution que Lady Juliette, qui pour arrondir ses joues, met du bouchon dans la bouche. (*Il sort*).

Mad. RACKET.

Il entend assez bien la plaisanterie. — Mais voici ma cousine.

VILLERS.

Je vous laisse en liberté.

Mad. RACKET.

Un moment.

VILLERS.

Je ne puis: la rencontre de quatre beaux yeux est aussi dangereuse que celle de *Paul Jones*.

(*Il sort*).

SCENE VIII.

Madame RACKET, Miss HARDY, *suivie de sa Femme de Chambre, à laquelle elle donne son mantelet.*

Miss HARDY.

VOUS renverrez *du Quesne;* je ne veux plus avoir de Coëffeur François. — Je déteste cette robe, la couleur me messied. (*Elle se jette nonchalamment sur un sopha, se lève, regarde la glace*). — Je suis à faire peur.

Digitized by Google

Mad. RACKET.

Je vous ai vue plus mal. Pourquoi cette humeur massacrante ?

Miss HARDY.

Ah, ma chère cousine ! tous les hommes sont des monstres, des séducteurs ; à les en croire j'étois sûre de plaire, & lorsque je tente la seule conquête que j'ambitionne, j'échoue dans mon dessein. — Doricourt m'a vue ce matin avec l'indifférence d'un époux.

Mad. RACKET.

Traitez-le de même.

Miss HARDY.

Ah ! si j'en avois le pouvoir.

Mad. RACKET.

Vous attendiez-vous à des transports devant votre père, l'Avocat & toute son étude ?

Miss HARDY.

Non sans doute : mais au moins.....

Mad. RACKET.

Croyez-vous qu'un homme dont la sensibilité a été émue par toutes les jolies femmes de l'Europe, soit aussi facilement épris qu'une jeune fille sans expérience ? Pourvu que son cœur soit libre, que vous fait le reste ?

Miss HARDY.

Vous connoissez mal le mien. Je n'épouserai jamais un homme indifférent.

Digitized by Google

Mad. RACKET.

S'il est honnête, ses égards vous dédommageront de son amour.

Miss HARDY, *après un moment de silence.*

Je l'attendrirai..... ou je renonce à sa main.

Mad. RACKET.

Projets romanesques.....

Miss HARDY.

J'en ai formé qui, s'ils réussissent, m'assurent le plus grand succès.

Mad. RACKET.

Vous êtes trop pétulante, ma chère cousine.

Miss HARDY.

Malgré tout ce que votre amitié pourroit m'opposer, j'y suis décidée.

Mad. RACKET.

Paix! voilà votre père, cachez votre trouble, vous l'affligeriez.

SCENE IX.

Les précédentes, HARDY.

HARDY.

HÉ bien! n'avois-je pas raison? — Je le *prévoyois*, ma cousine Racket. — Il avoit le plus grand desir de la voir avant son départ; si j'eusse

Digitized by Google

été assez fou pour y consentir, il ne s'en souviendroit plus.

Mad. RACKET.

Cela se pourroit.

HARDY.

Il n'en faut pas douter, j'en suis plus que convaincu. J'avois prévu qu'il en seroit éperduement amoureux, & cela n'a pas manqué ce matin à la signature du contrat. Hé, hé, hé.

Miss HARDY.

A quoi vous en êtes-vous apperçu, mon père?

HARDY.

Belle demande! comment m'apperçois-je de tout? N'ai-je pas le don de tout *prévoir?* — Comment ai-je prévu la diminution des bleds & l'augmentation des impôts? — Comment ai-je prévu que la guerre de l'Amérique renchériroit le sapin de la Norwège? — Comment ai-je prévu que les Américains....? Mais qu'avez-vous? Je m'imaginois vous trouver toute différente.

Miss HARDY.

Dans un moment aussi critique.....

HARDY.

Bo, bo, bo! les filles ne doivent jamais être graves au moment de se marier. — Ce ne fut pas de même avec vous, cousine, n'est-ce pas?

Digitized by Google

Mad. RACKET.

J'étois très-occupée de ma voiture, de ma livrée, de mes bijoux, de ma robe de noce; l'incertitude sur la couleur de l'étoffe que je prendrois pour mon habit de Cour le jour de ma présentation, me donna la migraine toute une semaine.

Miss HARDY.

Vous n'eûtes pas d'autres soucis?

HARDY.

Hé! quels soucis peut-on avoir? — Mais je commence à *prévoir* que Doricourt vous déplait?

Miss HARDY.

Mon père.....

HARDY.

J'en suis sûr; car que signifieroit sans cela votre air sérieux? Doricourt me paroît aussi aimable que vous êtes belle.

Mad. RACKET.

Votre prévoyance ne vous dit-elle pas qu'il l'est peut-être trop à ses yeux?

Miss HARDY.

De grace, ma cousine, ne.....

HARDY.

Allons, allons! parlez-moi sans détours. S'il déplaît, tout est rompu. Malgré la signature du contrat, malgré la possession d'une terre qui dépend

Digitized by Google

de cet hymen, tout est dit. Son père & moi nous achetâmes cette terre quatre-vingts mille guinées, avec la promesse que si l'un de nous renonçoit à cet hymen, la terre resteroit en entier à l'autre: cela est duement spécifié sur un bon parchemin que le père de Doricourt signa en mourant. « Ah, » lui disois-je, mon ami! je *prévois* que vous ne » vivrez pas assez de tems pour voir ce mariage; » mais je vous promets que le premier enfant » sera surnommé Jérémie ». — Quel dommage que tu n'aimes pas Doricourt!

Miss HARDY.

Je crains, mon père, qu'il ne m'aime pas autant que je le desire.

HARDY, *riant.*

Bon! n'est-ce que cela? Je l'ai questionné sur votre compte, il m'a répondu qu'il vous trouvoit fort bien. (*A Madame Racket*). — Cela ne pouvoit pas être différemment, & d'après ce propos, je *prévois* qu'il l'adore.

Mad. RACKET.

Sans doute.

Miss HARDY.

Je crains, mon père, que votre tendresse pour moi ne vous aveugle. Permettez-moi de m'en instruire.

Digitized by Google

HARDY.

Volontiers.

Miss HARDY.

Je n'épargnerai rien pour subjuguer son cœur.

HARDY.

A merveille! Vas vîte à ta toilette.....

Miss HARDY.

Ce n'est pas cet art que j'emploierai, mon dessein est plus grand. Je veux accroître son indifférence, & la changer en haîne à notre première entrevue.

HARDY.

Êtes-vous folle?

Mad. RACKET.

Vous n'y songez pas. Quoi! se plaire à se faire haïr?

Miss HARDY.

On subjugue plus facilement la haine qu'on ne change l'indifférence en amour. J'attends tout de mon projet, & vais m'y préparer. (*Elle sort*).

HARDY.

Cousine Racket, qu'en dites-vous?

Mad. RACKET.

Votre grande pénétration m'en dira des nouvelles. En attendant je vais faire une visite chez

Digitized by Google

Lady Touchwood, & reviendrai pour être témoin de cette merveilleuse entrevue. (*Elle sort*).

HARDY.

Ce projet me paroît bien singulier. — Mais voyons-en la fin. — Il ne vaut guères la peine de m'en occuper ni d'en *prévoir* le succès.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente l'appartement du Chevalier Touchwood*).

LE CHEVALIER, DORICOURT.

DORICOURT.

QUOI! Chevalier, vous qui déclamiez tant contre les femmes pendant notre séjour à Paris, vous voilà marié à Londres. Ha, ha, ha, ha.—Je n'en reviens pas.

LE CHEVALIER.

Je n'en suis pas moins en garde contre le sexe, J'ai pris la précaution de ne donner ma main qu'à une femme qui semble née d'un Patriarche.

DORICOURT.

Ah, mon ami! ce rejetton de Patriarche se laissera bientôt séduire par l'exemple.

LE CHEVALIER.

Je n'en crois rien. D'après le portrait que je lui

Digitized by Google

ai fait du grand monde, elle le craint & y vivra comme la salamandre au milieu des flammes.

DORICOURT.

Vous êtes le vrai Don Quichotte de l'hymen. De grace, présentez-moi à ce phénix. Je suis venu chez-vous dans ce dessein.

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Vous présenter à ma femme? — Je la crois sortie. (*A part*). Il a trop bonne mine. (*Haut*). Vous la verrez un autre moment.

DORICOURT.

Je suis engagé pendant quinze jours.

LE CHEVALIER, *à part.*

Tant mieux. (*Haut*). J'en suis fâché. Vous ne pouvez donc pas dîner avec nous?

DORICOURT.

Dîner! sans doute; je vais m'arranger en conséquence.

LE CHEVALIER.

Admirez mon étourderie, je voulois dire souper.

DORICOURT.

Tant mieux. J'oubliois que je dîne chez le futur beau-père.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. (*Haut*).

Digitized by Google

Moi-même j'oubliois que nous avons depuis huit jours des engagemens pour ce soir.

DORICOURT, *en le prenant par la main.*

Je vous devine, Chevalier: vous ne voulez pas me présenter à votre femme, & moi je suis décidé de la voir. (*Il s'assied sur un sopha*). Me voici, j'y resterai jusqu'à ce que vous m'ayez accordé cette faveur.

LE CHEVALIER.

Tu sçais, mon ami, que tout ce que je possède est à ton service; mais renonce à ce dessein. Tu as dix ans moins que moi, tu as du mérite.....

DORICOURT.

Tu as beau flatter ma vanité, tu n'obtiendras rien.

UN LAQUAIS, *au Chevalier.*

Lady Frances demande à vous parler, Monsieur.

LE CHEVALIER, *avec humeur.*

Je suis en affaires, &.....

DORICOURT.

Ne te gênes pas, je te suivrai. (*Il sort avec le Laquais*).

LE CHEVALIER.

Doricourt, Doricourt, il n'y a plus moyen de reculer. (*Il sort*).

Digitized by Google

SCENE II.

Madame RACKET, Miss OGLE, UN LAQUAIS.

Mad. RACKET.

CHEVALIER, Chevalier. (*Au Laquais*). Annoncez-moi & Miss Ogle.

Miss OGLE.

A peine la reconnoîtrois-je. Il y a bien des années que je l'ai vue en Shropshire (1).

Mad. RACKET.

Elle en a bien le ton. Son père l'a élevée au milieu de ses coquilles & de ses chenilles; c'étoit après ses papillons & ses grenouilles pétrifiées, le morceau le plus rare de son cabinet.

Miss OGLE.

Ce genre d'éducation n'est pas dispendieux. Il n'a jamais conduit sa fille à Londres, parce que la dépense des amusemens & des habits de Cour auroit mangé en six semaines toutes ses plantes & ses monstres marins. On dit que le Chevalier croit posséder un trésor, qu'il apprend à sa femme

(1) Province où l'on conserve encore toute la simplicité des mœurs.

Digitized by Google

à mépriser les plaisirs de la société, & se vante que l'exemple ne peut rien sur elle.

Mad. RACKET.

Quelle présomption! j'entreprendrai sa réforme pour punir cet époux orgueilleux.

Miss OGLE.

Elle est digne de vous. Mais la voici : elle a l'air bien gauche.

SCENE III.

Les précédentes, LADY FRANCES.

LADY.

AH! ma chère Miss Ogle, pardonnez, M. Doricourt m'a retenue jusqu'à cet instant.

Mad. RACKET, *sourit à Miss Ogle.*

Je ne m'en étonne pas. — Comptez-vous faire quelque séjour à Londres?

LADY.

Mon mari regrette la campagne; je crois que nous irons bientôt goûter de nouveau les plaisirs de la retraite.

Miss OGLE.

Quoi! déja partir, à peine êtes-vous à Londres; je m'imagine que vous vous opposerez à ce dessein.

Digitized by Google

LADY.

Je suis accoutumée à suivre sa volonté, cependant je ne serois pas fâchée de rester quelques jours de plus ici.

Mad. RACKET.

Ho! je me brouillerai avec votre *seigneur* & *maître* s'il vous joue ce mauvais tour. — Que faites-vous aujourd'hui ?

LADY.

Mon mari va me choisir quelques étoffes....

Mad. RACKET.

Votre mari ? Ha, ha, ha, ha, j'espère qu'il vous achette aussi vos gants, vos dentelles & vos épingles. Vous rougissez, ma chère amie! vous faites bien. De grace, ne vous vantez pas d'avoir tant de complaisances.

Miss OGLE.

Vous êtes jeune, & ne connoissez que les usages de Shropshire, qui ne s'accordent pas avec ceux de Londres.

Mad. RACKET.

Abandonnez cette belle partie de plaisir, nous vous conduirons à une vente où s'assemble toute la bonne compagnie; de-la nous ferons un tour en Hyde-Parc (1), passerons un instant dans le

(1) Promenade près de Londres.

jardin

Digitized by Google

jardin de Kensington (1), vous ramènerons à quatre heures, pour faire votre toilette, & reviendrons vous prendre ce soir pour le bal.

LADY.

Lorsque je connoîtrai l'intention de mon mari, j'accepterai votre proposition avec plaisir.

Mad. RACKET.

Vous n'osez donc vous fier à vous-même ? Si vous aviez le dessein de faire le second tome de *Baucis* & *Philemon*, il falloit rester dans vos prairies.

Miss OGLE.

Je parie que vous vous promenez autour du bassin du parc, tenant le bras du cher époux, que vous jouez le soir un piquet ensemble, dînez & soupez tête à tête, & vous couchez à onze heures : croyez-moi, la belle Lady Frances Touchwood n'est pas faite pour vivre comme la femme d'un Procureur.

LADY.

Vous m'étonnez, Mesdames : on m'a sans doute mal instruite ; mais voici mon mari.

(1) Jardin royal contigu à Hyde-Parc, il sert le matin de rendez-vous à la bonne compagnie.

Digitized by Google

SCENE III.

Les précédentes, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

ENCORE des visites : j'enrage !

LADY.

Mon cher ami, ces Dames.....

Mad. RACKET.

Vous enlèvent votre femme pour quelques heures.

LE CHEVALIER.

Quelques heures ?

LADY.

Nous allons dans mille endroits différens. — Vous ne m'avez jamais dit qu'il étoit ridicule de voir un mari avec sa femme. — Vous ne sçavez pas qu'on se mocquera de nous.....

LE CHEVALIER, *à Madame Racket.*

Que veut-elle dire, Madame ?

Mad. RACKET, *embarrassée.*

Je pense que.....

Miss OGLE.

Milady étant élevée à la campagne, ignore le ton du monde.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

Mad. RACKET.

Sérieusement.

LE CHEVALIER.

Je ne l'eusse jamais épousé, si elle n'eût pas ignoré le ton de ce que vous appellez des femmes bien élevées.

Miss OGLE.

Qu'entendez-vous par ce mot?

LE CHEVALIER.

Des femmes qui sont aimables pour tout le monde, excepté pour leur mari. Tout cède en elles au désir de plaire & à la vanité de se faire remarquer. Tous les sentimens tendres se perdent dans le tourbillon qui les entraîne; si dans la dissipation elles conservent leur vertu, elles en ont l'obligation au hasard plutôt qu'à l'amour de leurs devoirs; & si elles ne ruinent pas leurs maris, ils en ont obligation à leur dextérité au jeu.

Mad. RACKET, *l'examinant attentivement.*

A trente-deux ans avoir tant de cinisme! Mais je veux vous confondre. Les femmes que vous blâmez, doivent tout à la nature & à l'éducation. Elles ont du goût, de l'élégance & de la vivacité: polies avec tout le monde, elles témoignent leur tendresse pour leurs époux au moment où elles

Digitized by Google

peuvent s'y livrer. Elles le préfèrent en secret à tout le monde, & cherchent à le faire respecter. De telles femmes ornent la société & embellissent tout ce qu'elles disent. Les plaisirs suivent leurs traces; tous leurs desirs sont prévenus, & voilà les modèles, Madame (*à Lady*), qu'il vous faut imiter.

LADY, *au Chevalier.*

Mais vous m'aviez fait un portrait bien différent. Je m'apperçois que vous m'avez peint le monde avec des couleurs trop noires. Il est tems que je m'instruise.

Mad. RACKET.

Commençons dès ce moment. — Allons.

LADY.

Adieu, mon ami; nous nous reverrons à dîner.

LE CHEVALIER, *à part.*

Est-ce un songe? (*Haut*). Arrêtez.

LADY.

Voulez-vous nous suivre?

LE CHEVALIER.

Quoi! vous sortez sans votre époux?

Mad. RACKET.

Craignez-vous de me la confier?

LE CHEVALIER.

A qui, grands Dieux! ose-t'on aujourd'hui confier sa femme? Tout votre sexe est perverti. Une

Digitized by Google

ride de plus ou de moins en fait toute la différence. Où est le tems où quatre vieilles femmes faisoient toute la police d'une paroisse?

Mad. RACKET.

N'est-il pas heureux que la médisance soit aujourd'hui sans effet?

LE CHEVALIER.

Non, Madame: je m'étonne qu'on ne les force pas par acte du Parlement à reprendre leur emploi.....

Mad. RACKET, *en riant.*

Et que l'Etat ne les pensionne.....

LE CHEVALIER.

Et qu'il n'oblige pas votre sexe à garder son caractère distinctif. — Une veuve alors seroit grave & réservée dans sa parure, & n'afficheroit pas, comme vous, le désir de plaire. Vous êtes légère & coquette, & vous avez tous les défauts d'une femme du bon ton.

Mad. RACKET.

Ce compliment me flatte plus que vous ne l'imaginez.

Miss OGLE.

Monsieur préfère le ton de la société du dix-septième siècle, où un grave Gentilhomme avec sa chaste moitié, plus grave encore que lui, &

Digitized by Google

entouré de sa modeste famille, languissoit tristement dans un vieux château, au fond d'un parc.....

Mad. RACKET.

Et où rien ne troubloit leur douce tranquillité, que les cris des corneilles & le bruit d'un antique carrosse, le jour des grandes fêtes.

Miss OGLE.

La femme du Curé (1) ou de l'Apoticaire rompoit de tems en tems ce cercle intéressant.

LE CHEVALIER.

Où sont les agrémens de la société d'aujourd'hui? C'est un cahos où toutes distinctions se confondent sous une ridicule affectation d'aisance. Dans les cercles *choisis* se trouvent souvent la femme d'un Evêque à côté d'un filou, & un Lord avec un Musicien. C'est une mascarade continuelle, où chacun s'efforce de paroître sous un dehors emprunté.....

UN LAQUAIS.

M. Flutter.

LE CHEVALIER, *continue.*

En voici un exemple : on auroit peine à deviner si M. Flutter est un Marchand, un Magistrat ou un Militaire.

(1) On sçait que le Clergé se marie en Angleterre.

Digitized by Google

SCENE IV.

Les précédens, FLUTTER.

FLUTTER.

TOUT ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me fassiez grace du Lord Maire. (*Il salue les Dames*). Qu'avez-vous, Mesdames? Votre air sérieux..... (*A Madame Racket*). La couleur de votre robe ne répond pas aux complimens que je me proposois de vous faire. (*A Lady*). A propos, Madame, tout le monde s'occupe du petit oiseau que vous tuâtes par amour pour Monsieur, & que la jalousie.....

LADY.

Qui! moi? Je pourrois avoir cette cruauté?

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Je vous l'aurois pardonnée.....

FLUTTER.

Ho! je me rappelle que ce trait appartient au Chevalier, qui ne le tua point, mais lui donna la liberté, craignant qu'il ne fût un rival déguisé.

LADY.

C'est donc vous, Monsieur.....

LE CHEVALIER.

Votre méprise n'excuse pas, Monsieur, cet excès d'imprudence.

Digitized by Google

Miss OGLE, *bas à Lady Frances.*

Vous voyez de quoi votre mari est capable. Vengez-vous.

LADY.

Ah! Monsieur, je n'oublierai jamais ce trait.

Mad. RACKET, *bas à Lady.*

Sortons bien vîte.

(*Elles font quelques pas pour sortir*).

LE CH'EVALIER.

Je vous défends, Madame, de sortir.

LADY, *pleurant.*

C'est la première fois que vous prenez ce ton.

Miss OGLE, *bas.*

Ne cédez pas.

LADY.

Vous avez le dessein de me priver de tous mes plaisirs. Mon pauvre oiseau!

LE CHEVALIER.

Vos reproches me dessillent les yeux. Tremblez, Madame; le moment viendra où vous desirerez cette preuve de ma tendresse. Allez, Madame, prodiguer tous vos charmes au public, livrez-vous au délire de la dissipation, & tâchez de vous dédommager de la perte de ma tendresse.

(*Il sort*).

FLUTTER.

Quelle éloquence!

Digitized by Google

LADY.

Je n'ose sortir; il est trop fâché.

Mad. RACKET.

Quelle folie! Voici le moment de s'affranchir de la contrainte. Venez, les momens sont précieux.

LADY.

Mon cœur s'y oppose; mais cependant je ne veux pas céder à ce ton impérieux.

Miss OGLE.

A merveille! Je suis contente de vous.

(*Elles sortent*).

FLUTTER.

J'étois sûr que les plaisirs l'emporteroient sur le devoir. (*Il sort*).

SCENE V.

(*Le Théâtre représente une Salle publique ornée de bustes, de tableaux & autres curiosités mises en vente*).

SILVERTONGUE, *suivi de plusieurs personnes.*

FORT bien! fort bien! — Aujourd'hui pour le public, & demain matin à onze heures nous commencerons la vente. — Madame Fagg, si

Digitized by Google

vous ne renchérissez pas mieux ici que vous ne fîtes l'autre jour à la vente de Mylord Filagrame, je vous casserai aux gages. — Voyons? vous voilà pas mal vêtue, vous passerez aisément pour quelque chose; mais on ne vous prendra jamais pour une Dame.

Mad. FAGG.

Vraiment, Monsieur, on ne peut pas jouer la femme de qualité pour un petit écu par jour. Si vous exigez plus de parure, il faut doubler les gages, sinon quitte ou double, comme l'on dit.

SILVERTONGUE.

Cinq shellings (1)! vous n'y songez pas: ignorez-vous qu'il y a des millions de Curés, qui prêchent, prient, enterrent & marient, le tout pour le bien de la société, & qui ne les gagnent pas. — Cinq shellings, vraiment! c'est la paie d'un Lieutenant d'Infanterie. — Il se bat, s'habille, fait sa cour, entretient un cheval, un laquais, une maîtresse, défend la patrie & meurt pour elle. — Le tout pour cinq shellings par jour.

Mad. FAGG.

Quant à cela vous avez raison. — Mais un Militaire ne doit point tenir à la vie; & en lui faisant faire tout cela pour cinq shellings par jour, c'est le moyen de l'en dégoûter.

(1) A peu près six livres.

Digitized by Google

SILVERTONGUE.

Hé bien, Mask, avez-vous examiné les antiquités? En sçavez-vous les noms & pourrez-vous les réciter sans erreur?

MASK.

J'ai tout cela au bout des doigts. Quoique le verd de gris eût rongé tous les caractères d'une médaille, au tact je vous fixerai sa naissance, *anno mundi*, *anno Domini*. — J'espère que vous sçavez que mon habit noir & ma perruque d'antiquaire sont usés.

SILVERTONGUE.

Votre habit d'aujourd'hui fera la besogne tout comme l'autre.

MASK.

Point du tout; c'est l'habit d'un jeune amateur. Votre confrère, M. Glib, l'acheta du Valet de Chambre du Chevalier Tom Trotter, dont on fait la vente des tableaux aujourd'hui. J'y vais de de ce pas la tête farcie de *Parmezano*, *Sal Rossa*, *Metzu*, *Vandermeer*. Je ferai remarquer le *pathétique* de *Teniers*, la gaieté de *Rubens*, le *sombre* de Claude Lorrain, &.....

(*Arrivent plusieurs personnes*).

UNE DAME.

Personne ici, M. Silvertongue?

Digitized by Google

SILVERTONGUE.

Tout à l'heure, Madame, tout à l'heure. Dès qu'on verra votre voiture, la salle sera trop petite.

LA DAME, *à part.*

Quelle familiarité! (*Haut, elle regarde un tableau*). Voilà une belle Diane; par quel hasard a-t'on placé *Actéon* sur le toit de la maison?

SILVERTONGUE.

Ce n'est pas *Actéon*, Madame, c'est David & Bethsabé.

LA DAME.

Je leur demande pardon.

SCENE VI.

Les précédens, Madame RACKET, LADY FRANCES, Miss OGLE, & *plusieurs autres personnes. Pendant qu'on regarde les curiosités*, COURTALL *approche.*

Mad. RACKET, *à Silvertongue.*

VOICI donc le premier lot?

Miss OGLE.

Le modèle d'une ville en cire.

Digitized by Google

LADY.

Le nom de cette ville, Monsieur?

SILVERTONGUE.

Celui qu'il vous plaira, Madame : Pekin, Rome, Londres; il est indifférent, pourvu que ce soit celui d'une ville; les unes & les autres renferment les mêmes vices & les mêmes vertus. Une imagination féconde trouvera mille sujets d'amusemens renfermés dans ce modèle. Regardez, Mesdames, cette jolie petite maison; on suppose qu'elle est habitée par quatre vieilles prudes, qui font la réputation de leurs voisins. — Ce grand palais à droite, bâti en ordre dorique; on devine aisément qu'il appartient à un Seigneur, & que c'est la demeure de la philosophie, du patriotisme & de la vertu. — Voici l'hôtel-de-ville; tous ces pauvres qui s'arrêtent devant les fenêtres de ce grand appartement, annoncent que les Echevins sont à table, & que les malheureux se nourrissent des vapeurs du dîné. — Voilà une Eglise; les portes en sont fermées. — Mais voici la maison du Curé; tandis qu'il dort sur un infoglio de Toland, sa femme & ses filles s'apprêtent pour aller au bal.

(*Courtall, pendant que les Dames regardent le modèle, les approchent, & examine attentivement Lady Touchwood*).

Digitized by Google

Mad. RACKET.

Je vous réponds que ce modèle ne représente pas une ville d'Angleterre ; les Curés y sont *orthodoxes*, & leurs filles & leurs femmes *modestes.*

LADY, *à Miss Ogle.*

Cet homme m'embarrasse par ses regards impertinens.

Miss OGLE.

Il en a le privilège. — Il a voyagé, & il est l'héritier d'une immense fortune.

LADY.

Je voudrois que mon mari fût avec moi.

COURTALL, *à Madame Racket.*

Vous ne voulez donc pas me regarder ?

Mad. RACKET.

Ah ! c'est vous, M. Courtall ?

COURTALL, *bas.*

Qui est cette belle personne ?

Mad. RACKET, *à Lady Frances.*

Lady Frances Touchwood, permettez que je vous présente M. Courtall.

COURTALL, *à part.*

Qu'entends-je ! L'ancienne passion de Saville !

Digitized by Google

(*Haut.*) Tant de charmes devoient me faire connoître la belle Milady Frances; il y a long-tems qu'ils reçoivent mes secrets hommages.

LADY, *à Miss Ogle.*

Il sçait que je suis mariée, & il ose....

Miss OGLE.

Qu'est-ce que cela fait?

LADY, *à Madame Racket.*

Si j'avois sçu que ce Monsieur étoit de vos amis, j'eusse été plus polie.

Mad. RACKET.

N'y faites pas attention. (*Elle regarde sa montre*). Allons à Kensington: il est tard; nous courrons risque de n'y trouver personne.

LADY, *à Courtall.*

Vous viendrez avec nous, Monsieur?

(*Madame Racket & Miss Ogle se regardent ironiquement*).

COURTALL, *surpris.*

Si vous l'ordonnez, Madame.

Mad. RACKET.

Allons, allons; il sera trop heureux de nous suivre.

(*Elles sortent*).

Digitized by Google

COURTALL.

Cette grande familiarité me surprend. Mais il en est de Lady Touchwood comme de la glace, le premier rayon de soleil la fond.

(*Il sort en fredonnant un air de l'Opéra*).

Fin du second Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Maison de M. Hardy*).

Madame RACKET, Miss HARDY.

Mad. RACKET.

DÉPÊCHEZ-VOUS, Doricourt va venir.

Miss HARDY.

Comment prit-il mon excuse, de ce que je n'étois pas venue à table?

Mad. RACKET.

Très-bien : votre père a dit que vous étiez malade; mais je lui fis entendre que c'étoit timidité.

Miss HARDY.

C'est un défaut capital à ses yeux; tout-à-l'heure j'en aurai bien d'autres.

Mad. RACKET.

Vous persistez donc dans votre projet?

Miss HARDY.

Plus que jamais. J'entends quelqu'un; c'est peut-être lui; ne m'épargnez pas : je reviendrai dans quelques minutes. (*Elle sort*).

Digitized by Google

SCENE II.

Madame RACKET, DORICOURT.

DORICOURT *s'arrête devant un tableau.*

OUI, voilà ma future; l'air timide, les yeux baissés: il ne lui manque que des larmes pour en faire la Madeleine de *Le Brun.*

Mad. RACKET *lui donne un coup d'éventail.*

Le croyez-vous?

DORICOURT, *étonné.*

Ah! Madame. (*A part*). J'y suis pris.

Mad. RACKET.

Il me paroît que les charmes de ma cousine ne font guères d'impression sur vous. Ses défauts.....

DORICOURT.

Ses défauts?

Mad. RACKET.

Je parle de ceux de son esprit. Un excès d'indulgence a nui à son éducation. Il est heureux que la laideur ne soit pas réunie à l'ignorance & au caprice.

DORICOURT.

Vous exagérez, Madame.

Digitized by Google

Mad. RACKET.

Je vous tais la moitié : il ne faut pas trop vous instruire.... Lorsque vous serez marié....

DORICOURT.

Mais je ne vois pas..... qu'il faille tant se presser.

Mad. RACKET,

Vous n'avez pas tort..... Il y a des momens même où je doute que cette alliance.... puisse avoir lieu.

DORICOURT, *à part.*

La veuve est coquette ; l'envie, peut-être.... (*Haut*). Vous êtes très-aimable ; je devine votre projet. On m'a parlé différemment de Miss Hardy ; en exagérant les défauts qu'elle n'a pas, vous voulez me surprendre.

Mad. RACKET, *à part.*

Tout réussit. (*Haut*). Je suis bien aise que vous m'ayez devinée. La voici ; vous en jugerez.

SCENE III.

Les précédens, Miss HARDY.

Miss HARDY *entre en courant.*

COUSINE, sçais-tu que notre Jean. — Ho ! je ne voyois pas Monsieur. (*Elle se cache derrière Madame Racket*).

Digitized by Google

Mad. RACKET.

Fi, Miss. Montrez que vous êtes une demoiselle bien éduquée.

Miss HARDY.

Ho ! non, ma cousine : mon amant ne doit pas me voir en face avant d'être mon époux ; mon papa me l'a dit.

Mad. RACKET, *à Doricourt.*

Hé bien ?

DORICOURT.

Je n'en reviens pas.

Miss HARDY, *à demi-voix.*

Prenons courage ; il ne me mangera pas. (*Elle avance après avoir regardé Doricourt*). On m'a dit, Monsieur, que vous avez beaucoup voyagé ?

DORICOURT.

On a eu raison, Mademoiselle.

Miss HARDY.

Racontez-moi quelque chose de tout ce que vous avez vu : j'aime beaucoup les histoires, moi.

Mad. RACKET.

Il vous en parlera dans un autre moment.

Miss HARDY.

Il est donc aussi lent que ma tante Marguerite ; elle ne dit jamais deux paroles de suite. — Comme il me regarde, cousine.

Digitized by Google

Mad. RACKET.

Un peu plus de réserve, Mademoiselle.

Miss HARDY.

Il m'est permis de tout dire avant mon mariage. D'ailleurs ne sçais-je pas comment il faut parler avec un amant?

DORICOURT.

Vous en avez donc eu d'autres?

Miss HARDY.

Sans doute; mais je leur ai bientôt fermé la bouche. Je sçavois que vous passiez tout exprès la mer pour m'épouser.

DORICOURT, *à Madame Racket.*

Il est impossible que ce que je vois soit vrai.

Miss HARDY.

Ho! je suis sûre que, parce que ce matin je ne parlois pas, vous avez cru que je n'avois pas de langue. J'avois peur de vous & de l'Avocat; mais à présent je vous connois déja. Je parie que vous m'aimez mieux comme ça.

SCENE IV.

Les précédens, HARDY.

HARDY.

JE *prévois* que vous brouillerez tout. — N'allez pas vous imaginer que ma fille.....

Digitized by Google

Miss HARDY.

Ne me grondez pas; il s'en prévaudroit lorsqu'il sera mon époux....

HARDY.

Finissez la plaisanterie....

Miss HARDY.

Ho! papa, ne dites pas tout cela; venez plutôt avec moi; cousine parlera pour vous. Venez, mon petit papa. (*Elle sort en prenant Hardy par le bras*).

Mad. RACKET.

Ai-je raison?

DORICOURT.

Quel dommage! Ses yeux annoncent de l'esprit.

Mad. RACKET, *malicieusement.*

Vous la formerez....

DORICOURT, *tristement.*

Non, Madame, je ne prendrai pas cette peine; mon parti est pris. Adieu, Madame.

Mad. RACKET.

Ecoutez, Doricourt. — On vous verra ce soir au bal?

DORICOURT.

Oui, oui; au bal. (*Il sort*).

Mad. RACKET.

Il paroît désespéré. — Je ne réponds pas de ce grand succès.

Digitized by Google

SCENE V.

Madame RACKET, HARDY.

HARDY.

HÉ quoi ! est-il parti ?

Mad. RACKET.

Oui, & j'en suis bien aise. Vous alliez commettre une belle indiscrétion. Je vous prie, Monsieur, de ne pas vous mêler de cette affaire, & de nous en laisser le soin. (*Elle sort*).

HARDY.

Que je ne m'en mêle pas ! Je me pendrois plutôt. — Je *prévois* ce qui en arriveroit. — Voyons, que ferai-je ? — Ho ! je le tiens. — J'irai au bal. — J'avertirai Doricourt de leur dessein, & puis adieu l'intrigue. — Mais comment me masquerai-je ? — Je suis bien aise de me faire remarquer. — Je veux être en Mogol, ou en Grenadier. — Je suis trop petit, & l'on se moquera de moi. — Il me vient une idée. — J'emprunterai de mon petit favori Quick (1) son habit de Juif. Le

(1) Acteur de mérite, qui joue supérieurement bien le rôle du petit Juif Isaac Mendoza, dans l'Opéra comique de la *Duenna*, le pauvre Isaac est dupe de tout le monde.

Digitized by Google

petit drôle aime un bon verre de vin de Bourgogne ; je lui en donnerai de 1748 : il m'instruira de mon rôle le verre à la main, & l'on n'aura jamais vu un Juif plus rusé. (*Il sort*).

SCENE VI (1).

(*Un appartement dans la maison de Courtall*).

COURTALL, SAVILLE.

COURTALL.

Oui, mon ami, je l'ai vue ; j'ai vu celle que tu aimes.

SAVILLE *soupire.*

Hélas ! elle est perdue pour moi.

COURTALL.

Bénis ton étoile de ne l'avoir pas épousée. — Je ne me marierai jamais qu'avec une femme excessivement riche & laide.

SAVILLE.

Pourquoi cela ?

COURTALL.

Elle n'aura pas les prétentions d'une jolie femme, & me garantira de la vengeance.

(1) L'on a supprimé une Scène fort longue & ennuyeuse, tout à fait étrangère au sujet.

Digitized by Google

SAVILLE.

Si tu épousois une femme comme Lady Touchwood....

COURTALL.

Ha, ha, ha! Elle ressemble au reste de son sexe.

SAVILLE, *gravement.*

Elle ressemble aux plus vertueuses.

COURTALL.

Ha, ha, ha, ha! Vertueuse? — Tout comme les autres.

SAVILLE.

Malgré ton assurance, je parie que tu n'oserois pas lui tenir des propos galans.

COURTALL.

Je n'oserois? — Je lui ai fait une déclaration ce matin. Tu n'en aurois pas eu le courage, toi?

SAVILLE.

Je mourrois plutôt....

COURTALL.

Et je me propose cette nuit au bal de la lui répéter. Je parie même que je l'engage à sortir de la salle pour prendre l'air.

SAVILLE.

Je parie le contraire. Votre présomption, Monsieur, me fait douter de tous les succès dont vous vous êtes vantés.

Digitized by Google

COURTALL.

Votre candeur vous rend la dupe des femmes. Je vous montrerai une liste avec des noms qui vous étonneront, & je ne doute pas que celui de Lady....

SAVILLE.

Prenez garde, Monsieur; respectez ce nom.

COURTALL.

Ne vous emportez pas. — Je vous confondrai ce soir.

SAVILLE.

Je réponds sur ma vie que vous échouerez dans ce dessein. (*Il sort*).

COURTALL.

Ses doutes excitent mes desirs. — Je lui prouverai que rien ne me résiste. — Mais comment ferai-je? (*Il se promène & réfléchit*). — Lady Frances est jeune....; les préjugés sont encore chez elle dans toute leur force....; les protestations ordinaires.... flatteroient son orgueil...., & voilà tout. — Employons l'artifice. (*Il sonne, vient un Laquais*). Connois-tu quelqu'un chez le Chevalier Touchwood?

DICK.

J'y connois un Palfrenier & une Fille de garde-robe, Monsieur.

Digitized by Google

COURTALL.

Tu n'as aucune relation avec la Femme de chambre de Milady ?

DICK.

Quant à cela, Monsieur, je ne puis guères vous l'assurer. Mais Sally est fort intime avec le Valet de chambre.

COURTALL.

Informe-toi à Sally si son Maître va ce soir au bal, & comment il se masque. Sois exact, & viens m'en rendre réponse chez Boodle (1). (*Dick sort*). Je triompherai d'Alcmène comme un autre Jupiter. (*Il sort en répétant*) : Ah ! M. Saville, vous doutez de mes succès !

SCENE VII.

(*Le Théâtre représente une rue*).

SAVILLE, *pensif.*

QU'AI-JE fait ? Ma pétulance fera peut-être tort à celle dont j'ai pris la défense. — Je connois Courtall ; sa vanité est piquée, & il se pourroit.... (*Dick traverse la Scène*). Ecoute, mon ami ; où vas-tu ?

(1) Nom d'un fameux *club*.

Digitized by Google

DICK.

Où je vais, Monsieur ? Mais.... où mon Maître m'a ordonné d'aller.

SAVILLE.

Fort bien. J'ai des raisons particulières pour m'en informer.

DICK.

En ce cas, Monsieur, je vais chez ma cousine Sally, qui demeure chez le Chevalier Touchwood.

SAVILLE.

Ah ! chez le Chevalier Touchwood. Tiens, Dick, voilà une guinée ; bois à ma santé avec ta cousine. — Que vas-tu faire chez elle ?

DICK.

Je sçais, Monsieur, qu'il n'y a point d'indiscrétion à vous le dire ; car je ne babillerois pas pour tout l'or du monde. — Je vais seulement sçavoir si M. le Chevalier va ce soir au bal, & comment il sera masqué.

SAVILLE, *à part.*

Je comprends son dessein. (*Haut*). Je serois bien aise d'en être instruit à mon tour. Si tu veux me l'apprendre chez moi, je te donnerai une autre guinée.

DICK.

Avec plaisir. J'y cours dans l'instant. (*Il sort*).

Digitized by Google

SAVILLE.

J'espère que l'intention excuse la faute.

(*Il sort*).

SCENE VIII.

(*La maison du Chevalier*).

LE CHEVALIER, VILLERS.

VILLERS.

COMMENT pouvez-vous affliger votre femme à ce point ?

LE CHEVALIER.

Elle l'a voulu : malgré tous mes efforts pour la retenir, elle n'a eu rien de plus empressé que de suivre ces dames.

VILLERS.

Si vous aviez dessein de la fixer, il ne falloit pas la conduire à Londres. Mais je ne vous conçois plus : avant votre mariage, vous donniez le ton ; par-tout on vous citoit comme l'homme du jour, & toutes les femmes briguoient l'honneur de vous plaire.

LE CHEVALIER.

Ce sont ces succès qui me dégoûtent du monde, & me font tout craindre pour ma femme.

Digitized by Google

VILLERS.

Si vous l'aviez vue ce matin...

LE CHEVALIER, *troublé.*

Hé bien ! qu'a-t-elle fait ?

VILLERS.

Madame Racket m'a dit qu'elle... s'ennuyoit par-tout.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon ami, dis-tu vrai ?

VILLERS.

Je vous l'assure.

LE CHEVALIER.

Combien de peines m'eussiez-vous épargnées, si vous m'en aviez instruit plûtôt ! Je craignois déja....

VILLERS.

La voici. Une explication comme la vôtre n'a pas besoin de témoins. Adieu. Je vous reverrai chez mon ami Hardy.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LADY FRANCES.

LE CHEVALIER.

VENEZ, ma belle affligée, essuyez ces larmes, & dites-moi si votre entrée dans le monde vous a bien divertie ?

Digitized by Google

LADY.

En vérité, mon cher ami, je n'ai pas eu le tems de me reconnoître : on m'a conduit si rapidement d'un endroit à l'autre, que tout m'a étonné, & rien ne m'a fait plaisir.

LE CHEVALIER.

Voilà le ton du jour. La vie que vous préférez à moi, la croyez-vous heureuse ?

LADY.

Mais, je m'imagine qu'elle doit l'être, puisque tout le monde l'aime.

LE CHEVALIER.

Cela ne décide rien.

LADY.

J'eusse été plus contente avec vous. Nous irons ensemble au bal, j'espere.

LE CHEVALIER.

L'usage, comme vous le sçavez, ne le permet pas.

LADY.

Ho, nous pouvons aller ensemble au bal, sans qu'on se mocque de nous. Madame Racket me l'a dit.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

En ce cas il faut le croire.

Digitized by Google

LADY.

Je n'aime gueres cet usage d'ici. Je voudrois qu'on accordât aux gens mariés la permission d'être toujours ensemble.

LE CHEVALIER.

Introduisons-en le ton.

LADY.

Cela ne se peut pas; personne ne le suivroit. Si vous sçaviez tous les ridicules que nous nous donnerions. On se mocque déja assez de nous. J'ai rencontré ce matin à Kensington une dame que nous avons vue à la Cour. D'aussi loin qu'elle m'a vue, elle s'est écriée : Est-il possible ! Lady Frances sans le Chevalier *Hurlo* Trombo. Puis elle dit à Madame Racket : Comment osez-vous vous charger de ce trésor ! Ramenez-la bien vîte, de peur que quelque dragon aîlé ne vienne vous l'enlever.

LE CHEVALIER.

Quelle perversité de mœurs ! Ah ! ma chère Fanny, je tremble à chaque minute pour vous Tant de candeur & d'innocence....

SCENE

Digitized by Google

SCENE X.

Les précédens ; UN VALET DE CHAMBRE.

GIBSON.

MONSIEUR ne m'a-t-il pas dit qu'il alloit au bal ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

GIBSON.

C'est que, Monsieur, je craignois d'avoir mal entendu.

LADY.

Un moment. Avez-vous ordonné un habit de bal ?

LE CHEVALIER.

Je n'y ai seulement pas songé.

LADY.

Vous irez sans doute en domino. J'en ai vu un rose & noir chez le Marchand où j'ai acheté mon habit. Le voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Tout comme il vous plaira.

LADY.

Allez le prendre tout de suite, Gibson. — Venez voir mon habillement ; vous en serez content,

Digitized by Google

mon ami ; il est de la plus grande élégance. Venez, venez. (*Ils sortent*).

GIBSON.

Un domino rose, garni de noir ! Bon. — Mais pourquoi Sally a-t-elle tant d'empressement d'en être instruite ? — Auroit-elle par hasard un rendez-vous avec son maître ? — Si je le sçavois, nous verrions beau jeu. (*Il sort*).

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente le Pantheon* (1). *Plusieurs grouppes de Masques. Une Contredanse. Après la danse, entre la Folie & sa suite*).

UN MASQUE, *à la Folie.*

DIS-MOI, Déesse bruyante, qui t'attire ici ?

LA FOLIE.

Le dessein de protéger une jeune beauté. Mais tu es bien osé de questionner la Souveraine de ces lieux.

UN MARCHAND D'ORVIETAN. (*On continue la marche*).

Qui veut de mes drogues ; j'en vends pour tous les états ; j'en ai pour les femmes, les filles, les veuves, & les maris. — Voici une liqueur pour les dames ; elle guérit de la fureur de plaire. — Voilà des pillules pour les Membres du Par-

(1) Grand & magnifique édifice, où l'on donne des concerts & des bals.

Digitized by Google

lement ; elles donnent l'intégrité. — Ceci est l'eau merveilleuse pour les époux jaloux ; elle épaissit la membrane de l'œil trop clairvoyant. — Voilà une décoction pour le Clergé ; elle n'a de vertu que sur celui qui possède plusieurs bénéfices. — Ceci est une ptisane pour les Gens de Loi ; elle inspire la justice. — Et voilà une poudre pour les gens à projets ; elle dissipe les fumées d'un estomac vuide, & guérit de la rage de *bâtir* des *châteaux en Espagne*.

UN MASQUE.

Avez-vous quelques remèdes pour donner de la patience aux héritiers, dont les parens se portent bien ?

LE MARCHAND.

Sans doute. — Voici même une infusion qui donne aux créanciers des gens prodigues, des petits-maîtres & des joueurs, de la résignation, lors même qu'un Membre du Parlement fait valoir ses droits pour manquer à ses engagemens (1).

LE MASQUE.

Suis-moi ; je te ferai vendre tes drogues avantageusement.

(*Pendant le dialogue de cette scène, entre Hardy, masqué en Isaac Mendoza*).

(1) On ne peut pas arrêter les Membres du Parlement pour dette.

Digitized by Google

HARDY, *masqué en Juif.*

Quelle honte pour la nation de voir tant de jeunes gaillards s'amuser à des masquarades, y danser des courantes, au lieu d'aller danser au bruit du canon des François ! ou de faire suer les Espagnols à une *fandango* angloise. — Hò, hò, je *prévois* la fin de tout cela.

UN MASQUE.

Que dis-tu là, petit Israélite ? Vas-t-en bien vîte en *Duke's place* (1), y prêcher tes confrères, & engage la tribu à souscrire pour le soutien du pays, aux dépens duquel tu t'es engraissé. — Où sont vos *Josués* & vos *Gédéons* ? Hé ! sont-ils tous changés en usuriers, frippiers & colporteurs ?

HARDY.

Oublies-tu que plusieurs se font Chrétiens & jouissent par-là même des privilèges d'un Anglois ? On trouve dans notre seconde génération, des *patriotes*, des rebelles, des courtisans & des époux à la mode (2). (*D'autres masques s'avancent, parmi lesquels paroissent les suivans*).

(1) Place dans Londres, où il y a une fameuse synagogue.

(2) Epigramme contre un Juif christianisé, qui a une fort belle femme.

Digitized by Google

SCENE II.

Les précédens, Mad. RACKET, LADY TOUCHWOOD, LE CHEVALIER TOUCHWOOD, FLUTTER.

Mad. RACKET.

REGARDONS ce gros Juif, son embonpoint annonce qu'il est Lévite. Y a-t'il longtems que tu te nourris aux dépens des Chrétiens, mon ami?

HARDY.

Depuis le tems que tu cours après un autre époux, ma belle veuve.

FLUTTER.

C'est un de ces *génies saillans*, payés par les Entrepreneurs du bal, pour divertir la campagnie. — Montre ton répertoire, j'ai besoin de quelques saillies d'esprit.

HARDY.

Répétées par toi, elles perdroient tout leur sel; d'ailleurs personne ne t'en croiroit l'auteur.

LE CHEVALIER.

Il vous connoît Flutter. — Mon petit Isaac paroît avoir des prétentions à l'esprit.

Digitized by Google

HARDY.

Un jaloux n'a pas le tems d'en juger. — Prends garde à ta femme.

FLUTTER.

Il vous connoît, Chevalier.

LE CHEVALIER, *à part.*

Suis-je déja le jouet de Londres ?

HARDY, *à part.*

Je ne vois ni ma fille ni Doricourt. (*Haut*). Adieu, je vais chercher des meilleurs Chrétiens. (*Il sort*).

Mad. RACKET.

Hé bien, Lady Frances, que dites-vous du bal ?

LADY.

Je suis dans l'enchantement.

LE CHEVALIER.

Tous les objets qui vous flattent en cet instant, perdront insensiblement le charme de l'illusion, & en moins de quatre heures l'ennui succédera au délire.

Mad. RACKET.

Quelle inhumanité ! Nous ne jouissons pas six fois dans la vie de la sensation délicieuse d'une première impression, & vous tâchez d'en détruire le plaisir.

FLUTTER.

Les hommes d'esprit sont généralement des

Digitized by Google

fous : pendant qu'ils analysent les plaisirs la quintessence leur échappe. Jouissons sans nous inquiéter du reste. — Regardez, Madame, cet Empereur, fier de son habit, c'est le fils d'un Marchand d'oranges, — & cette sorcière, une fille d'honneur ; — & là-bas ce Frippier, un Médecin.

LADY.

Vous connoissez donc tout le monde?

FLUTTER.

On a beau se masquer, rien ne m'échappe. Venez avec moi, je vous raconterai l'histoire de toute l'assemblée ; je vous montrerai dans l'autre salle toute une famille qui a vécu un mois de *cresson*, pour avoir les moyens de venir au bal : mais pour réparer cet austère jeûne, père, mère & enfans se rempliront les poches de pâtés, poulardes & biscuit, & feront carnaval demain (1).

LADY.

Allons voir une famille aussi prudente.

(*Elle sort avec Flutter*).

Mad. RACKET, *au Chevalier.*

Ne craignez-vous pas les charmes de M. Flutter?

(1) Dans tous les bals il y a une collation, & bien souvent un souper chaud. -- L'entrée se paie en conséquence ; il en coûte quelque fois 60 livres par billet.

Digitized by Google

Suivons-le bien vîte..... Vous hésitez? Adieu, je vous laisse. (*Elle sort*).

LE CHEVALIER.

Je méprise le ton du jour, & cependant il maîtrise ma raison. (*Il sort*).

SCENE III.

DORICOURT, *il arrête un masque en Pélerin.*

QUOI! Mylord, dans un moment aussi critique vous n'êtes pas au Parlement?

(*Miss Hardy les approche*).

LE MASQUE.

J'en suis sorti dès que Mylord *Trope* s'est levé, bien convaincu que j'aurois le tems de me divertir ici deux heures, avant que son discours finisse. (*Il regarde Miss Hardy*). Voilà un joli masque. Belle dame, la charité pour un pauvre Pélerin (1).

Miss HARDY.

Le Ciel t'accordes de l'esprit.

(1) Dans les bals en Angleterre, on y vient de préférence en habit de caractère, on tâche d'adopter le jargon de celui qu'on représente. Cet usage jette de la variété & de l'intérêt dans la parure de cette assemblée.

Digitized by Google

LE PÉLERIN.

Je vous demande d'autres charités, belle dame. — Des regards doux, des paroles consolantes.....

Miss HARDY.

Hélas! j'en ai besoin moi-même. (*A part*). Comment me ferai-je remarquer?

LE PÉLERIN.

Vous me refusez donc toute faveur?

Miss HARDY.

Point du tout: j'ai dessein de danser un menuet; Oserez-vous être mon *Partner*?

DORICOURT, *à part.*

Elle paroît aimable.

LE PÉLERIN.

J'ose tout pour vous plaire.

DORICOURT, *bas à Mylord.*

La connoissez-vous?

LE PÉLERIN.

Non: autrefois ses graces l'eussent décélée, mais aujourd'hui il semble que Vénus a donné sa ceinture à toutes les femmes.

MENUET.

(*Pendant que Miss Hardy danse, Doricourt donne des signes d'admiration*).

Digitized by Google

DORICOURT.

Elle danse divinement bien. — Quelles graces. — Sans doute quelqu'un la connoît. — Informons-nous-en à tout le monde. (*Il sort*).

SCENE IV.

(*La Scène du bal continue*).

SAVILLE, KITTY WILLIS, *vêtue comme Lady Touchwood ; ils s'avancent vers l'avant Scène.*

SAVILLE, *à part.*

COURTALL a beau se cacher, je l'ai vu : il est masqué comme le Chevalier. — Va, Kitty, t'asseoir dans la salle du buffet, & sur-tout ne te démasque pour personne. Rassouviens-toi que la dame dont tu joue le rôle, est une femme vertueuse.

KITTY.

C'est un rôle bien difficile ; il est rare qu'on le joue pendant tout le bal.

SAVILLE.

Tu n'en peux pas juger, toi. — Observe exactement ce que je t'ai prescrit, & tu seras bien récompensée.

Digitized by Google

KITTY.

Laissez-moi faire, vous serez content.

(*Elle sort*).

SCENE V.

SAVILLE, DORICOURT.

DORICOURT.

DIS-MOI, Saville, as-tu vu la dame qui vient de danser.

SAVILLE.

Non.

DORICOURT.

Il est fort singulier que personne ne la connoisse.

SAVILLE.

Où est Miss Hardy ?

DORICOURT.

Madame Racket m'a dit qu'elle est ici; au reste je ne m'en inquiète guères.

SAVILLE.

Votre indifférence paroît s'accroître à chaque instant.

DORICOURT.

Elle est au suprême degré. — Que voulez-vous que je fasse d'une imbécile ? — J'aimerois mieux

Digitized by Google

mourir que de l'épouser. Il faut absolument trouver un expédient pour rompre ce mariage.....

SAVILLE.

Nous en parlerons dans un autre moment. Je suis ici pour veiller sur l'innocence & sur la beauté.....

DORICOURT.

A vingt-trois ans! — Mais cette robe de devin ne cacheroit-elle pas un autre dessein?

SAVILLE.

J'ai des projets plus délicats. — Courtall est ici pour tromper une certaine femme à laquelle je m'intéresse. — Mais je vous en dirai davantage demain matin. Adieu. (*Il sort*).

DORICOURT, *fort occupé.*

Il faut absolument rompre cet hymen..... Comment y réussirai-je?..... Feignons..... La démence..... Ce stratagême a servi plus d'un homme raisonnable..... Oui, feignons d'être fou; engageons mon Médecin à me dire incurable, & lorsque le contrat sera déchiré.....

Miss HARDY *paroît, elle chante.*

ARIETTE.

Enfant de la folie, bannis soins & soucis; viens dans ce lieu charmant y goûter un instant les plaisirs de la jeunesse, le délire, la douce ivresse, préparés pour les amans constans.

Touche son cœur, rends-le sensible; amour! amour! ne m'abandonne pas: sois mon guide jusqu'au trépas.

Digitized by Google

DORICOURT.

Dieux ! c'est la voix de ma belle inconnue.

Miss HARDY.

Est-ce le moment de réfléchir ? Tandis que la joie & les plaisirs vous environnent, votre ame semble accablée d'un noir chagrin.

DORICOURT.

Hélas ! je songeois à vous.

Miss HARDY.

Et cette idée vous affligeoit ?

DORICOURT.

Non : mais la curiosité de vous connoître m'occupoit entièrement.

Miss HARDY.

Je pense que d'autres que moi vous occupent... Votre maîtresse ; .... car je suppose que vous en avez une.....

DORICOURT, *ironiquement.*

Sans doute : elle est même fort aimable.

Miss HARDY.

Vous en parlez bien singulièrement ; n'est-elle pas jolie ?

DORICOURT.

Pas autant que vous.

Digitized by Google

Miss HARDY.

Vous n'en sçavez rien.

DORICOURT.

Permettez-moi de m'en instruire. Otez ce masque, il paroît cacher des traits qui méritent l'hommage de l'univers.

Miss HARDY.

Après ce beau compliment, je ne puis vous satisfaire.

DORICOURT, *tendrement.*

Pourquoi?

Miss HARDY.

Ma vanité s'y oppose.

DORICOURT.

Tout annonce en vous une beauté supérieure à la crainte. (*Il lui prend une main & porte l'autre au masque*). Seulement le front & les yeux.

Miss HARDY.

Arrêtez : vous m'obligerez à vous fuir pour toujours. (*Elle fuit quelques pas*).

DORICOURT.

Pourriez-vous avoir cette cruauté? Mais vous ne m'échapperez pas. (*Il suit Miss Hardy, qui se mêle dans la foule*).

Digitized by Google

SCENE VI.

LADY TOUCHWOOD, FLUTTER, SAVILLE *les rencontre.*

LADY.

VOICI encore le Devin. (*A Saville*). Quel intérêt peut vous inspirer une inconnue ?

SAVILLE.

La beauté a des droits sur tout le monde. Pourquoi quittez-vous votre mari ?

FLUTTER.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

SAVILLE.

Cela m'intéresse. Mon art me dit que cette dame est dans un grand danger. Allez vîte trouver votre mari ; lui seul peut vous en garantir. (*Il sort*).

LADY.

Ses paroles m'épouvantent.

FLUTTER.

Bon ! bon ! C'est sa barbe grise qui vous en impose. — Je connois le gaillard ; il tient un bureau de loterie en Cornhill. Mais voici votre mari.

SCENE

SCENE VII.

Les précédens, COURTALL, *masqué comme le Chevalier.*

COURTALL, *à part.*

COMMENT la débarrasser de cet ennuyeux?

LADY.

Ah, mon cher ami! Je suis aise de vous voir. Un Devin m'est venu dire tout plein de choses qui m'inquiètent. Où est Madame Racket?

COURTALL.

Dans l'autre salle. (*A Flutter*). Elle vous attend pour danser.

FLUTTER.

J'y cours.

COURTALL, *fort ému.*

Je me meurs de chaud.... Allons-nous-en.... Remettez votre masque.... Attendez-moi ici; je vais revenir dans l'instant. (*Il sort*).

LADY.

Il me paroît bien agité.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LADY TOUCHWOOD, SAVILLE, KITTY.

SAVILLE, *à Kitty.*

CONDUIS-TOI comme je te l'ai dit. (*Il se démasque*).

LADY.

Quoi! Monsieur, c'est vous....

SAVILLE.

Permettez-moi, Madame, de vous conduire auprès de votre mari.

LADY.

Je l'attends ici; il est allé demander sa voiture.

SAVILLE, *prenant Lady Touchwood par la main.*

Ce n'est pas lui, Madame: venez vîte; le moment presse.....

Digitized by Google

SCENE IX.

DORICOURT, Miss HARDY, COURTALL, KITTY.

COURTALL *prend Kitty par la main.*

NE vous arrêtez pas.... (*Il sort précipitamment avec elle*).

DORICOURT.

Vous m'enchantez toujours davantage. Vous réunissez à la beauté d'une Angloise tout l'esprit & la vivacité d'une Françoise. De grace! faites-vous connoître.

Miss HARDY.

Il y a dans mon *nom* un charme qui détruiroît notre bonheur actuel.

DORICOURT.

Rien ne peut le détruire que votre rigueur. Si vous vous obstinez à ne pas vous démasquer, donnez-moi du moins l'espérance de vous revoir. Je sens que je ne puis vivre sans vous; je vous fais l'arbitre de mon sort. Tant d'amabilité n'est pas enchaînée, j'espère, sous le joug de l'hymen? Il n'y a que les liens de l'amour qui vous conviennent.

Digitized by Google

Miss HARDY.

Ils sont plus légers : ceux de l'hymen cependant ne blessent que lorsqu'ils sont mal assortis ; mais jamais l'amour ne m'engagera qu'avec l'espoir de me soumettre au joug que vous paroissez blâmer.

DORICOURT.

Je ne blâme que votre rigueur. Il est inutile de m'en défendre ; je sens ici, (*mettant la main sur le cœur*), que vous m'êtes destinée.

Miss HARDY, *à part.*

Ce moment vaut toute une existence.

DORICOURT.

Montrez-vous à mes yeux, & resserrez ma chaîne.

Miss HARDY.

Demain.

DORICOURT.

Pourquoi retardez-vous mon bonheur ?

Miss HARDY.

Je ne puis aujourd'hui ; mais vous me verrez demain au moment où vous ne vous y attendrez pas : qu'il vous suffise de sçavoir que je réunis la naissance à la fortune.

(*Elle fait quelques pas*).

Digitized by Google

SCENE X.

Les précédens, HARDY, FLUTTER.

HARDY, *à part.*

Ho, ho! j'arrive à la mort du cerf.

DORICOURT, *à Miss Hardy.*

Permettez que je vous accompagne jusqu'à votre voiture.

Miss HARDY.

Si vous faites un pas, vous ne me reverrez jamais. (*Elle sort*).

DORICOURT.

Cruelle! mais il faut obéir. — Connoissez-vous ce Masque, Flutter?

FLUTTER.

Si je le connois! C'est la maîtresse de Lord George Jennett.

HARDY, *à part.*

Impudent imposteur!

DORICOURT.

Sa maitresse?

FLUTTER.

Elle étoit d'abord au Colonel Gorget; après à M. Lovel, & puis.... & puis...., ma foi à tant

Digitized by Google

d'autres, que j'en ai oublié le nombre & les noms. (*Il continue à parler à des masques*).

DORICOURT, *avec fureur.*

Je les assommerai tous, & puis me brûlerai la cervelle.

HARDY, *bas.*

Voici le moment de tout révéler. (*Haut*). M. Doricourt? M. Flutter s'est trompé. — Je connois le Masque qui vous intéresse.

DORICOURT, *à part.*

Fâcheuse rencontre! (*Haut*). Hé bien, Monsieur, qui est-elle?

HARDY, *riant.*

Ma Letitia.

DORICOURT.

Je vous comprends, Monsieur. — Mais il n'est pas encore tems de prendre le ton d'un père. (*Il sort*).

HARDY.

Arrêtez! écoutez un instant? — Fort bien! fort bien! Vous me le payerez. Au lieu de vous tout révéler, je cabalerai avec elles. — Qu'on me pende si j'y manque. — J'ai quelque chose dans la tête qui les étonnera. — Je lui ferai une si bonne lecture sur l'impatience, qu'elle le corrigera tout-à-fait. (*Il sort*).

(*Au moment où Hardy se retire, arrivent Saville & Flutter avec plusieurs Masques*).

Digitized by Google

SCENE XI.

SAVILLE, *aux Masques.*

ALLONS chez Courtall ; nous nous divertirons à ses dépens.

TOUS ENSEMBLE.

Allons, allons. (*Ils sortent*).

SCENE XII.

(*Maison de Courtall*).

KITTY; COURTALL, *masqué comme le Chevalier Touchwood.*

KITTY.

Où m'avez-vous conduite, Sir George ? Cette maison-ci n'est pas la nôtre.

COURTALL.

Ah, divine Lady Touchwood ! c'est la mienne. (*Il se jette à ses pieds en ôtant son masque*). Pardonnez à l'amour une supercherie que la violence de ma passion pour vous rend excusable.

Digitized by Google

KITTY.

Ah, Monsieur! à quels malheurs m'exposez-vous? Si jamais mon mari.....

COURTALL.

Prononcez ma grace, & ne craignez rien. (*On frappe violemment à la porte de la rue*).

KITTY.

Ah, ciel! je suis perdue.

COURTALL.

N'ayez pas peur, ma chère Lady Frances! (*Au Laquais*). Tu sçais que je n'y suis pour personne. — Adorable Lady Touchwood! (*On frappe de nouveau*). — (*Au Laquais*). Morbleu! tu n'ouvriras pas. (*A Kitty*). Du moment où je vous ai vue, mon cœur a été percé de mille traits. (*On entend du bruit*). Maudits valets. — Passez dans ma chambre, Madame. Je les renverrai, ou je périrai. (*Il la conduit dans la pièce du fond*).

Digitized by Google

SCENE XIII.

COURTALL, SAVILLE, FLUTTER, *& plusieurs Masques.*

FLUTTER.

JE demande pardon à la dame dont je viens de voir la robe.

PREMIER MASQUE.

Je ne m'étonne pas qu'on nous ait reçu comme des Huissiers.

COURTALL.

Malgré le plaisir que j'ai de vous voir, je ne puis en ce moment.....

SECOND MASQUE.

Apprends-nous qui c'est.....

FLUTTER.

Nous serons discrets.....

COURTALL.

Je ne puis. — C'est une dame du plus haut parage...., une femme de qualité d'une vertu.... N'en demandez pas davantage. (*A Saville*). Avois-je raison tantôt ?

SAVILLE.

Tu ne prétends pas me faire croire.....

COURTALL, *rit.*

Non, non, non. — Mais elle est actuellement

Digitized by Google

dans ma chambre. — Il y a des gens plus fortunés que les autres. — Un homme timide se croit au comble du bonheur, lorsqu'après six mois de soins, il baise le bout du gant. — Moi..... je jette un regard, — & je triomphe.

SAVILLE.

Parles-tu de Lady Fran.....

COURTALL.

Paix! Ne prononcez pas ce nom; vous le verrez demain marqué sur ma liste en lettres rouges. — Je vous prie, Messieurs, de m'excuser pour le moment.... Mais venez déjeûner avec moi.

SAVILLE.

Par respect pour la dame, retirons-nous, Messieurs.

FLUTTER.

Je veux premièrement voir qui c'est.....
(*Il court vers la porte*).

COURTALL *l'arrête.*

C'en est trop.... (*Ils vont tous vers la porte*). Considérez les circonstances...., les suites.... Une femme de qualité..... (*Pendant que les uns l'arrêtent, les autres entrent & sortent, donnant la main à Kitty*).

FLUTTER, *la conduisant sur l'avant-Scène.*

Qui que vous soyez, Madame, sortez des

Digitized by Google

ténèbres, &, comme l'astre du jour, gratifiez ce cercle des rayons de votre beauté. (*On la démasque*).

SAVILLE.

Kitty Willis ! Ha, ha, ha, ha ! (*Tous répètent Kitty Willis, & font des éclats de rire*).

PREMIER MASQUE.

Comment Courtall ! vous faites l'avantageux avec vos amis ? — Une dame de qualité..... Je présente mon très-humble hommage à l'incomparable Milady. Ha, ha, ha, ha !

SAVILLE.

Courtall ? Un *regard*, & je *triomphe*.

FLUTTER.

Il est anéanti.

COURTALL.

Que l'enfer & dix mille furies vous emportent !

KITTY.

Vous m'exceptez, j'espère ? Vous m'avez tout-à-l'heure adorée à genoux.

FLUTTER.

A merveille, Kitty.

COURTALL.

Être trompé, & se voir persiffler....!

SAVILLE.

Vous méritez davantage. Je suis bien aise que

Digitized by Google

tant de présomption soit punie. Ceci vous corrigera peut être, & vous apprendra, Monsieur, à respecter les femmes vertueuses. (*Il sort avec Kitty*).

FLUTTER.

Je vous conseille une autre fois de prendre mieux vos précautions, & sur-tout ayez soin de démasquer vos bonnes fortunes. (*Ils sortent*).

COURTALL.

Le tour est perfide. Je vais de ce pas m'en consoler à Paris.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Maison de Hardy*).

HARDY, VILLERS.

VILLERS.

RIEN de plus surprenant ! Il l'aime & la hait, la croit spirituelle & imbécile.

HARDY.

Oui, vous dis-je. Lorsqu'au bal je m'approchai pour lui bonnement expliquer cet énigme, il m'a quitté..... Mais voici ma fille.

SCENE II.

Les précédens, Miss HARDY, *en habit de bal.*

VILLERS.

VENEZ, belle Magicienne. — Hé quoi ! sommes-nous encore au bal ?

Digitized by Google

Miss HARDY.

Je suis trop enchantée de la vertu de ce masque pour avoir dessein de le quitter.

HARDY.

Et moi, le dessein de punir Doricourt m'a empêché de dormir. Mais un projet succéda si rapidement à l'autre, que je ne me souviens plus d'aucun. — Conseillez-moi, mon ami.

VILLERS.

Que Mademoiselle l'épouse avant de le détromper; & lorsqu'elle sera sa femme.....

Miss HARDY.

Je vous entends. Vous êtes un homme adorable.....

VILLERS.

Prenez garde, Miss; ménagez un vieux garçon...

SCENE III.

Les précédens, Madame RACKET.

Mad. RACKET.

Il a d'autant plus de raison, que j'ai dessein de l'épouser. — Dans six ans, s'entend. — Sa singularité me plaît; il déteste notre sèxe; je veux l'en punir.

Digitized by Google

VILLERS.

Personne n'y réussiroit mieux que vous, Madame.

HARDY, *d'un air réfléchi.*

Je *prévois* qu'elle n'y parviendra pas.... Ce mariage est arrangé pour la fin de la semaine.... Elle ne pourra point jouer tout le tems le rôle d'une imbécille.

VILLERS.

Est-ce de votre fille que vous parlez ?

HARDY.

Sans doute.

VILLERS.

Consolez-vous; elle se mariera ce soir. Mon projet est arrangé là. (*Montrant sa tête*) Avez-vous les dispenses ?

HARDY.

Oui.

VILLERS.

Tant mieux. — Vous feindrez d'être malade, ferez venir Doricourt, lui direz que vous ne pouvez mourir en repos, à moins de le voir marié avec votre fille.

HARDY.

Que je fasse le malade ? Je ne le fus de la vie, j'ai eu quelques rages de dents, ou des drogues comme cela.

Digitized by Google

VILLERS.

Il faut s'y soumettre. Mademoiselle consent-elle à prononcer ce soir le mot fatal ?

Miss HARDY.

Ce soir, Monsieur ?.... mais.... je crains....

Mad. RACKET.

Que votre projet ne manque. Je vous protège. Vous pourrez compter sur la réussite. (*A Hardy.*) Allez vous coucher, & tandis qu'on arrangera votre chambre avec tout l'appareil de la mort, nous enverrons prendre Doricourt.

VILLERS.

Et vous, Miss, changez cette parure élégante, prenez vos airs empruntés; tandis que Madame affectera, s'il est possible, de la gravité.

Miss HARDY.

Se marier en plaisantant ! L'idée n'est pas commune. (*Elles sortent*).

VILLERS *regarde sa montre.*

Il est trois heures. Allons un moment au Parlement ?

HARDY.

Avec une maladie mortelle ?

VILLERS.

Ie l'oubliois. — Si la moitié du Parlement s'absentoit pour la même raison, l'Angleterre n'y

Digitized by Google

n'y perdroit rien. — Adieu; je vous tâterai le pouls à mon retour. (*Il sort*).

HARDY.

Ho, j'espère que vous le trouverez gaillard. — Mais je *prévois* qu'en faisant le mort avant son tems, il peut s'en suivre quelque malheur. — Voyons ? Hem ! hem ! Il me paroît que je me porte assez bien. — D'ailleurs je n'ai que 56 ans. — Qu'est-ce que 56 ans ? La fleur de l'âge. Je connois trois personnes qui ont fourni leur carrière au-delà d'un siècle. La liste mortuaire fourmille de pareils exemples..... Hem ! hem ! .... Je n'ai pas peur, moi.

(*Il sort en chantant*).

SCENE IV.

(*Appartement de Doricourt*).

DORICOURT, *en robe de chambre*, SAVILLE.

SAVILLE.

QUELLE paresse !

DORICOURT.

Je me suis couché fort tard, & n'ai point

Digitized by Google

dormi. — A propos ! connoissez-vous Lord George Jennett ?

SAVILLE.

Oui.

DORICOURT.

A-t-il une maîtresse ?

SAVILLE.

Oui.

DORICOURT.

Comment est-elle ?

SAVILLE.

Elle est aussi aimable que belle, lui dépense trois mille guinées par an, avec l'aisance d'une Duchesse, & reçoit merveilleusement bien les amis de Milord.

DORICOURT, *fort agité.*

C'est elle : je n'en puis plus douter.

SAVILLE.

Où l'avez-vous vue ?

DORICOURT.

Au bal. Ah ! mon ami, je l'aime & l'adore sans la connoître. Que ne puis-je la haïr !

SAVILLE.

Quoi ! tous ces transports pour une femme qu'on peut avoir en moins d'une semaine. Je sçais qu'il y a du refroidissement dans le ménage.

Digitized by Google

DORICOURT.

Les sentimens qu'elle m'inspire sont d'un genre plus délicat. Ah ! Saville, pourquoi son état s'oppose-t-il à l'honneur ?

SAVILLE.

Et la pauvre Miss Hardy ?

DORICOURT.

Ce nom me désole. — Quels moyens emploierai-je pour rompre avec elle ? Engagez Hardy à m'affranchir de ce joug odieux, je lui céderai la Terre en question.

SAVILLE.

Cherchons un moyen moins dispendieux. — Je lui dirai que vous... êtes prodigue & libertin.....

DORICOURT.

Cet expédient eût fait effet il y a deux siècles : mais aujourd'hui il est sans force. — Je ne connois que celui de feindre la folie.

SAVILLE.

Il est bien violent. — Mais qui vous a instruit que ce masque charmant appartient à Lord George ?

DORICOURT.

Flutter....

SAVILLE.

Flutter ? Je parie cinquante contre un qu'il n'en est rien.

Digitized by Google

DORICOURT.

Je n'en puis douter : un certain air de mystère m'y confirme.

(*On frappe violemment à la porte de la rue.*)

SAVILLE *regarde par la fenêtre.*

Le voici : ne perdez pas de tems. Commencez à jouer votre rôle devant lui, votre malheur sera bientôt public.

DORICOURT.

Serai-je triste, enragé, ou joyeux ?

SAVILLE.

Soyez enragé ; dépêchez-vous : le voici.

SCENE V.

Les précédens, FLUTTER.

DORICOURT *feignant la démence.*

AH ! voici celui qui chassa ma pauvre ame dans l'Ether, pour y être agitée comme une plume. —Malheureux ! rends-la moi ?

FLUTTER, *fort épouvanté.*

Que veut-il dire ?

SAVILLE.

Hélas ! vous le voyez ! — Aurois-je jamais pu m'imaginer de voir mon aimable ami dans cet état affreux !

Digitized by Google

FLUTTER.

Est-il fou ?

SAVILLE.

Une maudite Italienne. — La jalousie. — Une drogue. — A chaque pleine lune —.

DORICOURT.

Oses-tu parler d'un astre protecteur du génie ! — Ah ! elle m'arrachera l'esprit. — Elle m'entraîne. — Astre ! protège moi —. (*Il sort*).

FLUTTER.

Ce spectacle m'épouvante.

SAVILLE.

Pauvre Miss Hardy !

FLUTTER.

En est-elle instruite ?

SAVILLE.

Pas encore, l'accès lui a pris ce matin.

FLUTTER.

Adieu.

SAVILLE.

Restez, vous m'aiderez à le secourir....

FLUTTER.

Je ne puis....

SAVILLE.

N'allez pas vous tromper ; souvenez-vous que c'eſt Doricourt.

Digitized by Google

FLUTTER.

N'en doutez pas.

(*Ils sortent d'un côté opposé.*)

SCENE VI.

(*Maison du Chevalier Touchwood.*)

LE CHEVALIER, LADY FRANCES.

LE CHEVALIER.

L'INDIGNE Courtall est parti pour la France.

LADY.

J'en suis bien aise. Mais qui vous a instruit de cette aventure ?

LE CHEVALIER.

Tout le monde : on en parle dans tous les cafés.

LADY.

N'y songez qu'avec plaisir ; le danger que j'ai couru m'a préservé de celui du grand monde.

LE CHEVALIER.

Vous parviendriez à me réconcilier avec ce perfide.

LADY.

A propos, nous sommes invités ce soir chez M. Hardy ; il y a un grand complot contre Doricourt, &....

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je ne puis vous écouter, je vais un instant chez Saville. Depuis l'aventure du bal, je n'ai pu le trouver. J'entends quelqu'un. — C'est la veuve. Adieu, je vous laisse.

(*Il sort d'un côté opposé*).

SCENE VII.

LADY FRANCES, Madame RACKET.

Mad. RACKET.

AH! ma bonne amie, je suis désolée; tout est dit. — Doricourt est fou.

LADY.

Doricourt!

Mad. RACKET.

Ma pauvre cousine! au moment où tout s'arrangeoit pour leur bonheur, arrive Flutter qui nous annonce cette triste nouvelle. Aussi-tôt je n'ai eu rien de plus pressé que de savoir si vous en étiez instruite.

LADY.

Hélas! non; mais peut-être n'est-ce qu'un rêve de Flutter? Ha! voici l'ami de Doricourt.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les précédens, SAVILLE.

LADY.

EST-IL vrai, Monsieur, que M. Doricourt....

SAVILLE.

Hélas! Madame, j'ai eu le chagrin d'en être témoin. (*A part*). A merveille!

Mad. RACKET, *d'un ton affligé.*

Il n'en faut plus douter. — Quel malheur! Flutter nous a dit qu'une Princesse Italienne lui a envoyé, par son Page, une boëte de confitures empoisonnées, & qu'il a réguliérement ces accès à chaque pleine lune. — La pauvre Miss Hardy!..

SAVILLE.

C'est un bonheur pour elle.....

Mad. RACKET.

Comment cela?

SAVILLE.

Il ne l'aimoit pas.

Mad. RACKET.

Il l'aimoit, &....

SAVILLE.

Une autre avoit reçu son hommage au bal.....

Digitized by Google

Mad. RACKET.

C'est justement ma cousine! de laquelle il est devenu éperduement amoureux. Notre projet a été de le surprendre & de le rendre heureux à son insçu. (*Saville fait de grands éclats de rire*). Qu'avez-vous?

SAVILLE.

Ah! Madame, Doricourt est guéri, à moins que la joie ne lui coûte une rechûte. Sa folie n'étoit qu'une feinte pour rompre son mariage avec votre cousine. Je vais l'en instruire.....

Mad. RACKET.

Arrêtez! Vengez-nous de la peur que nous a donné son état. Soyez discret, conduisez-le chez mon cousin, & laissez-moi le soin du reste.

SAVILLE.

Mais il y a de la cruauté à.....

LADY.

Nous vous conjurons de ne pas nous priver de ce plaisir.

SAVILLE.

Il faut vous obéir.....

Mad. RACKET.

Partons bien vîte; je vous conduirai chez lui & vous instruirai, chemin faisant, de toutes les particularités de notre projet.

Digitized by Google

LADY.

Je vous suivrai dès que le Chevalier sera de retour. (*Ils sortent*).

SCENE IX.

(*Appartement de Doricourt*).

DORICOURT *lit.* — *Il jette son livre.*

LA morale ne produit rien sur un cœur en proie à l'amour! (*Après un moment de réflexion*). Comment se peut-il que tant de délicatesse sûpporte un état aussi humiliant..... Une femme entretenue!..... Mais j'en suis bien aise.....

SCENE X.

DORICOURT, SAVILLE.

SAVILLE.

HEUREUX mortel! toutes les femmes plaignent votre malheur. — D'autres n'auroient pas le même avantage. — Je me brûlerois vingt fois la cervelle, qu'on ne s'en inquiéteroit pas. — Votre histoire fait du bruit.

Digitized by Google

DORICOURT.

Hé bien!

SAVILLE.

L'une trembloit, l'autre soupiroit; une troisième s'écrioit, quel dommage! en levant les yeux, — vers sa glace. — Une quatrième se félicitoit de ne pas s'être livrée à son penchant pour vous; — & la cinquième, en attachant sa boucle, disoit que cette folie vous rendroit plus supportable.

DORICOURT.

A merveille!

SAVILLE.

A propos, Hardy est dangereusement malade, il attend le plaisir de vous voir, comme un passe-port pour l'autre monde.

DORICOURT.

Je ne puis.....

SAVILLE.

Vous ne pouvez lui refuser cette satisfaction.

DORICOURT.

Puis-je tromper un homme mourant?

SAVILLE.

Votre folie au contraire l'engagera à rompre cet hymen.

DORICOURT.

Mais tromper un honnête homme dans un moment aussi solemnel! je ne le puis, mon ami.

Digitized by Google

SAVILLE.

Il le faut, je le lui ai promis.

DORICOURT.

La veuve découvrira l'artifice.

SAVILLE.

Voilà cet homme qui trompa tant de femmes, & qui craint.....

DORICOURT.

Les regards perçans d'une veuve. — Mais puisque vous l'exigez, je vous suis. (*Ils sortent*).

SCENE XI.

(*Maison de Hardy*).

Madame RACKET, Miss OGLE.

Miss OGLE.

VOUS dites qu'on la marie ce soir?

Mad. RACKET.

Je l'espère.

Miss OGLE, *à part.*

J'enrage! elle a six ans moins que moi. (*Haut*). Je m'étonne que vous n'avez pas tâché de l'épouser.

Mad. RACKET.

Il auroit fait trop de jaloux. D'ailleurs je retarde cette sotise jusqu'à la paix. (*A part*). Elle creve de dépit.

Digitized by Google

SCENE XII.

Les précédentes, LE CHEVALIER, LADY FRANCES, FLUTTER.

LE CHEVALIER.

JE vous annonce le Chevalier de la triste figure.

FLUTTER.

Sa voiture suivoit la mienne. Le voici avec Saville.

LADY.

Entendez-vous ses cris.

SCENE XIII.

Les précédens, DORICOURT, *conduit par Saville.*

DORICOURT, *feignant le fou.*

C'EST ici la demeure des morts.

Miss OGLE.

Son regard épouvante.

FLUTTER.

Il me fait frémir.

Mad. RACKET.

Examinons-le de près.

Digitized by Google

SAVILLE.

N'approchez pas, Mesdames, je ne réponds de rien.

LE CHEVALIER.

Mord-il?

DORICOURT, *à part.*

Leur ton m'humilie. Excitons leur pitié. (*Haut*). La voici. — Elle se darde sur moi en flammes liquides. — Ah! — elle pénètre mon ame.

Mad. RACKET, *en riant.*

Il apperçoit sans doute la Princesse Italienne.

Miss OGLE, *à Doricourt.*

Assurez-vous de son *Altesse.*

FLUTTER.

Tenez-la bien. (*Tout le monde rit*).

DORICOURT.

Vous vous mocquez de mon malheur....

Mad. RACKET.

Sans doute, je jouerai mieux ce rôle-là que vous.

DORICOURT, *à Saville.*

J'en étois sûr. — Adieu, je ne peux soutenir un ridicule qui me fait rougir.

LE CHEVALIER.

Arrêtez, Monsieur, cette farce vous déshonore.

DORICOURT.

Il n'est plus tems de feindre. Je préfère la mort au tourment de m'unir à celle.....

Digitized by Google

SAVILLE.

N'achevez pas. Peut-être le public.....

DORICOURT.

Que me fait le public ? Lui sacrifierai-je mon bonheur ?

LE CHEVALIER.

Un honnête homme sacrifie tout à sa parole.

LADY.

L'état du pauvre mourant aura peut-être plus d'empire sur Monsieur, il faut l'y conduire. Mais voici son ami.

SCENE XIV.

Les précédens, VILLERS.

VILLERS, *à Doricourt.*

JE viens vous prendre; le pauvre Hardy se meurt & desire vous voir.

DORICOURT, *tristement.*

Allons ! Dieux que je suis malheureux !

(*Ils sortent*).

Mad. RACKET.

Vous voyez que l'entêtement cède au ridicule. — Je vais les suivre, & reviendrai vous instruire de l'entrevue. (*Elle sort*).

Digitized by Google

FLUTTER.

Permettez-moi de vous accompagner? (*Il sort*).

LADY, *à son mari.*

Je vous laisse avec M. Saville. (*Elle sort*).

SCENE XV.

LE CHEVALIER, SAVILLE.

LE CHEVALIER.

JE ne puis assez reconnoître le service que vous m'avez rendu, Monsieur.....

SAVILLE.

Je vous prie de n'en pas parler.....

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur, je ne puis vous exprimer ce qu'une telle conduite m'inspire: pour vous donner une preuve de toute mon estime, je vous parlerai sans détours. — Le service que vous avez rendu à ma femme me chagrine.

SAVILLE, *étonné.*

Vous chagrine?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, il n'y a qu'un frere.....

SAVILLE.

Comment, Monsieur?

LE

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Pardonnez ce mouvement involontaire..... Ah! mon cher Saville, si vous vouliez consentir à mes vœux, j'ai une sœur fort aimable, & la crois digne de vous. Venez en Hampshire; ne me refusez pas le comble du bonheur.

SAVILLE.

Vous m'étonnez, Chevalier; avez-vous donc le dessein d'enlever Lady Frances à la capitale.

LE CHEVALIER.

Quel exemple y voit-elle?

SAVILLE.

Celui que nous donnent nos augustes souverains, suffit à tous leurs sujets. Mais voici nos dames.

SCENE XVI.

Les précédens, Madame RACKET, LADY FRANCES, FLUTTER.

Mad. RACKET, *fort empressée.*

SÇAVEZ-VOUS que Doricourt.....

FLUTTER.

Aussi-tôt que Doricourt.....

Digitized by Google

Mad. RACKET.

Je vous jure que je n'y consentirai pas, — s'écrioit mon cousin.....

FLUTTER.

Vous vous trompez : Doricourt a parlé le premier. — Il disoit.....

Mad. RACKET.

Mais, non, c'étoit le Curé.....

FLUTTER.

Il disoit.....

Mad. RACKET.

Fermez sa bouche, Chevalier, il gâtera toute l'histoire.

LE CHEVALIER.

Point de circonstances. — Venons au fait.

Mad. RACKET.

Je veux tout vous raconter. — Hardy a joué le malade comme un ange. — Enfin il a parlé si pathétiquement, assis sur son lit, que Doricourt a été prêt à pleurer.

FLUTTER.

Il a pleuré, le Curé a saisi cet instant....

Mad. RACKET.

Doricourt s'écrioit : dépêchez-vous.....

FLUTTER.

Et il les a mariés.

LADY.

Le voilà.

Digitized by Google

SCENE XVII.

Les précédens, VILLERS, DORICOURT.

(*Tout le monde le félicite. Doricourt paroît fort triste*). (*Villers parle bas à Saville, qui sort*).

Miss OGLE.

Si tous les nouveaux mariés ressemblent à Monsieur, Dieu me préserve d'un époux.

FLUTTER.

Voici le vrai moment d'être fou.

LADY, *gravement.*

L'importance d'un engagement.....

VILLERS.

Et le chagrin d'épouser une femme qu'on n'aime pas.....

Mad. RACKET.

Sont des puissans motifs de tristesse. Mais puisque la chose est faite, je puis parler franchement. J'admire votre complaisance! Peut-on sacrifier son bonheur à un homme mourant?

FLUTTER.

Vous avez raison, Madame. Je voulois en dire

Digitized by Google

autant à Monsieur ; mais il a voyagé, & connoît le monde mieux que moi.

DORICOURT.

Quelle cruauté ! Vous blâmez à présent votre ouvrage.

LE CHEVALIER.

Vous avez agi en homme d'honneur. Puisse la plus grande félicité couronner votre hymen !

DORICOURT, *prenant la main du Chevalier.*

Mon ami ! tout est dit.

SCENE XVIII.

Les précédens, Miss HARDY, *masquée, conduite par Saville.*

DORICOURT.

QUE vois-je ?

SAVILLE.

Voici une Dame qui demande à vous parler.

Miss HARDY.

Je remplis mes engagemens.

DORICOURT.

Ah, Dieux !

Digitized by Google

VILLERS.

Vous venez fort à propos, Madame; Monsieur vient d'être marié.

Miss HARDY.

Marié? Sont-ce là vos promesses? Sexe perfide! Il m'adoroit au bal, & mon cœur novice.....

DORICOURT.

Novice? Ah! s'il l'eût été, rien au monde ne m'eût fait contracter cet hymen odieux. L'honneur à présent m'ordonne de vous fuir.... Malgré votre humiliante situation, j'eusse peut-être été assez foible.....

Miss HARDY.

Mon état, Monsieur?....

DORICOURT.

Je n'ignore pas..... que vous êtes la *compagne* de Lord Jennett.

Miss HARDY.

La compagne? Sçachez, Monsieur, que je ne cède en rien, pour l'honneur, la naissance & la fortune, à celle que vous venez d'épouser. Mon dessein étoit de vous faire l'arbitre de mon sort, & de vous offrir tous ces avantages avec ma main.

(*Elle fait quelques pas*).

Digitized by Google

DORICOURT.

De grace, arrêtez. (*A Flutter*). Connois-tu cette Dame?

FLUTTER.

Non.

DORICOURT, *courant à lui.*

Malheureux! tu m'as perdu. (*On l'arrête*). C'est à vous, cruels! c'est à vos conseils que je dois mon infortune.

SCENE XIX.

Les précédens, HARDY.

HARDY.

OUBLIEZ-VOUS que vous êtes marié?

DORICOURT.

Est-ce un rêve?

HARDY.

Hé! non, non. Ma maladie n'étoit qu'une feinte pour vous engager à épouser ma fille. J'avois *prévu* que ce projet réussiroit.

DORICOURT.

Il étoit digne de vous. — Je m'apperçois, Monsieur, que votre fille & vous n'envisagiez

Digitized by Google

dans cet hymen que ma fortune. — Je vous l'abandonne, & quitte pour jamais ma patrie. — Mais avant de partir, accordez moi, Madame, la faveur de vous connoître, afin que votre image serve de consolation à mes soucis.

Miss HARDY, *à part.*

Voici la crise. (*Haut*). Ah, Doricourt! ce moment décide de mon bonheur ou de mon malheur.

DORICOURT, *à part.*

Que veut-elle dire? (*Haut*). Je vous supplie de m'accorder.... (*Elle ôte son masque. Doricourt tombe à ses pieds*). Ah, ciel! que vois-je? Puis-je en croire mes yeux....? Ah, Mad.... ah, mon père....! L'excès de ma joie.....

HARDY.

Egale la mienne. Je ne fus jamais plus content de ma vie..... Allons là-dedans; j'y ai fait préparer un bon souper, & je vous donnerai tout mon bon vin de 1748, excepté une douzaine de bouteilles, conservées pour un certain jour. — Je *prévois* tout, & m'entends.

DORICOURT.

La dépravation des mœurs m'avoit fait prendre une timidité délicate pour un défaut de mérite. Je reconnois maintenant que cette timidité peut

Digitized by Google

faire ici le bonheur d'un époux. Malheur à l'Angleterre, quand les femmes y oublieront cette vertu aimable, & sacrifieront, aux graces empruntées des autres nations, celles que leur donne la modestie!

Fin du cinquième & dernier Acte.

ÉPILOGUE

Digitized by Google

ÉPILOGUE

Prononcé par Miss YOUNGE (1).

ÉCOUTEZ-MOI un moment, MESSIEURS! — Je viens vous gronder. — Pourquoi tant d'applaudissemens? Le sujet de la pièce n'est pas neuf. — Est-ce la première fois qu'on s'est servi d'un masque pour obtenir un mari? — Lady *Bab* ou Lady *Grace* ont-elles séduit leurs amans par leurs charmes naturels? — Je ne vous parle pas du rouge & du fard, ce sont des moyens trop communs, elles en ont employés de plus difficiles, mais dont le pouvoir est infaillible : l'*orgueil* & l'*envie* défiguroient leurs traits, elles ont pris le *masque* de la douceur, de la soumission, & ne l'ont quitté — qu'après l'hymen.

(1) Célèbre Actrice.

Digitized by Google

Quand les passions enflamment les yeux de la vestale, ou que l'attrait du plaisir lui arrache des soupirs, son front aussi-tôt s'arme de rigueur, & le coloris du desir est couvert par le *masque* de la vertu.

Vous, MESSIEURS, ne vous déguisez-vous pas aussi bien que nous? Mais je découvrirai la fraude & j'exposerai vos traits aux yeux de mon sexe. (*Au Parterre*). — Je commence par vous. — Cet air joyeux, cet embonpoint charmant, ce front radieux, où tout annonce la bonhommie d'un cœur généreux, cache — un vrai tyran : vos femmes & vos enfans tremblent à votre approche; la joie fuit à l'aspect des *pères*, la crainte succède à la paix au nom formidable d'*époux*. — Quoi! tous les masques tombent à un seul de mes regards : je possède

Digitized by Google

sans doute un *don* surnaturel. (*Regardant de tous côtés*). — Que de figures hideuses! Je me tais par pitié pour l'humanité. — Ne craignez rien, *grand papa*, (*montrant les Loges*), — ni vous, — ni vous: si j'étois indiscrète, vous ne vous reconnoîtriez plus : l'*ami*, le *parent*, le *frère*, tous s'évanouiroient en un moment. — Je vois que tout le monde se déguise, depuis le vieillard jusqu'à l'adolescent: ce n'est qu'ici que nous osons nous montrer; jettez vos yeux sur nous, & vous apprendrez ce que vous êtes; mais souvenez-vous que le desir de vous plaire n'eut jamais besoin d'être déguisé.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

WHICH IS THE MAN,

OU

QUI PRÉFÉRERA-T-ELLE?

COMÉDIE

EN CINQ ACTES;

Par MISTRISS COWLEY,

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théâtre Royal de COVENT-GARDEN, *l'année 1782.*

M. DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

ACTEURS.

LORD SPARKLE (1).
M. FITZHERBERT.
M. BEAUCHAMP.
M. BELVILLE.
M. PENDRAGON.
LADY BELL BLOOMER.
JULIE, *pupille de* FITZHERBERT.
MISS PENDRAGON.
CLARINDE.
KITTY, *Suivante de* JULIE.
TIFFANY, *Suivante de* CLARINDE.
MISTRISS JOHNSON, *Hôtesse d'un hôtel garni.*

Plusieurs Dames & Cavaliers, des Laquais de Lord SPARKLE, *de Lady* BLOOMER *&c. &c.*

La Scène se passe à Londres.

---

(1) *Sparkle*, signifie en françois, *étincelle.*

Digitized by Google

WHICH IS THE MAN.

OU

QUI PRÉFÉRERA-T-ELLE?

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une Salle dans la maison de MISTRISS JOHNSON.

SCENE PREMIERE.

MISTRISS JOHNSON *traverse la Scene, suivie d'un petit Laquais.*

BETTY! Diek! — Où êtes-vous? Ne voyez-vous pas que Lord Sparkle s'arrête ici? — Le ferraillement de sa voiture réveillera mes locataires. Quel motif l'amene de si grand matin? — Le voici: il a bien la mine d'un libertin.

Digitized by Google

SCENE II.

MISTRISS JOHNSON, LORD SPARKLE; *il entre en baillant.*

LORD SPARKLE, *à l'entrée de la coulisse.*

DITES au Cocher de tourner, je ne m'arrêterai qu'un instant. — Ha! bon jour Johnson, — je viens m'informer, chemin faisant, de la santé de nos provinciaux.

M. JOHNSON.

Ils se portent bien, Milord. — Comment Milord! en campagne de si bonne heure?

LORD SPARKLE.

Dites plutôt si tard. — Je ne me suis pas couché depuis avant hier; je vais me reposer une heure, m'habiller, & de-là à la Cour. — Mais que deviennent nos deux rustres? Ils m'ont fait grace pendant quatre jours.

M. JOHNSON.

Miss Pendragon est sortie avec son frere.

LORD SPARKLE.

Je m'en doutois, & me suis arrêté en conséquence. — Ne parlent-ils pas de retourner dans leurs forêts de Cornwall?

Digitized by Google

M. JOHNSON.

Ils semblent occupés de tout autre projet.

LORD SPARKLE.

Vous les *prêchés* mal, Johnson : faites leur une peinture affreuse de Londres ; dites leur que cette ville est pleine de frippons & de sorciers (1).

M. JOHNSON.

Je ne néglige rien pour les engager à partir ; mais leur réponse est toujours : « Ho ! Lord Sparkle est » notre ami. — Si nous partons, il s'en offensera. » — Il sembleroit que nous nous méfions de ses » promesses ».

LORD SPARKLE.

Mes promesses ! — Ces deux imbéciles ont pris quelques politesses d'usage pour de l'attachement.

M. JOHNSON.

N'y auroit-il pas eu un peu plus que de la politesse avec la jeune Miss ?

LORD SPARKLE.

Quel propos ! A la cérémonie *septennielle* (2) je

(1) Les habitans de Cornwall sont fort superstitieux ; les sorciers y sont encore en crédit.

(2) La cérémonie *septennielle*, allusion au terme prescrit à la durée du Parlement, qui change tous les sept ans, à moins

Digitized by Google

l'ai embrassée comme toutes les autres femmes. J'ai bu du mauvais vin d'*Aporto*(1) avec son frere; & pour réussir auprès de lui, j'ai applaudi à ses contes villageois, donné le nom de *bon ton* à ses manières rustiques, & traité sa sotte impudence, d'aisance & d'esprit: il pouvoit être satisfait de cette complaisance, & m'épargner l'ennui de le voir à Londres.

M. JOHNSON.

Ils parlent de quelques lettres d'invitations fort pressantes.

LORD SPARKLE.

J'obtins par leur crédit la représentation de leur bourg (2): en reconnoissance, j'ai flatté la vanité de la sœur, & lui ai tenu les propos usités en pareil cas.

M. JOHNSON.

Elle s'est imaginée.....

LORD SPARKLE.

Qu'une lettre d'honnêteté étoit une invitation. Mon dessein, en lui écrivant, étoit d'attendre sa réponse, jusqu'à une autre élection générale; mais avant que

qu'un grand événement n'oblige le Roi d'en ordonner autrement.

(1) Vin de Portugal.

(2) Les bourgs, villes & provinces, ont des représentans au Parlement; on les élut à la pluralité des voix.

Digitized by Google

je pusse imaginer qu'elle eût reçu ma lettre ; ce couple charmant arriva chez moi : pour me débarrasser de leurs sots complimens, je les ai logé chez vous. — On les a vu, on s'en est amusé, il faut qu'ils partent.

M. JOHNSON.

Je le désire autant que vous. Il m'arriva hier au soir une personne qui loge toujours dans cet appartement : M. Belville....

LORD SPARKLE.

Belville est ici ? J'en suis enchanté ; écoutez ; personne ne réussit mieux que lui auprès des femmes : tâchez de lui inspirer du goût pour la petite Cornwallienne, nous en serons bientôt débarrassés.

M. JOHNSON, *gravement.*

Vous ne me connoissez pas, Milord. — Si mes mœurs n'avoient pas été à l'abri du reproche, aurai-je resté si long-temps au service de Madame votre mere.... Ah, Milord ! si Lady Sparkle vivoit....

LORD SPARKLE.

Elle grondroit sans aucun sujet.... Vous pouvez vous dispenser de l'imiter. — Je n'ai qu'un mot à vous dire. — Je ne me soucie pas de Miss Pendragon, je veux absolument m'en débarrasser. — Et c'est vous que je charge de cet emploi. (*Mistriss Janhson recule quelques pas, d'un air d'indignation.*) — L'honneur délicat de Madame paroît s'offenser,

Digitized by Google

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! l'hôtesse d'un hôtel garni,.. ha ! ha ! ha !.... En vérité ! rien n'est plus plaisant. Ha ! ha ! ha ! ha ! (*Elle sort en haussant les épaules.*) Mais j'entends quelqu'un. — Ha ! c'est mon vieux *Caton*, c'est le censeur, mon digne & ennuyeux cousin Fitzherbert. — Que faire ? il n'y a plus moyen de l'éviter.

SCÈNE III.

LORD SPARKLE, FITZHERBERT.

LORD SPARKLE.

JE suis bien fâché de n'avoir pas battu plutôt en retraite. Vous m'allez donner un violent assaut.

FITZHERBERT.

Ne craignez rien : je ne prodigue jamais mes conseils à ceux dont la réforme est sans espoir.

LORD SPARKLE.

Dois-je prendre ce compliment pour une saillie d'esprit ?

FITZHERBERT.

Non ; vous ne le comprendriez pas.

LORD SPARKLE.

Convenez de bonne-foi, que vous êtes persuadé du contraire. — Mais accordez-moi quelques mo-

Digitized by Google

mens d'entretien, & enseignez-moi ce ton libre qui caractérise si bien votre impolitesse. Je suis continuellement la dupe de mon honnêteté, en ce moment même, il y a deux personnes logées ici....

FITZHERBERT.

Qui sont les victimes de vos artifices. — Vous voyez, Milord, que je suis au courant de vos affaires. — Mais je perds mon temps....

LORD SPARKLE.

Votre temps ! ha ! ha ! ha ! ha ! — Quel prix a-t-il pour vous ? C'est votre plus grand ennemi ; il ajoute chaque jour des rides à votre visage, & de la causticité à votre humeur attrabilaire. Je vous prouverai que j'ai mieux employé que vous les douze dernières heures qui viennent de s'écouler. — Tandis que vous en avez perdu neuf en dormant, & que vous avez employé les trois autres à déclamer contre les mœurs, j'étois tranquillement assis ches Weltjie, (1) où j'ai gagné. — Devinez quoi ?

FITZHERBERT.

Apparemment la moitié de l'argent que vous avez perdu la veille, deux ou trois mille guinées.

LORD SPARKLE.

Des guinées ! fi donc : elles sont aussi rares chez

(1) Nom d'un fameux *Club*.

Digitized by Google

nous, que dans les coffres du congrès. A l'exemple des Amériquains, nous marquons avec des jettons, & jouons pour une bonne propriété (1).

FITZHERBERT.

Vous avez raison.

LORD SPARKLE.

L'or & l'argent sont des métaux marchands, depuis que les *Sauniers*, les *Vinaigriers*, & les *Lords-Maires* les emploient avec succès (2) — Notre *Déesse* tient au lieu d'une bourse, une *corne d'abondance*; elle nous prodigue des champs fertiles, des vallons riants, & de riches troupeaux (3): elle a gratifié ce matin mon cornet, d'une maison charmante, avec cinq cens arpens de terre, & la prochaine nomination, au bénéfice de Guzzleton.

FITZHERBERT, *avec indignation.*

Les charges de l'Eglise, gagnées au jeu! J'espere, Milord, que vous en disposerez avec le même juge-

(1) L'on comprend aisément le piquant de cette épigramme contre ceux qui favorisoient les troubles avec les colonies.

(2) Autre épigramme contre les excessives dépenses qu'entraînoit la guerre contre les Amériquains. Elle ne fut avantageuse qu'aux traitans & aux pourvoyeurs.

(3) On avoit introduit dernierement l'usage d'exposer son patrimoine à un coup de dé, faute d'argent comptant.

Digitized by Google

ment qu'elles vous ont été accordées. — Bon jour, Milord, bon jour. (*Il fait quelques pas.*

LORD SPARKLE.

Bon soir vieux *crabtree* (1); (*il paroît un Laquais.*) va dire à Belville que je viens le féliciter sur son heureux retour de le maussade province.

FITZHERBERT *revient sur ses pas.*

Milord?

LORD SPARKLE *le regarde.*

Monsieur?

FITZHERBERT.

Pour éviter une autre rencontre, je vous préviens que j'irai ce matin chez Lady Bell Bloomer.

LORD SPARKLE.

A présent, voilà ce qui s'appelle être poli! — Et pour la même raison, Monsieur, je vous préviens que j'y passerai ce soir. (*Il sort, dans le même instant le Laquais revient.*)

FITZHERBERT.

Quoi! votre maître est encore couché; à quelle heure arriva-t-il hier au soir?

(1) *Crabtree*, pommier sauvage; on donne ce nom aux misantropes. *Fielding* s'en servit le premier dans son roman de *Pregrin Pickle*, où il désigne sous le nom de *Crabtree*, un personnage sévère & bourru.

Digitized by Google

LE LAQUAIS.

Fort tard, Monsieur. — Sans la rencontre que nous fîmes de Sir Harry Harbrain, & sa nouvelle Meutte, nous serions arrivés à Londres de bonne heure. — Nous chassâmes le renard à *Bagshot*, le poursuivîmes au travers de la bruyere vers *Datchet*, il prit la droite vers *Egham*, nous laissa sous le vent aussi loin que d'ici à *Staines*; prit de-là la route d'*Oxford*, & nous celle de Londres, Monsieur.

(*Il fait une profonde révérence.*)

FITZHERBERT.

Voilà un récit aussi exact que savant, Monsieur; allez à présent avertir votre maître que je l'attends. — Mais le voici.

Digitized by Google

SCENE IV.

FITZHERBERT, BELVILLE *en robe de chambre.*

FITZHERBERT.

IL est honteux qu'un chasseur se lève à onze heures.

BELVILLE.

Mon aimable, mais caustique ami, je me conforme par-tout à l'usage; à la campagne je défie la fatigue, & m'y lève avant que l'aurore vienne frapper les regards du laboureur: je franchis les haies & les fossés, déjeûne dans une chaumière, y boit du lait que me présente une jeune brunette, aussi fraîche que la rosée; j'y mange sur un plat de bois, & me divertis de ses propos innocens. De retour dans la capitale, je m'habille régulièrement, me pique d'avoir les plus beaux habits; je me nourris de ragoûts, bois du vin de Champagne, & tâche en un mot de faire comme tout le monde.

FITZHERBERT.

Tant pis, jeune homme, tant pis; dès qu'on adopte le ton de ceux qui n'ont que les vices & la folie pour guides, on est plus insensé qu'eux.

BELVILLE.

Vous autres satyristes, aussi aveugles que des

Digitized by Google

taupes, cherchez à tâtons les défauts de l'humanité ! Il y a beaucoup de sagesse dans les folies que vous condamnez ; il faut, à mon avis, plus de mérite pour être un fou utile, que de vertus pour composer une douzaine de cyniques.

FITZHERBERT.

De cette maniere, la moitié du genre humain devient utile à l'autre ; j'en connois qui jouent ce beau rôle depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante. — A propos de folie, mon très-honoré parent Lord Sparkle vient de sortir d'ici.

BELVILLE.

Voilà un heureux exemple de ce que produit la totale indifférence, pour ces sages maximes que vous recommandez.

FITZHERBERT.

Vous l'appellez *heureux* ?

BELVILLE.

Sans doute. — Aucun homme n'est plus aimé des femmes ; d'ailleurs, n'est-il pas le modèle sur lequel se forment tous nos agréables ? N'est-ce pas à lui qu'est réservée la gloire d'enlever la belle Lady Bloomer à tous ses rivaux ? Vous-même, mon ami, après l'avoir critiqué la moitié de votre vie, vous serez assez bon pour lui laisser encore votre fortune.

Digitized by Google

FITZHERBERT; *fort animé.*

Vous vous trompez, M. Belville.

BELVILLE.

Comment? vous refuseriez à l'époux de votre favorite....

FITZHERBERT.

Si cet hymen a lieu, je renonce à l'amitié de Lady Bell. — Je vous avoue que sa conduite avec lui m'étonne, elle le reçoit avec la plus grande distinction: — mais souvent le mérite s'aveugle, & devient la proie de l'homme sans mœurs

UN LAQUAIS.

M. Beauchamp.

FITZHERBERT.

Tâchez de sonder ses sentimens, il m'importe de les savoir; depuis que la conduite de Milord a trompé mon attente, j'ai choisi Beauchamp parmi les branches cadettes de ma famille. Il ignore mes projets, & se croit redevable à Sparkle du bien-être dont il jouit. J'observe scrupuleusement ce dernier; vous en saurez davantage: le voici, je puis l'éviter en passant par cette porte. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

BELVILLE, BEAUCHAMP.

BELVILLE.

QUOI! en uniforme? Quel démon te possède? La dernière fois que je t'ai vu, je te croyois voué au Barreau ou à l'Eglise: je m'attendois à te voir affublé d'une perruque, disputer avec tes confrères dans le temple de *Themis*, ou placé dans un bon bénéfice, y recevant les dixmes de tes paroissiens.

BEAUCHAMP.

Tels étoient les projets de mon enfance; mais le feu de la jeunesse m'a inspiré d'autres désirs. Les Héros de *l'Aréopage* & du *Forum*, ont cédé à ceux de *Marathon*: ces derniers m'ont fait connoître la honte qu'il y auroit à languir dans l'indolence, tandis que ma patrie est entourée d'ennemis.

BELVILLE, *en souriant.*

Je parie que cette bravoure n'est pas l'effet de l'héroïsme: conviens qu'elle t'a été inspirée par quelque femme, qui t'a fait croire que l'uniforme t'étoit plus favorable que le rabat.

BEAUCHAMP.

Quoique je sois sensible aux charmes d'un objet digne de tous mes vœux, ce projet néanmoins n'est pas

Digitized by Google

pas le sien. Hélas, Charles! elle ne daigna jamais s'occuper de mon sort.

BELVILLE.

De la modestie! Tu as fort bien fait d'abandonner le Barreau; — mais nommes-moi ta belle dédaigneuse?

BEAUCHAMP.

Je ne me permis jamais une pareille indiscrétion. Avare de mon bonheur, je jouis en silence de l'idée de ses charmes, & craindrois d'en ternir l'éclat, si l'on savoit que j'en porte l'image dans mon cœur.

BELVILLE.

Ha! ha! ha! — Tu me donnes plus que jamais envie de connoître la Nymphe, qui t'inspire une si belle passion. Tu aurois joué un beau rôle dans le siècle de la Chevalerie. — Je parie que ta Dame est laide.

BEAUCHAMP.

Elle est belle, aimable & spirituelle, mais sur-tout elle a un goût délicat dans tout ce qu'elle fait. — Ah, Charles! peut-on aimer une femme qui manque de goût.

BELVILLE.

En a-t-elle pour toi? Voilà l'essentiel.

BEAUCHAMP.

Je n'ose nourrir ma passion d'un espoir si flatteur, & cependant je serois fâché qu'elle s'éteignît par la

Digitized by Google

crainte du contraire. Un vain orgueil n'a point enflammé mon cœur; mes sentimens pour elle seront mes guides dans le chemin de la gloire; c'est en combattant nos ennemis, qu'elle apprendra combien je suis épris de ses attraits.

BELVILLE.

Voilà de la pure galanterie de l'année 1101; ce furent avec de tels sentimens que nos ancêtres triompherent dans les plaines de Cressy & de Poitiers; mais crois-moi, mon ami, ils ne séduiront aucune femme de notre siècle. Si tu veux réussir, il faut employer d'autres moyens. Figures-toi que tu es à l'Opéra; tu regarde d'abord toute l'assemblée (1); tu vois une jolie femme, tu la lorgne, tu t'écries: *elle est charmante.* On te dira, « voilà une Demoiselle qui a vingt mille liv. sterling de dot, il lui manque les charmes de son sexe pour plaire.—Tu replique: mais elle a de la fortune, je tâcherai d'obtenir sa main..... cela m'arrangera... il faut absolument que je l'aie.... J'irai demain chez elle..... Je me proposerai.....». Auras-tu ce courage, mon cher *Achile?*

(1) Les Théatres sont différemment construits à Londres qu'à Paris; le parterre à l'Opéra, fait un amphitéatre qui s'étend depuis l'orchestre, jusqu'au fond de la salle; les places sont à 12 liv.

Digitized by Google

BEAUCHAMP.

Jamais.

BELVILLE.

En ce cas, renonce au projet de plaire.

BEAUCHAMP.

Mais je n'ai rien qui puisse autoriser pareille démarche: de la naissance, & une commission de Capitaine que je dois à la générosité de mon parent Lord Sparkle, voilà tout ce que je possède. Ce sont de foibles avantages pour une femme qui jouit de 5000 liv. sterling de rente.

BELVILLE.

Supposons qu'elle ait du goût pour vous, & ...

BEAUCHAMP.

Je renoncerois à un bonheur que je ne veux devoir qu'à mon courage.

BELVILLE.

Renonce plutôt à ces beaux sentimens, ils ne sont plus de mode. — Veux-tu passer dans mon cabinet, je t'y donnerai du chocolat.

BEAUCHAMP.

Je ne puis, mon Colonel m'attend. — Où nous reverrons-nous?

BELVILLE.

Je n'en sais rien, le hasard dirigera toute ma journée. Adieu. (*Ils sortent chacun d'un côté opposé.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

Le Théatre représente un Appartement dans la Maison de CLARINDE.

CLARINDE, *suivie de* TIFFANY.

CLARINDE *lit un catalogue.*

PAUVRE Lady *Squander!* ses meubles & ses bijoux sont à la fin chez *Christie* (1) — J'irai certainement à cette vente. (*Elle donne le catalogue à Tiffany.*) Marque l'article des perles, & celui du service de porcelaine de Saxe. Je veux qu'elle ait au moins le plaisir de voir ses bijoux chez ses amies. (*Elle s'assied à côté d'une table, & y prend quelques cartes de visites.*) — Voyons! je me suis couchée si tard, à peine ai-je eu le temps de songer à mes visites. (*Elle lit :*) Mistriss *Jessamy.*— Lady *Racket.* — Miss *Belvoir.* — Lord *Sparkle*..... Lord *Sparkle!* Ah, ciel! quel demon m'a conduit chez Lady *Price.* Je voudrois que son concert de trois violons & une flûte, eût été sur ses montagnes de *Galles*, pour y divertir ses chevreaux. — Pourquoi m'as-tu engagé à sortir?

(1) Nom d'un fameux Huissier-priseur; il a une salle spacieuse où se font toutes les ventes considérables. Ces ventes sont très-fréquentes, sur-tout par les jolies femmes.

Digitized by Google

TIFFANY.

Vous aviez l'air si triste, Madame, j'ai pensé que.....

CLARINDE.

Ce fut hier la journée des contrariétés. Je parcourus tous les quartiers pour le trouver, & par-tout il sortoit quand j'entrois. — Mais que me sert d'y songer! Je parie qu'il n'est venu chez moi que dans l'intention d'y voir Lady Bloomer. — Son attachement pour elle n'est plus un mystère.... Ces veuves sont perfides.... Il semble que ce *mot* renferme une vertu cabalistique. — Depuis Février dernier, pas moins de quatorze jeunes & aimables cavaliers se sont pris dans ses lacs.... Heureusement qu'ils étoient tous abîmés de dettes, un pareil exemple nous enleveroit tous les jeunes gens, depuis *Charing-Cross* (1) jusqu'à *portman's square* (2).

TIFFANY.

En vérité, Madame! je voudrois que cette Lady Bell fût déja remariée: elle vous donne toujours de l'humeur.

CLARINDE.

Puis-je m'en empêcher? Avant qu'elle parût dans

(1) Place où est la statue équestre de Charles Premier. C'est où commence ce qu'on appelle le quartier de la Cour.

(2) Très-belle place ou quarré, la plus reculée dans le quartier de la Cour, ou *Westminster*.

Digitized by Google

le monde, j'y tenois le premier rang. Ma parure, mes meubles & mon équipage servoient de modèle aux *élégantes:* Lady Bell s'avise de prendre une femme-de-chambre françoise, & m'éclipse dans un instant.

TIFFANY.

Nous valons bien ces *Demoiselles.*

CLARINDE.

Elle quitte le deuil aujourd'hui, & va, pour la première fois depuis son veuvage, étaler ses attraits à la Cour. — J'ai dessein d'y aller..... mais si elle l'emporte, témoin de ma défaite, son triomphe en sera plus complet..... Il vaut mieux que je n'y aille pas, mais j'irai ce soir à son assemblée..... je m'arrangerai si bien, que j'empêcherai Lord Sparkle de lui parler,... elle en enragera, & je serai vengée.

(*Elle sort.*)

TIFFANY.

Miséricorde! il faut autant de politique à la Suivante d'une Miss qui approche de ses trente ans, qu'à un premier Ministre. Si malheureusement sa glace est trop fidèlle, ou qu'une rivale l'emporte, ou qu'enfin un amant la néglige, adieu à la faveur, on renvoye la pauvre fille sans nul espoir de pension.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théatre représente une Salle élégamment meublée dans la maison de Lady BELL BLOOMER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *tenant quelques lettres à la main.*

QUEL trésor! Ces précieuses lettres long-temps oubliées dans la triste enceinte d'un Couvent, indifférentes pour celles qui l'habitent, sont pour moi la source du bonheur suprême. — Il est donc en Angleterre! Ah! combien il est éloigné de soupçonner que je suis si près de lui....

Digitized by Google

SCENE II.

JULIE, KITTY.

KITTY.

M. Fitzherbert sera chez vous tout-à-l'heure, Madame.

JULIE.

Tant mieux. — Lady Bell est-elle habillée?

KITTY, *parlant très vîte.*

Pas encore, Madame; M. Crepé la tient depuis trois heures, pendant que sa femme-de-chambre court ça & là, & que M. *John*, son laquais, va chez les Marchandes de modes & les Parfumeurs; & que son nouveau vis-à-vis l'attend à la porte (1) pour conduire Milady à la Cour. Ah, Madame! au lieu de ces vilains habits lugubres, on ne voit plus que des Laquais avec des livrées toutes éclatantes d'argent. Dès qu'elle sera partie, la maison va être sans dessus-dessous, pour les apprêts de l'assemblée de ce soir, & l'on dit que tout le monde....

(1) Les maisons de Londres sont construites différemment de celles de Paris; elles sont en général à porte bâtardes. Les écuries & les remises ont leurs sorties dans d'autres rues.

Digitized by Google

JULIE.

Ha! ha! ha! ha! je t'en prie, prends haleine. Il n'est pas étonnant que Lady Bell soit aise de quitter le deuil, car il me paroît que cet évènement bouleverse la tête de tous ses domestiques.

KITTY.

Vous avez bien raison, Madame, vous allez voir comment tout va être gai dans cette maison; l'on m'a dit que Lady Bell l'est beaucoup: bien lui en a pris, car l'on m'a dit aussi que son vieux mari étoit si désagréable, qu'elle n'auroit pas manqué de mourir d'ennui. — Ses gens l'adorent. — Quel dommage, Madame, que vous ne soyez pas aussi gaie que Milady. — Nous sommes toujours si tristes..... Il est bien surprenant qu'une Dame aussi jeune & aussi jolie soit....

JULIE.

Epargne-moi tes propos: — mes goûts ne s'accordent pas avec ceux de Lady Bloomer.

KITTY.

Je le sais bien, Madame, elle suit la mode, se divertit, pendant que vous êtes tristement au coin de votre feu. Milady comprend fort bien que l'esprit & la beauté ne sont pas donnés pour être ensevelis; elle brille tous les jours dans la *moitié* des maisons de Londres, & le lendemain *nous* avons des vers

Digitized by Google

dans les Journaux, & des Sonnets, & des.... des.... enfin *nous* avons tout ce qui flatte la vanité des Dames, &....

JULIE.

En voilà assez, ta grande familiarité m'offense (1). — Porte ce bouquet à Lady Bell, & dis-lui que connoissant son goût pour les fleurs, je les ai fait chercher ce matin à Richmond (2) pour les avoir plus belles. — Que ma porte soit fermée pour tout le monde, excepté pour M. Fitzherbert.

(1) On est fort réservé avec les domestiques en Angleterre, on ne leur permet pas deux questions par an, ils n'ont que le droit de répondre quand on les interroge, & encore exige-t-on qu'ils soient laconiques.

(2) Bourg sur les bords de la Tamise à dix mille de Londres. Le Roi y a un palais, où il réside une grande partie de l'été. La situation en général est la plus belle de l'Angleterre.

Digitized by Google

SCENE III.

Les précédens, FITZHERBERT.

FITZHERBERT.

NE dois-je point attribuer cette attention plutôt à la circonstance qu'à la faveur? Vous m'avez sans doute entendu; je ne me flatterai jamais que vous refusant à la société de la jeunesse & à ses plaisirs, vous admettiez un vieux radoteur qui n'est point indulgent sur vos défauts.

JULIE.

Personne ne m'intéresse autant que vous. Toute votre conduite annonce l'amitié: elle me flatte d'autant plus, que vous ne prodiguez pas vos conseils...

FITZHERBERT.

Arrêtez? Je les prodigue quelquefois, mais ce n'est pas avec le même degré d'intérêt. Mon attachement est préférable à celui de vos aimables sémillans, ils se disent les amis de tout le monde, & ne le sont que de leurs plaisirs. — Mais que fait Lady Bell?

JULIE.

Elle est à sa toillette. — Ah, mon cher tuteur! je ne puis assez reconnoître le service que vous m'avez rendu, en me liant avec elle....

Digitized by Google

FITZHERBERT.

J'étois sûr que vous l'aimeriez. A votre retour de France il vous falloit une telle société ; ses manières s'accordent avec la politesse de cette nation. — Je l'entends: sa démarche est d'accord avec ses paroles.

SCÈNE IV.

Les précédens, LADY BELL BLOOMER.

FITZHERBERT.

SI toutes les femmes étoient des jeunes veuves d'une gaieté aussi agréable, l'amour & la galanterie feroient place à la sagesse & à la raison.

LADY BELL.

Vous ajoutez à ma satisfaction. — Quel bouquet! Ah, ma chere Julie! Lady *Mirtle* en mourra de dépit; elle étoit tellement couverte de fleurs & de feuilles hier au soir, qu'on l'eût prise pour la belle Rosamonde dans son berceau. Savez-vous, mon cher Fitzherbert, que nous dînâmes hier en *Hill Street*, & que nous eûmes le courage d'y rester jusqu'à onze heures.

JULIE.

J'en fus malade d'ennui.

Digitized by Google

LADY BELL.

Et moi j'en eus un nouveau goût pour la société. L'incommode politesse de Sir André, & l'insipide maussaderie de sa grande fille, m'amusèrent beaucoup. — Mais comment me trouvez-vous? Ne croyez-vous pas que je ferai un million de conquêtes aujourd'hui?

FITZHERBERT.

Si vous trouvez autant de fous, il n'en faut pas douter. — Dites-moi, Lady Bell, lequel de vos adorateurs verra avec le plus de plaisir, cette premiere marque de votre liberté?

LADY BELL.

A qui elle l'importe le moins.

JULIE.

Nommez-le.

LADY BELL.

Il faudroit, pour vous satisfaire, plus de réflexion que je n'en ai mis pour l'écouter.

JULIE.

Si vous érigiez un temple à vos adorateurs, le nom de Lord Sparkle seroit placé sur l'autel.

LADY BELL.

Lord Sparkle! — Qui peut résister à son mérite? — Il n'a pas la maladresse d'attacher de l'impor-

Digitized by Google

tance aux vices & aux vertus: membre des *Clubs* les plus illustres, il en fait l'ornement; sa toilette le distingue autant que l'or & l'esprit qu'il emprunte à ses amis.

FITZHERBERT.

Et vous recevez cependant son clinquant comme un métail précieux.

LADY BELL.

Dans ce monde charitable, on s'accommode autant de l'apparence que de la réalité.

FITZHERBERT.

Avec tant d'indulgence pour Lord Sparkle, ne jetterez-vous jamais un regard favorable sur le modeste Beauchamp?

LADY BELL.

Beauchamp! — si j'en avois le desir, il faudroit que je changeâsse mon éventail en hallebarde, mes plumes en casque, & mon nom en celui de *Thalestris*. — Vous n'ignorez pas que les armes sont sa passion. (*elle soupire.*) — Mais j'oublie que l'heure triomphale approche.

FITZHERBERT.

De quel triomphe parlez-vous?

LADY BELL.

De celui, où après m'être montrée dans toutes les

Digitized by Google

maisons de Saint-George (1), je descendrai à Saint-James (2). Le peuple étonné, demandera à mi-voix: « qui est cette belle femme? — Sans doute elle est » une des quatre héritières (3)? Non: c'est une ambassadrice ». — Soutenue par mes gens, je monterai le grand escalier, je passerai nonchalamment par toutes les pièces, je laisserai tomber mon éventail, raccommoderai mon bouquet, afin que la *petite noblesse* (4) ait le temps de m'admirer. = De-là j'irai dans la salle du cercle (5), j'y jetterai un coup-d'œil distrait, n'y verrai que l'envie chez les femmes, & une foule de choses flatteuses dans les yeux des hommes.

JULIE.

Voilà le vrai tableau de l'orgueil de notre sexe.

(1) La paroisse de Saint-George est la plus considérable & la mieux habitée de Londres; c'est en général celle où logent tous les gens de qualité.

(2) Le Palais du Roi, ancien bâtiment. Il n'y réside pas, mais y tient sa Cour.

(3) Une de ces héritieres, Miss Egerton, a trois millions de dot.

(4) Ceux qui sont admis dans les appartemens, mais qui ne vont pas dans la salle où se tient la Famille royale.

(5) La grande noblesse forme un cercle, le Roi le parcourt d'un côté pendant que la Reine va de l'autre; ils parlent à tous ceux qui le composent.

Digitized by Google

LADY BELL.

C'est plutôt celui de ma félicité. — Je quitte le deuil d'un époux auquel mes parens, & non pas mon cœur, m'avoient unis. — J'ai un douaire considérable, & une figure..... vous la voyez. — La jeunesse, la fortune & la santé me prodiguent leurs faveurs: j'en jouirai; l'innocence & l'honneur seront mes guides.

FITZHERBERT, *malicieusement.*

Ajoutez-y la prudence, de peur que vos deux sauve-gardes ne soient surpris pendant leur sommeil.

LADY BELL.

Je ne crains rien, — mais chaque minute que je m'arrête m'enlève une conquête. Adieu; mes fiers *coursiers* hénissent d'impatience. Partons pour la gloire. (*Elle sort en riant.*)

FITZHERBERT.

Sous l'apparence de la légereté, elle cache un esprit solide, & sous cet air de coquetterie, un cœur tendre & sensible.

JULIE.

J'en suis convaincue; — quelquefois je la plaisante sur Lord Sparkle, mais je crois qu'elle préfere Beauchamp: jamais je ne le nomme que son embarras n'annonce sa défaite; je ne fais pas semblant

Digitized by Google

blant de m'en appercevoir, je sais qu'elle est jalouse de son secret.

FITZHERBERT.

Vous parlez si bien du cœur de votre amie, que je me flatte que vous me confierez les secrets du vôtre.

JULIE, *d'un ton embarrassé.*

Du mien, Monsieur.

FITZHERBERT.

Oui : aidez-moi à le connoître?

JULIE.

Mais....

FITZHERBERT.

Dites-moi franchement, si parmi les papillons que votre beauté ou votre fortune vous attirent, il en est un que vous préférez?

JULIE, *en hésitant.*

Non..... Monsieur.

FITZHERBERT.

Je me confie à votre parole, & vous avertis que je vous présenterai ce matin un de mes amis, arrivé depuis hier à Londres.

JULIE.

A quel titre?

FITZHERBERT.

Comme un homme qui a le plus grand desir de s'unir à vous.

Digitized by Google

JULIE.

Ai-je l'honneur de le connoître?

FITZHERBERT.

Non; mais depuis long-temps je désire cette union.

JULIE.

J'espère que vous m'accorderez.....

FITZHERBERT.

Ne craignez rien: quoique je m'intéresse vivement à cet hymen, je serois fâché de tyranniser vos inclinations — Je vais de ce pas chez celui qui, je me flatte, pourra vous plaire. — N'ayez pas cet air grave, mon enfant: l'état que je vous propose ajoute à la dignité de votre sexe. C'est dans le mariage qu'une femme déploie les vertus, qui la rendent estimable. (*Il sort.*)

JULIE.

Voilà le moment fatal que j'ai tant redouté.—Comment apprendre à Lady Bell & à mon Tuteur —que je suis mariée? — Mais j'ai promis à mon époux de garder le silence. — Ah, que n'est-il ici! Ecrivons-lui — Qu'il vienne m'excuser auprès de la confiance abusée & de l'autorité. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

L'Appartement de BELVILLE.

BELVILLE, UN LAQUAIS, *& un moment après*, FITZHERBERT.

BELVILLE.

QUE mes malles & ma chaise soient prêtes demain matin à six heures. — Je veux dîner à *Douvres*.

FITZHERBERT.

Il me paroît que j'arrive à propos.

BELVILLE.

J'allois chez vous m'informer, pour quel sujet vous m'avez proposé de quitter mes *amadryades* de *Berkshire* (1) ? Votre lettre m'est parvenue au moment où j'allois partir pour Paris.

FITZHERBERT.

Pour Paris ?

BELVILLE.

Oui.

FITZHERBERT.

Quelle folie ! Restez plutôt où vous êtes. La

(1) Cette allusion se rapporte à la province de Berkshire, qui est couverte d'arbres.

Digitized by Google

grande route de *Calais* à *Douvres* (1) est pernicieuse à l'Angleterre; je voudrois voir établir aux deux confins, des péages dont l'impôt corrige ceux qui ont la fureur de voyager.

BELVILLE.

Il en résulteroit plus d'abus que davantages; ils n'embarrasseroient pas les oisifs ni les insensés, mais l'homme d'esprit qui cherche à s'instruire (2).

FITZHERBERT.

Tant mieux: nos voyageurs philosophes ont plus fait de mal que toute la politique des François. Il semble que leur principal but est d'établir la frivolité, & de nous captiver par des usages corrompus. (*Pendragon paroît dans le fond du Théatre.*) — Mais n'est-ce pas le jeune *Cornwallien* que je vois là-bas?

BELVILLE.

Lui-même; sa singularité vous divertira; la nature sembloit l'avoir destiné pour être toute autre chose

(1) Allusion au sept lieues de mer qui séparent la France de l'Angleterre.

(2) Cette épigramme est d'autant plus fine, qu'elle fait l'éloge de l'Anglois raisonnable, dont le peu de fortune l'empêche en voyageant, de suivre l'exemple de ses compatriotes fortunés; ceux-ci n'ont souvent d'autre but que la vanité & les plaisirs.

Digitized by Google

qu'un homme; sa liaison avec un Pair d'Angleterre lui a tourné la tête. Sa sœur fut jusqu'après la mort de son pere un sauvageon, & ne connut que les bruyeres de Cornwall; elle s'avise à présent de faire le bel esprit, & de critiquer son frere. Le voici

SCENE VI.

Les précédens, PENDRAGON, *ridiculement vêtu.*

PENDRAGON.

AH! mon cher compagnon d'auberge, je viens pour vous.... (*à Fitzherbert.*) — Ha! votre serviteur, Monsieur, (*à Belville.*) — C'est sans doute un de vos amis.

FITZHERBERT.

Je m'en flatte?

PENDRAGON *passe devant Belville, & se met entre celui-ci & Fitzherbert.*

Donnez-moi la main, Monsieur. — Dès que vous êtes l'ami de M. Belville, vous êtes le mien, & nous sommes tous une compagnie d'amis. — Je fais bientôt connoissance, moi.

FITZHERBERT.

Cela est fort heureux.

Digitized by Google

PENDRAGON.

Et fort poli. — Il y a six semaines que je suis dans le grand monde, je n'y vois d'autre différence avec le petit monde, sinon qu'on y vit sans cérémonie: — dès que c'est la preuve d'une bonne éducation, je m'y conforme.

FITZHERBERT.

Vous paroissez avoir réussi.

PENDRAGON.

Pour vous en convaincre, je vous raconterai une diable d'histoire qui vous fera rire.....

FITZHERBERT.

Je ne puis l'écouter en ce moment, mais l'écouterai volontiers si vous voulez me faire le plaisir de dîner avec moi.

PENDRAGON.

De tout mon cœur.

FITZHERBERT.

Les gens d'ici vous donneront mon adresse. — M. Belville, je dois vous communiquer une affaire importante. (*Il sort avec Belville.*)

PENDRAGON.

Parbleu, je suis bien aise qu'il m'ait invité. — A son air peu cérémonieux, je juge que c'est un Lord. (*Il contrefait Fitzherbert.*) « M. Belville, je dois » vous communiquer une affaire importante ». — Et

aussi-tôt ils se retirent. Nous autres, en Cornwall, aurions regardé cela comme bien impoli; & voilà cependant ce qu'on appelle de l'aisance. — Oui, c'est de l'aisance, (*Il sort en répétant*). C'est-là de l'aisance.

SCENE VII.

PENDRAGON, MISS SOPHIE PENDRAGON.

MISS SOPHIE.

FRERE Bobby! frere Bobby!

PENDRAGON, *en se retournant.*

Je vous prie, Miss Pendragon, de ne pas me donner si souvent le titre de frere; il semble à vous entendre, qu'on ne sait pas vivre: combien de fois vous le répéterai-je, que rien n'est plus ignoble que de se donner entre parens, le nom de *pere*, de *cousin*, de *frere*, « *& toutes ces sortes de choses.* ». (1). J'ai eu besoin de trois jours pour oublier la honte dont vous me couvrîtes, au concert de M. *Dobson*;

(1) Expression fort à la mode parmi les élégans, & les petites maîtresses.

Digitized by Google

vous *brailliez* d'un bout de la salle à l'autre. « Ma » tante ! ma tante ! voici une place entre moi & mon » frere, si cousin Dick vouloit se mettre plusprès de » son pere, &.....

SOPHIE.

Mais — où est le mal? Nous a-t-on donné des parens pour en rougir ?

PENDRAGON.

Je ne sais pourquoi on nous en a donné, mais je puis vous assurer qu'aucun jeune homme du grand monde ne s'en soucie.

SOPHIE.

Fi, quelle honte ! Ce qu'il y a de sûr, frere Bobby, c'est que je ne donnerai jamais dans ces manières dénaturées. — Depuis que Lord Sparkle vous distingue, vous n'êtes plus le même : autrefois, quand notre pere avoit de la compagnie, vous vous glissiez dans la salle, la tête pendante comme une perdrix morte, vous passiez derriere toutes les chaises jusqu'à ce que vous en trouviez une vuide, où vous vous alleyez aussitôt sur le coin, & faisiez des nœuds dans votre mouchoir pour cacher votre embarras ; si l'on buvoit à votre santé, vous vous leviez, vous faisiez un salut comme cela ; (*elle traîne le pied.*) & répondiez : *merci, Monsieur.*

PENDRAGON, *en lui montrant le poing.*

Morbleu? si vous continuez.....

Digitized by Google.

SOPHIE.

A présent, c'est bien autre chose ; quand vous entrez dans une salle, vous jettez négligemment votre chapeau sur une table, vous passez devant le monde, le corps à moitié plié comme cela. — Vous vous élancez dans un fauteuil, mettez vos jambes sur un autre, demandez d'un ton négligent, « faites-» moi le plaisir de sonner ? John, donnez-moi un » verre de limonade. — Mistris *Plume* m'a traîné » toute la matinée contre le vend en *Hyde Parke ;* » la poussière a fait de mon gosier, une véritable » *emplâtre de Baris* ».

PENDRAGON.

Le diable m'emporte si je ne m'aime pas mieux en *copie* qu'en *original*. — Ho ! si j'imite aussi bien que vous, je serai bientôt un *élégant*. — Je veux à mon tour, vous donner un petit mot d'avis. — Il n'est plus douteux que Lord Sparkle n'ait le dessein de vous introduire dans le grand monde : moi qui ai déjà vécu avec *tout cela*, je vous dirai comment il faut vous y conduire.

SOPHIE.

Voyons ?

PENDRAGON.

Si vous entrez dans un salon où il y aura je suppose un cercle de vingt ou trente personnes, il ne faut pas y faire la moindre attention.

Digitized by Google

SOPHIE.

Non!

PENDRAGON.

Non ; peut-être un domestique vous donnera une chaise, sinon vous occupez la premiere vacante. Votre arrivée n'interrompra pas la conversation ; on ne fera pas plus d'attention à vous, que vous ne vous occuperez des autres.

SOPHIE.

Est-il possible !

PENDRAGON.

Ayez soin d'avoir la même indifférence pour ceux qui arriveront après vous ; j'ai vu un soir la pauvre Lady *Carmin* mourir de honte, parce que son amie eut l'impolitesse de se lever, & de céder sa place à la Duchesse de *Dulcet*.

SOPHIE.

Ho! frere Bobby, vous m'en contez.

PENDRAGON.

Foi de *petit maître*. — N'allez pas aussi vous aviser d'étendre votre conversation ; vous devez la borner à un seul mot. — Si par hasard quelqu'un de la compagnie raconte une chose ou l'autre, vous pourrez de temps en temps vous récrier : *c'est charmant ! — c'est odieux ! — c'est admirable !* — Point de phrases, à moins que vous ne vous serviez de celle qui distingue les gens du grand monde, « *toutes ces*

Digitized by Google

» *sortes de choses* ». Vous ne concevez pas combien elle est utile ; elle excuse le défaut d'esprit, supplée à la solution d'un argument, vaut un trait d'histoire, & décide du sort d'une bataille.

SOPHIE.

Fort bien ; mais comment fait-on pour s'en aller ?

PENDRAGON.

Rien de plus simple : l'on s'en va comme l'on est venu. — Si vous avez fantaisie de saluer la maîtresse de la maison, vous faites comme cela : (*il fait un signe de tête.*) — Mais il est plus noble de la quitter comme je fais. (*Il sort précipitamment sans la regarder.*)

SOPHIE.

Je voudrois être convaincue qu'on peut se dispenser des cérémonies : j'irois de ce pas faire une visite à Lord Sparkle. — Ho ! je m'arracherois les cheveux de désespoir, quand je songe qu'il est venu chez Mistriss Johnson, & que je n'y étois pas. — Dans tout ce que j'ai lu, je ne me rappelle pas d'avoir vu le caractère d'un amant aussi négligent ; — il me vient quelquefois le desir de le dédaigner, mais aussi-tôt les tristes récits qu'on lit de celles qui ont fait mourir leurs amoureux de chagrin, m'en empêche. — Malgré l'envie que j'aurois de l'entretenir, il ne vient pas. — Je parie que j'ai deviné ses intentions : qu'il ne se flatte pas de m'avoir fait impunément venir de

Digitized by Google

Land's-End (1) à Londres pour se moquer de moi; — il éprouvera que Sophie Pendragon sait se faire respecter. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

FITZHERERT, BELVILLE.

BELVILLE.

Quoi, mon ami! vous voulez me donner une femme: la derniere faveur qu'accorde le ciel. — Je.... je.... je ne me marierai pas si-tôt....

FITZHERBERT.

Vous avez tort. — Je vous connois, & malgré vos défauts, je vous préfere à tous les insensés, pour vous confier le bonheur d'une jeune personne qui possède vingt mille livres sterling de dot.

BELVILLE.

Voilà un piège, mon ami. — Mais parlons plutôt du caractère de la Demoiselle: est-elle coquette, prude, ou accariâtre?

(1) Pointe de terre en Cornwall, sur les confins de la province.

Digitized by Google

FITZHERBERT.

Si vous êtes honnête avec elle, vous ne lui trouverez aucun défaut; — mais si vous êtes bizarre & soupçonneux, — elle sera comme le reste de son sexe. La conduite de la femme dépend de celle du mari.

BELVILLE, *en souriant.*

Avez-vous quelqu'autre chose à m'en dire?

FITZHERBERT.

Oui, elle est ma pupille, son pere étoit mon intime ami. — Je vous la donne, parce que je vous estime, & que je la chéris. — Osez me réfuser.....

BELVILLE.

Je le dois.....

FITZHERBERT.

Pourquoi?

BELVILLE.

Je suis..... marié.

FITZHERBERT.

Marié!

BELVILLE.

Il y a huit mois qu'un Ministre Anglois m'unit à Paris, à la plus aimable de toutes les femmes, Julie *Manners*.....

Digitized by Google

FITZHERBERT.

Julie *Manners !*

BELVILLE.

Est le nom de celle que j'ai épousé. Je fis sa connoissance chez un de mes amis, avec les filles duquel elle demeuroit au couvent. Je la voyois à la grille, & parvins par les secours de Mademoiselle *de Saint-Val*, son amie, à lui faire accepter ma main. A peine fûmes-nous unis, que je reçus un ordre de mon oncle à Florence, de l'y rejoindre; je partis, & à mon arrivée chez lui, il me confia des dépêches pour le ministère d'Angleterre; je revins ici, sans avoir pu m'arrêter un instant sur la route.

FITZHERBERT, *à part.*

A merveille! (*haut.*) Vous eûtes sans doute la précaution de vous informer qui étoit celle que vous avez épousé?

BELVILLE.

Sans doute: je fus autant satisfait de sa naissance que de sa fortune; elle a un tuteur, ne voulant l'instruire de son hymen qu'à son retour en Angleterre, nous sommes convenus de garder le secret.

FITZHERBERT.

Votre femme est-elle ici?

Digitized by Google

BELVILLE.

Elle reste au couvent, jusqu'à ce que j'aie tout arrangé, pour la recevoir dans ma Terre de Berkshire. Je lui ai écrit pour l'avertir de partir, & lui ai mandé que j'irai la trouver à Calais; je n'en reçois point de réponse; dans la crainte que mes lettres ne lui soient pas parvenues, je pars pour Paris, & ramènerai bientôt l'objet de tous mes vœux.

FITZHERBERT, *à part.*

Ingrate Julie! vous m'avez trompé.

BELVILLE.

Ce silence qui peint vos regrets, m'étonne & me chagrine.

FITZHERBERT.

Cet hymen m'offense; — mais je ne vous en veux pas, — je n'en ai pas le droit.

BELVILLE.

Je ne vous comprends pas.

FITZHERBERT.

Je n'en dis pas davantage. (*Il fait quelques pas.*)

BELVILLE.

Adieu: impatient de revoir une épouse chérie, chaque instant qui m'en sépare fait un vuide dans mon cœur; je vais tâcher en parcourant cette grande ville, de dissiper l'ennui qui me dévore. (*Il sort.*)

Digitized by Google

FITZHERBERT.

En dépit de ma colère, je puis à peine lui cacher mon bonheur & le sien;—sévère avec les vices & les folies, je suis indulgent pour les aimables foiblesses. — Ah, Julie! vous deviez mieux me connoître: ce défaut de confiance me chagrine. — Il faut l'en punir. ___ Pendragon va m'être très-utile.... Oui ma belle Julie.... je te le présenterai comme un époux. Ah! qu'il est difficile de gouverner la jeunesse.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

Le Théatre représente une Salle dans la maison de LORD SPARKLE.

SCENE PREMIERE.

LORD SPARKLE, BEAUCHAMP, *assis devant une table, avec une écritoire & des papiers.*

LORD SPARKLE, *superbement vetu.*

PAUVRE George! tu as donc réellement le dessein d'être avant peu dans le sein des alarmes & de la confusion? Tu veux aller te signaler en Amérique? « Adieu champs fleuris & berceaux séduisans, où » ma Chloé reçut mes tendres vœux; (*il se lève.*) tu les sacrifies à *Mars* & à la victoire.

BEAUCHAMP, *en se levant.*

J'accepte l'augure de ce dernier mot, Milord, & semblable aux héros d'*Homere*, je prends congé, & pars sous d'aussi heureux auspices.

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Il faut auparavant me rendre un service qui vous plaira. — Vous êtes un adorateur des charmes de Lady Bell.

BEAUCHAMP, *avec transport.*

Le ciel m'est témoin.....

LORD SPARKLE.

Point d'héroïsme, cher George; il est passé de mode en amour comme à la guerre.

BEAUCHAMP.

Comment cela, Milord?

LORD SPARKLE.

L'indifférence, mon ami! — Voilà ce qui gouverne aujourd'hui tous les hommes. Nous aimons, nous haïssons, nous faisons la guerre sans permettre que notre tranquillité en souffre. — Rien n'interrompt plus notre repos: l'œil le plus perçant connoît à peine les sentimens de l'amant qui touche au moment fortuné, ni ceux de l'époux qui doit être séparé par le divorce.

BEAUCHAMP.

Quelle indigne apathie? N'étouffe-t-elle pas les sentimens purs & délicats? — Que devient par ce méprisable système, la douce énergie de l'ame?

LORD SPARKLE.

Point du tout; je sens que Lady Bloomer me

Digitized by Google

convient, & je sens aussi qu'il m'importe de connoître sa façon de penser à mon égard. Je ne doute cependant pas qu'elle ne me soit favorable, mais je voudrois en être convaincu. — Tout mon art ne peut l'engager à s'expliquer peut-être sera-t-elle moins réservée avec vous.

BEAUCHAMP, *d'un air embarrassé.*

Comment pourrai-je.....

LORD SPARKLE.

Rien de plus facile. — Voyez si elle rougit en prononçant mon nom ; — parlez-lui de quelques femmes que vous supposerez me plaire, remarquez si elle ne leur trouve pas de défauts. — Ne m'épargnez pas ; s'il y a du désordre dans ses réponses, — elle est à moi.

BEAUCHAMP.

Malgré vos instructions, je ne me sent pas capable d'une ambassade de cette nature.

LORD SPARKLE, *d'un ton piqué.*

Quoi, Monsieur ! vous me refuseriez ce service ?

BEAUCHAMP.

Je sais, Milord.... que je ne dois rien vous refuser..... Ma reconnoissance.... En vérité, Milord, je suis le dernier à qui il falloit vous adresser.

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Ne soyez pas ridiculement délicat. Vous êtes le seul à qui j'ose confier pareil secret.

BEAUCHAMP.

D'abord que vous l'exigez, je m'y soumets, & m'acquitterai fidelement de votre commission. (*à part.*) J'aurai le plaisir de la voir; ah, mon cœur! à quel affreux combat je t'expose. (*Il sort.*)

LORD SPARKLE.

Ha! ha! ha! ha! — il a la présomption de l'aimer. — Ma confiance punit son audace.

UN LAQUAIS.

La femme-de chambre de Miss Manners demande à parler à Milord.

LORD SPARKLE.

Qu'elle entre. (*le Laquais sort.*) — J'avois tout-à-fait oublié cette affaire, je veux de nouveau m'en occuper. — Avoir Lady Bell pour femme, & son amie pour maîtresse, cela ajoutera de l'éclat à ma réputation.

Digitized by Google

SCENE II.

LORD SPARKLE, KITTY,

LORD SPARKLE.

QUELLES nouvelles, ma chere Kitty? Comment gouvernez-vous la raisonnable Julie?

KITTY.

Elle est toujours insensible aux éloges que je fais de vos tendres sentimens pour elle; j'ai beau lui parler de votre mérite.....

LORD SPARKLE.

De mon mérite! Ha! ha! ha! ha! & pourquoi pas de ma vertu? — Pauvre imbécile! Parlez plutôt de mon élégance, de ma prodigalité, de mes habits, de mes chevaux, de mon jeu, que je me suis presque ruiné, en donnant des rentes viagères à mes maîtresses. — Va-t-on parler d'affection, de bonté dans notre siècle; on attrape des vieilles prudes; & non pas nos jeunes *Misses* avec de tels appas.

KITTY.

Croyez-vous, Milord, que les défauts plaisent aux Dames.

LORD SPARKLE.

Défauts! morale d'anti-chambre. — Tu n'as guères profité de mes leçons; ne t'ai-je pas dit que

Digitized by Google

ton sexe a la rage d'exciter la jalousie? La plus raisonnable d'entre vous sacrifieroit toutes ses amies au plaisir d'avoir la préférence. — Retourne chez toi, étudies-y mes maximes, & si par hasard tu as le bonheur, chemin faisant, d'apprendre quelque histoire scandaleuse ou galante, instruis-en ta maîtresse, & fais-moi le plaisir de m'en faire le héros.

KITTY.

Mais si Miss *Manners* en instruit Lady Bell, pour l'avertir que.....

LORD SPARKLE, *nonchalamment.*

Pour l'avertir! Notre attachement méprise ces petites précautions, nous sommes convenus d'en rire. — Je songe à l'hymen de Lady Bell, parce qu'elle est la femme la plus élégante de Londres, & j'offre mes hommages à Julie, parce qu'il est du bon ton d'avoir des Demoiselles au lieu de grisettes pour maîtresses.

KITTY.

C'est donc ce noble motif, Milord, qui vous a engagé à corrompre à si haut prix ma fidélité.

LORD SPARKLE.

Il entre un peu de vengeance dans mon projet. — Quoique son Tuteur ait *l'honneur* de m'appartenir, il me refuse tout crédit auprès de son banquier; ne pouvant pas me servir de son or, j'aurai le plaisir de le faire enrager.

Digitized by Google

KITTY.

J'en suis bien aise, Milord. Connoissant à présent vos intentions, j'agirai en toute conscience. — Depuis long-temps je cherchois à punir M. Fitzherbert, il fut bien près un jour de me faire renvoyer, sous prétexte que j'avois trop peu de scrupules. — Ho! nous voici de pair, &.....

SCENE III.

Les précédens, BELVILLE.

LORD SPARKLE.

QUEL bonheur, mon cher Belville! (*à part à Kitty.*) Passez dans la pièce voisine, je vous parlerai dans un moment. (*Elle sort.*) — *à Belville.*) Vous voici donc de nouveau dans ce tourbillon d'affaires & de plaisirs?

BELVILLE.

Pour un instant. — Mais ne renvoyez donc pas cette Dame.

LORD SPARKLE, *en riant.*

Ne vous en inquiétez pas: *cette Dame* est la très-humble suivante d'une fort jolie femme. — Vous savez sans doute que j'épouse Lady Bell: comme

Digitized by Google

nous étions elle & moi le couple le plus élégant de la capitale, cela devoit nécessairement arriver.

BELVILLE.

Assurément.

LORD SPARKLE.

Dès que nous serons mariés, je me propose de m'attacher à son amie. — Que dites-vous de ce projet? — N'est-ce pas un coup hardi?

BELVILLE.

Vous n'existez que par de pareils coups.

LORD SPARKLE.

Je déteste la vie uniforme de nos ancêtres; l'homme sensé a sa routine, l'homme de génie trouve mille moyens de se distraire.

BELVILLE.

Son génie même sert d'excuse à ses défauts. — On lui suppose un esprit trop élevé pour se conformer aux règles communes du bon sens & de la décence. Voilà comme l'on se fait une réputation. — Mais vous allez sans doute sortir; cette toillette annonce de grands desseins.

LORD SPARKLE.

Il n'en faut pas juger par la parure; les femmes d'aujourd'hui ne donnent plus dans ce foible panneau. — J'ai eu d'abord le projet d'aller au Parlement, mais je vais à la Cour; une présentation de

Digitized by Google

Demoiselles m'y a déterminé: j'aime à jouir de leur embarras, & à les voir rougir pour la derniere fois : — venez-y avec moi.

BELVILLE.

Il est trop tard pour m'habiller. — D'ailleurs j'ai consacré ma journée aux aventures; je parcours la ville pour observer quelles nouvelles beautés y brillent depuis mon absence. En traversant *pele-mêle* (1), j'y ai vu des *brunes*, des *blondes*, des *chataines*, dont les charmes eussent attendri le cœur d'un stoïcien, rien n'auroit pu me garantir de leurs coups, si je n'eusse été occupé du souvenir d'une beauté absente.

LORD SPARKLE.

S'occupe-t-on des absents! — Une femme n'a pour moi de mérite, qu'autant que je la vois. — Puis-je vous jetter quelque part?

BELVILLE.

Non : — je vois votre écritoire, permettez-vous que j'écrive deux mots à Beauchamp?

(*Belville écrit.*)

LORD SPARKLE.

Sans doute; je viens d'écrire en sa faveur, à mon homme d'affaires; je voudrois l'engager à lui payer

(1) Nom d'une rue près de la cour.

Digitized by Google

sa petite rente. — J'en ai pitié ; — mais comment faire ! On est obligé d'employer le produit de cinquante arpens de terre à un habit, & le loyer de toute une ferme à une paire de boucles. Adieu, je te laisse le maître ici. (*Il sort en chantant.*)

BELVILLE.

Adieu, — mes complimens aux Démoiselles qui rougissent.

SCENE IV.

BELVILLE *continue d'écrire*, KITTY *traverse le Théatre, & passe devant lui.*

KITTY.

MILORD m'oublie, je le suivrai.

BELVILLE *se lève.*

Voici la confidente. — Écoutez, ma belle Demoiselle ! à qui appartenez-vous ?

KITTY.

A ma maîtresse, Monsieur.

BELVILLE.

Qui est-elle ?

KITTY.

Une Dame.

Digitized by Google

BELVILLE.

Son nom ?

KITTY.

Celui de son pere, je crois.

BELVILLE.

Votre maîtrsse est-elle aussi jolie que vous ?

KITTY.

Elle l'est davantage, je m'imagine, puisqu'elle me garde à son service.

BELVILLE.

Vous excitez ma curiosité; je donnerai tout au monde pour savoir son nom.

KITTY.

Savez-vous épeller ?

BELVILLE.

Oui.

KITTY, *en s'en allant.*

Hé bien ! l'alphabet vous en instruira.

BELVILLE.

Vous ne vous en irez pas sans satisfaire ma curiosité.

KITTY.

A quoi sert de me questioner, vous la connoissez aussi bien que moi; vous en avez parlé avec Lord Sparkle; — mais il faut que je m'en aille, je dois passer chez M. Fitzherbert.

Digitized by Google

BELVILLE.

Fitzherbert?

KITTY.

Oui: ignoriez-vous qu'il est son tuteur?

BELVILLE.

Quoi! Fitzherbert de Cambridge-Shire est le tuteur de votre maîtresse?

KITTY.

Lui-même; & pour que vous en soyez convaincu, c'est ce vieux vilain podagre qui fait enrager tout le monde. Adieu.

(*Elle sort.*)

BELVILLE.

Une telle créature est chez la pupille de Fitzherbert! Et Lord Sparkle, d'accord avec elle, ne rougit pas de ses desseins criminels! — Je ne reviens pas de ma surprise. — Voilà cependant celle dont mon ami m'a offert la main ce matin. — Il faut l'avertir. — Milord blâmera ce zèle; mais j'aime mieux m'exposer à ses reproches, que de manquer à la reconnoissance & l'honneur. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

Le Théatre représente un Appartement chez Lady BELL BLOOMER.

FITZHERBERT, *suivi d'un Laquais.*

AVERTISSEZ Miss *Manners*, je l'attends ici. (*Le Laquais sort.*) Je ne puis sérieusement me fâcher contre Julie, mais avant de l'instruire de son bonheur, je veux un moment la contrarier. (*Vers les coulisses.*) M. Pendragon? entrez, je vous prie.

SCENE VI.

FITZHERBERT, PENDRAGON, *vétu en petit maître.*

PENDRAGON.

QUOI! la Demoiselle occupe cette belle maison?

FITZHERBERT.

Oui; je vous ai promis de vous présenter, mais je ne réponds pas que vous lui plaisiez; ce succès dépend du brillant de votre esprit.

PENDRAGON.

Laissez-moi faire, j'aurois soin d'être fort aimable. — J'ai prévu ce qui m'arrive: si sa bourse est

Digitized by Google

bien garnie, d'abord après mon mariage j'enverrai la belle en *Cornwall*, je me moquerai de Lord Sparkle, & je serai moi-même le représentant du bourg (1).

FITZHERBERT, *ironiquement.*

Vous ajoutez le courage à vos bonnes qualités.

PENDRAGON.

Courage! personne n'en a jamais douté. J'ai battu notre collecteur de l'Accise; j'ai eu un procès avec notre Curé, & pour preuve que je n'ai pas laissé ma bravoure dans *notre* province, j'ai fait payer l'amende (2) à un cocher de fiacre, qui m'avoit insulté.

FITZHERBERT.

Ce dernier trait est fort courageux; — mais voici la Demoiselle.

(1) Les membres du Parlement jouissent d'une grande considération dans la province.

(2) Cinq guinées d'amende, on la paye rarement; la pétulance angloise se venge pas par les voies de fait.

Digitized by Google

SCENE VII.

Les précédens, JULIE.

FITZHERBERT.

VOICI ma pupille, Monsieur. — Je ne doute pas qu'elle ne reçoive vos hommages aussi *favorablement* que je le désire.

PENDRAGON.

Votre serviteur, Madame. (*à part.*) Elle a l'air diablement refrognée.

JULIE, *à part.*

Ah ciel! je n'ai pas la force de me soutenir.

FITZHERBERT.

Pourquoi cet embarras, ma chere? Parlez avec Monsieur.

PENDRAGON.

Ho, Monsieur! je comprends fort bien que dès qu'il s'agit de mariage, les jeunes filles sont un peu honteuses, embarrassées: *& toutes ces sortes de choses!* Mais nous autres gens du *grand monde*, nous corrigeons tout ça.

JULIE, *à part.*

A quel homme m'eût-on sacrifiée!

PENDRAGON.

Votre pupille, je vois, est de la race des femmes

Digitized by Google

modestes: — élevée dans le *grand monde*, cela m'étonne.

FITZHERBERT.

Il s'en trouve de temps en temps quelques-unes un peu timides; mais l'exemple les corrige bientôt.

PENDRAGON.

J'avois autrefois le défaut de rougir, « *& toutes ces* » *sortes de choses* »; mais si l'on m'y ratrappe, je donne mon patrimoine pour une pomme.

JULIE.

Votre propos annonce des sentimens différens des miens; je m'apperçois, Monsieur, que nous ne pourrons jamais être heureux ensemble; je regarde la modestie comme la base du mérite, & la crois indispensable dans une bonne éducation.

FITZHERBERT, *à part.*

Elle m'enchante! (*haut.*) Vous maltraitez furieusement mon ami.

PENDRAGON.

Elle ne sait ce qu'elle dit, mais je l'instruirai. Écoutez, Miss! — à ce que je vois, vous ne connoissez pas les gens du grand monde; ils n'ont pas besoin de tout ce fatras de mérite dont vous parlez; pourvu qu'ils aient bon air, beaucoup d'assurance, & de belles dents.... (*Il montre les siennes.*)

JULIE.

Digitized by Google

JULIE.

Ajoutez-y les manières honnêtes.....

PENDRAGON.

Dites plutôt le *bon goût*, & je vous le passerois; mais on peut s'en dispenser, celui de nos amis y supplée; ils meublent notre maison, forment notre bibliothèque, choisissent nos tableaux, & nous apprennent à les critiquer. — La critique s'apprend aisément, depuis que tout le monde s'en mêle.

FITZHERBERT.

Vous voyez, ma chere amie, que M. Pendragon n'est pas un sot; je vous laisse un instant avec lui, il pourra mieux déployer tous ses talens. — Souvenez-vous que si vous *refusez l'époux* que je vous destine, je renonce à jamais à votre amitié. (*à Pendragon.*) Conduisez-vous avec prudence, je vais vous attendre en bas. (*à part.*) La bonne punition!

(*Il sort.*)

PENDRAGON, *à part.*

Éblouissons-là par mon aisance (*haut.*) Il paroît Miss, que le projet de votre tuteur est que nous soyons, ce qu'on appelle vulgairement mariés.

JULIE.

Ne redoutez-vous pas un état si dangereux? — Savez-vous quels sont les devoirs d'un époux?

Digitized by Google

PENDRAGON.

Si je le sais? La belle demande? — Mais vous, savez-vous quels sont ceux d'une femme?

JULIE.

Oui, Monsieur; je plains bien celle qui sera la vôtre. — Elle rougira de vous en public, gémira de son sort en particulier, & tandis que vous lui percerez le cœur, vous jouirez de sa douleur.

PENDRAGON.

Peste? Il paroît que Madame n'est pas mal bavarde. — Ho! ho! — je m'apperçois que je serai bien arrangé, & que notre intimité sera fort vive.

JULIE, *avec mépris.*

Notre intimité! Ne comptez pas sur cet honneur: s'il étoit possible que je fusse à vous, je me regarderois comme la plus malheureuse de mon sexe.

PENDRAGON.

Vous seriez comme toutes les autres; je n'en connois aucune qui soit heureuse.

JULIE.

Quoi! vous vous proposez de former des liens, où la délicatesse, les sentimens, & la douceur sont indispensables.

PENDRAGON.

J'ignore tous ces grands mots; — je suis bien sûr que tout ça n'existe pas dans le *grand monde.*

Digitized by Google

JULIE.

Je ne conçois rien au caprice de mon tuteur; allez lui dire, Monsieur, que tout état me paroît préférable à celui de m'unir à l'homme dont les vices sont l'effet de la folie, & dont la folie est aussi méprisable que les vices. (*Elle sort.*)

PENDRAGON.

J'aurois soin de l'en instruire. Morbleu! c'est un esprit fort: tant mieux! j'en aurois plus de plaisir à la dompter. Une femme soumise enlève à l'époux le droit d'en exiger l'obéissance. — Voyons! vices, folie, — parbleu cela me paroît assez drôle! Quelle ignorante! (*Il sort en répétant:*) Quelle ignorante!

SCENE VIII.

JULIE, *elle entre du côté opposé.*

QU'AI-JE fait! Que dira mon tuteur? — Je redoute sa colère. — Je ne pourrai jamais soutenir ses regards. — Ah, Belville! où es-tu? Viens protéger ta malheureuse épouse. Quel parti prendre.....

Digitized by Google

SCENE IX.

JULIE, KITTY.

KITTY.

AH, ma chere maîtresse! votre douleur me perce l'ame. — Si j'avais un pareil tuteur, je le fuirois bien vîte.....

JULIE.

Ah, Kitty! tu devine mon dessein; il me faut pour quelques jours un asyle dans une maison honnête; ne m'as-tu pas dit qu'une de tes parentes loue des appartemens garnis?

KITTY.

Oui, Madame; il n'y en a pas de plus beaux à Londres.

JULIE.

Je ne demande point d'élégance, je n'ai besoin que de tranquillité.

KITTY.

Vous avez raison, Madame.

JULIE.

Mais Kitty, comment oserai-je embrasser un parti si violent!

KITTY.

La tyrannie de votre tuteur l'excuse..... N'hésitez pas, Madame; partons avant que Lady Bell soit de retour.

Digitized by Google

JULIE.

Ah ciel! que dira-t-elle de cette démarche?

KITTY.

Dès qu'il s'agit du bonheur de sa vie, on ne consulte personne.

JULIE.

Cette démarche m'afflige, & cependant me paroît nécessaire. (*à part.*) Comment déclarer mon hymen? Je ne puis, ni ne l'ose; fuyons les reproches d'un tuteur courroucé, & les hommages d'un amant qui m'est odieux.

(*Elle sort.*)

KITTY.

Il y a du mystère: cela doit être. — Si les Dames n'avoient pas de secrets, que seroit l'emploi d'une suivante. — J'ai aussi mes secrets, Lord Sparkle les expliquera.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

Le Théatre représente un Appartement dans la maison de CLARINDE.

CLARINDE, *rencontrant* LADY BELL.

LADY BELL.

AH, ma chere amie! quelle plaisante aventure me conduit chez vous. — Ma voiture traversant rapidement la rue, rencontre Lady Whipcord dans son *phaëton* (1) à six chevaux: elle les conduisoit; lâchant un serment de macquignon, & donnant un coup de fouet de cocher, elle entrelace avec une dextérité étonnante les traits de ses chevaux dans les miens: aussi-tôt une dispute violente s'élève entre elle & mes gens, on s'échauffe, & l'on est bien près d'en venir aux voies de fait: ne voulant pas m'en méler, je suis sortie de voiture, & me réfugies chez vous, en attendant qu'elle vuide sa querelle avec mon cocher. — Pourquoi n'êtes-vous pas venue à la Cour?

CLARINDE.

J'avois la migraine. (*à part.*) J'enrage! Elle est

(1) Voiture ouverte à quatre roues, fort élevée & très-légere; les femmes en ont généralement des fort basses, dans lesquelles elles se promenent le matin en hyde park.

Digitized by Google

mieux que jamais. (*haut.*) Donnez-moi quelques nouvelles de ce pays-là?

LADY BELL.

C'est toujours la même répétition; les femmes fort brillantes, & les hommes fort maussades.—Convenez que l'usage anglois les rends bien insipides. —Ils sont membres des *Clubs* par politique, & membres du Parlement par amusement: ils réservent tout leur agrément pour l'un, & tout leur esprit pour l'autre.

CLARINDE.

N'est-ce pas de même à Paris?

LADY BELL.

Ah, ma chere! quelle différence. — Tandis que nous nous efforçons d'imiter gauchement la folie des François, nous négligeons de copier leur amabilité. — Esclaves des femmes, ils empruntent leur esprit & leur jugement de notre sexe: tout se décide à Paris à ce Tribunal: c'est dans le cabinet de la Duchesse ou de la Marquise, que se forment le guerrier, le politique & l'homme de lettres: pendant qu'on fait la cour à la semillante Comtesse, elle fixe le goût & rend philosophes un cercle d'Evêques, de Guerriers & d'Abbés.

CLARINDE.

Quoique vous accordiez l'avantage aux François, votre cœur néanmoins préfere les Anglois. Milord Sparkle.....

Digitized by Google

LADY BELL, *en riant.*

Est adorable.

CLARINDE.

Vous l'écoutez.....

LADY BELL, *en riant.*

Avec plaisir; — il me procure la satisfaction d'être enviée. — Vous-même, ma chere; si je l'épousois, vous seriez peut-être tentée d'empoisonner mon bouquet de noces.

CLARINDE, *avec un sourire forcé.*

La bonne plaisanterie ! Croyez-moi, Madame, je ne songerai guères à troubler votre hymen.

LADY BELL, *à part.*

Je sais le contraire. (*haut.*) Regardez ma chere, voici cet objet charmant.

CLARINDE, *fort émue.*

Lord Sparkle ! — votre accident me paroît fort heureux, Madame.

SCENE XI.

Les précédens, LORD SPARKLE.

LORD SPARKLE.

IL n'y a pas moyen de vous suivre, Madame; vos chevaux vont aussi vîte que l'éclair.

CLARINDE.

Si Madame a emporté le prix de la course, vous voyez qu'elle s'arrête au but.

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Vous flattez trop mon cœur ; — mais où a été Lady Bloomer Jeudi dernier ?

LADY BELL.

Chez Lady *Laurel ;* j'y trouvai tous les *Littérateurs* de l'Angleterre. —Nous avions des *maîtres-ès-arts*, & des *Misses en sciences.* D'un côté étoit un *faiseur d'essais ;* de l'autre un *moraliste ;* ici étoit placé un *poëterau*, là un *traducteur ;* dans ce coin un *philosophe*, dans l'autre un *compilateur* de journaux : les épigrammes, les bons mots, les syllogismes voloient comme autant de fusées ; le démon de l'ambition enflamma bientôt tous les esprits ; on raisonna, on disputa, & l'on finit par se donner avec grace le démenti littéraire.

LORD SPARKLE.

Je n'oublierai pas ce plaisant récit ; il faut en régaler quelques cercles qui en goûteront le piquant.

CLARINDE.

Vous êtes sûr d'être par-tout applaudi ; la satyre plaît à tout le monde.

LADY BELL.

Elle intéresse, parce qu'elle fait rire. — Que seroit la société sans un peu de médisance ?

LORD SPARKLE.

Elle seroit insoutenable. (*Un Laquais lui remet un billet.*) Permettez-vous, Mesdames. (*Il lit.*)

Digitized by Google

« Julie » ! Kitty va vîte en besogne. (*Il s'approche.*) Les affaires sont la mort du plaisir : elles devroient se réserver pour des cadets, ou des humbles parens. — Miss Belmour ! il faut s'arracher d'ici : — donnerai-je la main à Milady ?

LADY BELL.

Volontiers. « Miss Belmour ! il faut s'arracher » d'ici ». — Je me flatte de voir briller ce soir vos charmes chez moi.

(*Elle sort avec Lord Sparkle.*)

CLARINDE.

Mes charmes ! elle est assez présomptueuse pour en douter. — Que faut-il que je pense de leurs sentimens. — Leur attachement est tout au plus formé par la vanité. Comment m'en instruirai-je ? — Le froid, Beauchamp, est le confident de Sparkle..... Mais il part ce soir.... Il n'est guères probable que j'aie occasion de le voir. (*Elle rêve.*) Il n'y a qu'un moyen !.... passons chez lui.... Quelle folie ! — S'il avoit une bibliothèque, le prétexte d'un livre sert plus d'une femme. — Arrive ce qu'il pourra, je veux me satisfaire : si l'excuse manque, la hardiesse y suppléera. (*Elle se promene.*) Mais si l'on sait cette démarche.... N'importe ! il faut tout risquer, le succès dépend souvent d'un peu de témérité.

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le Théatre repréſente un appartement dans la maiſon de LADY BELL.

SCENE PREMIERE.

LADY BELL, *ſuivie de ſa* FEMME DE CHAMBRE.

QUOI! Miss *Manners* eſt ſortie en fiacre, & n'a laiſſé aucun meſſage?

LA SUIVANTE.

Non, Madame.

LADY BELL.

Cela me paroît bien ſingulier.

LA SUIVANTE.

M. Beauchamp vous attend depuis une heure.

LADY BELL.

M. Beauchamp! Mettez de l'eſſence de roſes ſur ce mouchoir. (*la Suivante ſort.*) — Cette viſite de cérémonie annonce quelqu'affaire importante. — Je déteſte cet appareil impoſant. — Le recevrai-je! — Peut-être a-t-il ſurmonté ſa timi-

Digitized by Google

dité.... Il vient sans doute pour..... pour..... Je suis décidée de ne pas l'écouter. — Je ne serois cependant point fâchée d'entendre comment ces hommes modestes parlent le langage de l'amour.... Je me défie de mon cœur.... (*la Suivante rapporte le mouchoir.*) Faites entrer M. Beauchamp. (*la Suivante sort.*) — Sur quel ton le recevrai-je? Celui de la dignité l'embarrassera.

(*Elle prend son évantail, & se promene en fredonnant une chanson.*)

SCENE II.

LADY BELL, BEAUCHAMP.

LADY BELL.

Vous venez à propos pour décider une dispute.... Regardez la peinture de mon évantail; l'on m'a soutenu que cette belle Nymphe est une Daphnis, & moi je la crois plutôt Atalante; qu'en pensez-vous, Monsieur?

BEAUCHAMP.

La crainte accélérant la rapidité de sa fuite, me fait supposer, Madame, que c'est Daphnis: Atalante moins sévère, jetteroit un regard favorable sur celui qui la poursuit.

Digitized by Google

LADY BELL.

Vous avez raison.... il lui manque.... cet air.....

BEAUCHAMP.

Qui console un amant. — Je connois une personne,..... vous le fuyez comme Daphnis.... Quelle seroit sa félicité, s'il découvroit dans vos yeux..... l'encouragement d'Atalante.

LADY BELL, *à part.*

Il ne débute pas mal.

BEAUCHAMP.

Permettez-moi, Madame, avant de quitter l'Angleterre..... C'est probablement la derniere visite que je vous fais, Madame.

LADY BELL.

Hé bien, Monsieur?

BEAUCHAMP, *fort agité.*

Un homme de ma connoissance,.... attend son bonheur..... de vous, Madame.

LADY BELL, *à part.*

Il dévient dangéreux. (*Haut en regardant son évantail.*) De moi, Monsieur?

BEAUCHAMP.

Oui, Madame;.... &.... &.... (*à part.*) Je ne puis achever.

Digitized by Google

LADY BELL, *à part.*

Son embarras annonce peu d'usage. (*Haut.*) Votre ami a choisi un avocat bien timide.

BEAUCHAMP.

Sa commission..... me chagrine.

LADY BELL, *en souriant.*

Je plaiderois mieux que vous.

BEAUCHAMP.

Je n'en doute pas, Madame.

LADY BELL.

Vous vous exprimerez peut-être mieux en me parlant en votre nom. Essayez. (*Elle rit.*) Supposons.... Cette supposition nous divertira.... Que je vous plaise;.... comment me le diriez-vous?

BEAUCHAMP, *il se jette à ses pieds.*

Je vous jurerois que vous m'êtes aussi chère que la gloire & l'honneur; que vous voir & vous aimer, quoique sans espoir..... fait toute ma félicité.

LADY BELL, *à part.*

J'étois sûr d'arracher cet aveu.

BEAUCHAMP, *à part en se levant.*

L'amour me fait oublier la reconnoissance. (*Haut.*) C'est ainsi, Madame, que s'exprime mon ami, & qu'il vous parle par ma bouche.

Digitized by Google

LADY BELL, *à part.*

Qu'entends-je ! (*Haut.*) Votre ami, Monsieur? Nommez-moi, je vous prie, l'audacieux qui ne rougit pas de vous faire l'interprète de son cœur.

BEAUCHAMP.

Lord Sparkle, Madame.

LADY BELL.

Lord Sparkle ! — C'étoit pour lui que vous vous êtes jetté à mes pieds ? (*BEAUCHAMP répond par un salut.*) Vous me forcez de convenir.... (*à part.*) Ah ciel ! je vais me trahir..... (*Haut.*) Repondez-moi franchement : — Seriez-vous bien aise d'avoir réussi ?

BEAUCHAMP, *embarrassé.*

La reconnoissance.... les liens du sang.... la confiance....

LADY BELL.

J'en ai tant en votre candeur, qu'il faut vous avouer..... que je soupçonne..... n'être pas indifférente à un homme..... bien différent de Lord Sparkle.... Informez-en Milord..... & dites-lui que.... que.... Dites-lui, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

BEAUCHAMP, *à part.*

Si j'osois en croire ses regards.

Digitized by Google

LADY BELL.

Venez me voir ce soir, vous y verrez celui que mon cœur préfére. (*BEAUCHAMP la salue, va jusqu'à la porte, revient, fait des efforts pour parler, mais sa timidité l'en empêche ; il la salue de nouveau, & sort.*) Ah! Dieux ! l'amour n'a pas besoin de parler. Quelle éloquence dans cette timide irrésolution ! — Le laisserai-je partir? Hé ! quoi, renoncer à Lord Sparkle, pour Beauchamp ! la vanité s'écrie quelle folie ! — Mais, que me dit l'amour? je ne le comprends pas bien. — Ah ! interrogeons-le, & décidons cette grande queſtion avec tout le jugement d'une femme de vingt-quatre ans ?

(*Elle sort.*)

SCENE

Digitized by Google

SCÈNE III.

Le Théatre représente un appartement dans la maison de LORD SPARKLE.

JULIE, KITTY.

JULIE.

Je suis tellement agitée, qu'à peine je respire. (*Elle se jette dans un fauteuil.*) — Quelle imprudence! Pourquoi ne m'avez-vous pas arrêtée?

KITTY.

Vous ne ferez jamais rien de plus sage, ni de plus prudent. — Ne faut-il pas qu'une jeune personne comme vous, soit continuellement grondée & contrariée par un vieux vilain Tuteur.

JULIE.

Hélas! — Mais Kitty, ces appartemens n'annoncent pas la demeure d'un bourgeois : je demandois une retraite plus simple, où je pusse vivre ignorée.

KITTY.

Vous vivrez ici à votre fantaisie, Madame. (*On frappe violemment à la porte de la rue.*) Voici, sans doute, ma cousine, je vais vous l'envoyer.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

JULIE.

Je sens plus que jamais mes torts. — Mais que vois-je ! Lord Sparkle ici.

SCENE IV.

JULIE, LORD SPARKLE.

LORD SPARKLE.

Ah ! ma chère Julie, si vous saviez tous les sacrifices que je vous fais, vous m'en sauriez gré.

JULIE.

Ce langage m'étonne autant que votre visite, Mylord.

LORD SPARKLE.

Il n'y a rien de surprenant de me voir chez moi.

JULIE.

Chez vous ?

LORD SPARKLE.

Sans doute : l'amour & les plaisirs y vont sans cesse voler sur vos pas.

JULIE.

Ah ! Dieux ! l'infâme Kitty m'a trahie.

LORD SPARKLE.

De quoi vous plaignez-vous : ce n'est que changer de Tuteur, ma chère amie ?

Digitized by Google

JULIE.

Osez-vous, Mylord..... !

LORD SPARKLE.

Ces détours sont ridicules. N'avez-vous pas préféré ma maison à tout autre asyle ? Votre confiance m'honore, je tâcherai de n'en point abuser.

JULIE, *fait quelques pas vers la porte.*

Je ne veux plus vous écouter.

LORD SPARKLE, *l'arrête.*

Vous n'y songez pas : quoique la jeuneſſe excuse cette crainte, je ne vous passerai cependant pas ces petits caprices.

JULIE.

Quelle indignité !

SCENE V.

Les précédens, BEAUCHAMP.

JULIE.

Ah ! M. Beauchamp ! protégez-moi ; je suis la victime de la plus affreuse trahison.

BEAUCHAMP.

Quoi ! Miss Manners ici ! Ne craignez rien, Madame ; je vous défendrai aux dépens de mon sang.

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Point de vos rodomontades mon pauvre George; cette aventure n'est qu'une plaisanterie du dix-huitième siècle, elle passe votre intelligence. — Miss a eu fantaisie de me faire une visite, je vous prie de ne pas vous en méler.

JULIE.

Ne rougissez-vous pas Mylord....

BEAUCHAMP.

Tranquillisez-vous, Madame.

LORD SPARKLE, *il tire Beauchamp à l'écart.*

Ne sois pas dupe, mon cher: toutes ces grimaces ne sont qu'un jeu, pour ménager sa réputation.

BEAUCHAMP.

Cependant, sa frayeur....

LORD SPARKLE.

N'est qu'une feinte.

BEAUCHAMP.

Je n'en crois rien Milord.....

LORD SPARKLE.

Si vous le prenez sur ce ton, Monsieur, je vous dirois à mon tour, qu'il est étonnant que vous ayez l'audace d'entrer chez moi sans mon aveu.

BEAUCHAMP.

Ce n'est pas le moment de nous expliquer, Mi-

Digitized by Google

lord. — Je rends grâce à la commission dont vous m'avez chargé, elle me fournit l'occasion d'empêcher un projet odieux.

LORD SPARKLE, *avec orgueil.*

M. Beauchamp !

BEAUCHAMP, *fierementt.*

Milord Sparkle ! — Je suis à vos ordres, Madame ; j'aurai l'honneur de vous accompagner chez vous.

JULIE.

Hélas, Monsieur ! je n'ose y retourner ; des raisons importantes m'ont obligé de fuir la maison de Lady Bell : espérant de me retirer dans un asyle assuré, l'on m'a perfidement conduite chez l'indigne Lord Sparkle.

LORD SPARKLE.

Vous flattez-vous d'enlever impunément Mademoiselle d'ici ? Souvenez-vous.....

BEAUCHAMP.

Qu'il est du devoir de l'honnête homme de protéger l'innocence.

LORD SPARKLE.

Vous oubliez sans doute.....

BEAUCHAMP.

Je sais que la reconnoissance, Milord, ne m'oblige pas à souffrir vos mépris.

(*Il sort en donnant la main à Julie.*)

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Fort bien, Monsieur, fort bien. — Mais, mais, il est assez plaisant de voir un *ancien Héros* aux prises avec un *moderne Adonis*. — C'est *Alexandre* dans la tente de *Darius*, ou *Scipion* & la belle *Parthésie*. Le pauvre garçon ne connoît que les mœurs du temps des *Olympiades*.

UN LAQUAIS.

M. Pendragon.

LORD SPARKLE.

Qui ?

LE LAQUAIS.

M. Pendragon & sa sœur.

LORD SPARKLE.

Conduis-les à l'office; qu'on leur donne des gâteaux, des confitures, & des.....

Digitized by Google

SCENE VI.

LORD SPARKLE, PENDRAGON, SOPHIE, *Pendragon lui donne la main.*

LORD SPARKLE.

AH ma chere Miss Pendragon! quel bonheur de vous voir chez moi: plaignez mon malheur; des affaires importantes me forcent d'aller sur le champ à Whitehall(1).

PENDRAGON.

Il faut, avant tout, régler une petite affaire entre Miss Pendragon & vous.

SOPHIE.

Je t'avertis Bobby, que je prétends en parler moi-même. — En peu de mots, Milord, je vous prie de me dire ce que signifie votre conduite avec moi.

LORD SPARKLE.

Je serois le plus malheureux des hommes si j'avois pu vous déplaire.

(1) Ancien palais des Rois. Cronwell y habita; l'on voit encore la fenêtre où l'on pratiqua la porte par où l'infortuné Roi Charles premier passa le jour de son exécution; elle étoit de plein-pied avec l'échaffaud.

Digitized by Google

SOPHIE.

Ho ! dès que vous m'assurez que vous êtes malheureux, je suis contente. — Dites, Milord s'il convient à des gens aux termes où nous sommes, d'être si long-temps sans nous voir ?

LORD SPARKLE, *à part.*

Que signifie ce propos ?

SOPHIE.

Quoi ! pas une lettre, — pas un billet doux, — ne pas seulement songer à corrompre la servante, & à l'engager de me donner furtivement de vos nouvelles ? — Mais ce qui me paroît encore plus surprenant, pas une plainte, quoiqu'il y ait cinq jours que vous ne m'avez vu.

LORD SPARKLE.

Si vous saviez tout ce que j'en ai souffert.

SOPHIE.

Que ne m'en avez-vous fait avertir ? c'étoit justement ce que je désirois ; j'eusse été fort heureuse, sachant que vous ne l'étiez pas.

PENDRAGON.

Fort bien, Miss Pendragon, fort bien ; vous me faites perdre la plus belle occasion du monde de me signaler. — Je venois vous donner un défi, Milord.

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Un défi ?

PENDRAGON.

Oui, un défi. — Miss Pendragon m'avoit dit que vous l'aviez offensée : hé bien, lui ai-je répliqué, j'en demanderai *satisfaction*. J'aurois été fort aise d'avoir un duel avec vous ; *défier* un *Lord* m'eût distingué le reste de ma vie. — Enfin vous voilà d'accord.

SOPHIE.

Tu ne sais ce que tu dis, Bobby : d'accord ! M'a-t-il parlé du douaire ? des diamans ?

LORD SPARKLE.

Vous avez sans doute le projet de vous divertir à mes dépens.

SOPHIE.

Mais vous n'ignorez pas, Milord, qu'il est d'usage d'arranger tout cela d'avance.

LORD SPARKLE.

D'avance, de quoi ?

SOPHIE.

Belle demande ! avant le mariage.

LORD SPARKLE.

Ha ! ha ! ha ! ha !

SOPHIE.

N'allez-vous pas nier à présent, que vous avez

Digitized by Google

eu le dessein de m'épouser? Ho! j'ai vingt preuves qui toutes justifient que vous m'avez fait la cour.

PENDRAGON.

Elles sont aussi frappantes, que vos talons rouges Milord.—Allons, Miss Pendragon; prouvez, je vous soutiendrai.

SOPHIE.

Premierement, Milord, n'avez-vous pas un jour placé un bouquet dans mon sein, & ne m'avez-vous pas dit: « ah! je voudrois être aussi heureux que » ces roses ». *Sir Harry Hargrave* tient le même propos à Miss *Woodville*. — Ne m'avez-vous pas dit une autre fois « que j'étois une fille adorable, » & que je vous enchantois». C'est ce que dit exactement le Colonel *Finch* à *Lady Lucy Lustre*; — & puis un autre jour vous m'avez dit encore: « ah que » ces belles tresses orneroient une couronne ». Lord *Rosehill* dit la même chose à Miss *Danvers*; — Tous ces couples, Milord, se sont cependant épousés.

LORD SPARKLE.

Cela se peut: je n'en ai jamais entendu parler. Où demeurent-ils?

PENDRAGON, *il s'avance fierement vers lui.*

Belle question! dans notre province.

SOPHIE.

Tu te trompes, Bobby; dans le *Libertin corrigé*,

Digitized by Google

les *amans constans*, Sir *Charles Grandison* & *Roderic Random*, ou *Roderic* du *hasard*.

PENDRAGON.

Oui, oui, Monsieur, ils vivent au *hasard* chez *Sir Charles Grandison*. — Les connoissez vous à présent?

LORD SPARKLE.

Ha! ha! ha! ha! (*à Sophie.*) vous êtes un joli petit Avocat; si ce *Sir Charles Grandison* présidoit à notre plaidoyer, vous établiriez vos preuves en certitudes. Quel dommage qu'il n'ait point été *Juge mage*. Il méritoit d'occuper cette charge.

PENDRAGON.

Comment Miss Pendragon, vos preuves ne sont pas fondées sur les exemples des gens du bon ton? Êtes-vous assez imbécile d'ignorer ce que nous autres gens du grand monde, appellent *lieux communs*?

SOPHIE, *étonnée*.

Lieux communs!

PENDRAGON.

Oui: nous autres élégans, nous ne parlons plus que par *hyperboles*.

SOPHIE.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

PENDRAGON.

Cela veut dire..... cela veut dire.... c'est à-peu-près une équivoque.

Digitized by Google

SOPHIE.

Comment Milord! votre conduite avec moi étoit donc une équivoque?

LORD SPARKLE.

Je n'aurois jamais osé prendre cette liberté; j'eusse été trop heureux si j'avois pu.... (*à part.*) mesurons nos termes. (*haut.*) Je vous assure Miss, qu'en toute occasion..... je serai votre.... très-humble serviteur. (*en s'en allant.*) Existe-t-il deux plus grands imbéciles!

SOPHIE, *en pleurant.*

Quoi! il est parti? Ah le monstre! le perfide! il m'abandonne! il me rebute! — Tout Cornwall le saura.....

PENDRAGON, *en sanglottant.*

(1) Les *mines d'étain*.... les troupeaux.... & tout le rivage.... Ne pleurez pas, Miss Pendragon.... ne... pleurez.... pas...

SOPHIE, *en sanglottant.*

Ho!.... je suis.... méprisée...

PENDRAGON.

Tant mieux. — Attends! attends! je le défierai, me battrai, le tuerai, & l'on ignorera en Cornwall

(1) La province de Cornwall renferme une quantité de mines d'étain fort estimées.

Digitized by Google

le fond de l'affaire. On y dira seulement qu'un Lord a eu un duel en votre honneur, *& toutes ces sortes de choses ;* que ce soit pour ou contre vous, cela revient au même.

SOPHIE.

Aurez-vous réellement ce courage, Bobby ?

PENDRAGON.

Je vous en donne ma parole d'honneur. J'admire Sophie, *l'enchaînement des choses.* — Je suis parbleu bien aise qu'il t'ait *délaissée*, ceci achevera ma réputation : un homme n'est plus considéré dans la société qu'autant qu'il s'est battu à l'épée, ou tiré son pistolet en l'air (1).

SOPHIE.

Ho, Bobby ! si vous ne lui tirez pas le vôtre au travers du corps, je....

PENDRAGON.

Laissez-moi faire, « *toutes ces sortes de choses* ». Allons nous-en bien vîte à la maison, je m'y exercerai contre le poulallier dans la cour, vous tiendrez votre calêche à un bout, pendant que je tirerai à l'autre : si je la manque, je vous permets de dire à tout le monde, que je suis un mauvais tireur.

(*Il sort en donnant le bars à Sophie.*)

(1) Epigramme contre un usage assez fréquent depuis peu d'années; on a connu jusqu'à cinq affaires dans un jour, vuidées aussi héroïquement.

Digitized by Google

SCENE VII.

L'Appartement de BEAUCHAMP.

JULIE, BEAUCHAMP.

BEAUCHAMP.

Vous serez mieux ici, Madame, & vous pourrez plus tranquillement chercher une demeure plus convenable. — Me donnez-vous quelques ordres à ce sujet?

JULIE.

Je ne sais où j'en suis.... mon imprudence m'accable.... je ne fus jamais plus malheureuse.

BEAUCHAMP.

Consolez-vous, Madame; — avertirai-je M. Fitzherbert....

JULIE.

Ah, Monsieur! c'est lui que je fuis.

BEAUCHAMP.

N'avez-vous pas quelqu'autre ami auquel vous osez vous adresser?

JULIE.

J'en ai un.... Ah, Monsieur! que n'est-il ici? De grace, ne me jugez pas sur les apparences! ... Si vous saviez.... j'entends du bruit. (*Elle regarde du*

Digitized by Google

côté de la scène.) Ah ciel! c'est Miss Belmour, — la dernière de mon sexe à qui je puisse me confier. Où me cacher?

BEAUCHAMP.

Dans ce cabinet. (*Elle y entre précipitamment.*) Miss Belmour chez moi!

SCENE VIII.

BEAUCHAMP, CLARINDE.

CLARINDE, *en souriant.*

UN homme aussi grave s'étonnera de cette visite. — Je suis piquée que vous ayez oublié de me faire vos adieux; en passant devant votre porte, je viens m'informer du sujet de pareille négligence.

BEAUCHAMP.

Je me félicite de cette faveur, Madame.

CLARINDE.

Treve aux complimens. — Vous allez donc nous quitter! — Vous trouverez bien du changement à votre retour. — Votre ami Lord Sparkle sera sans doute marié, on m'a positivement assuré qu'il épouse Lady Bloomer. — Qu'en pensez-vous?

BEAUCHAMP.

Ma foi, Madame, j'ignore ses projets.

Digitized by Google

CLARINDE.

J'imagine qu'entre amis on ne se cache rien. — Nous autres femmes, nous sommes très-confiantes, nous n'existons pas sans une confidente; les hommes nous ressemblent sur cet article. — N'allez pas croire que cet hymen m'intéresse; — j'en parle, parce que j'aime Lady Bell.

BELVILLE, *derriere la scène.*

Beauchamp! Beauchamp!

CLARINDE.

Voilà quelqu'un; — c'est la voix d'un homme? — je suis très-jalouse de ma réputation; je vais passer dans cette chambre.

BEAUCHAMP *l'arrête.*

Vous ne pouvez.

CLARINDE, *en poussant à la porte.*

Il le faut. — Ha! il y a du monde.

BEAUCHAMP.

Une affaire malheureuse a forcé un de mes amis de s'y retirer.

CLARINDE.

Porte-t-il un jupon de satin blanc? — J'y entrerai. (*Pendant qu'elle s'efforce d'entrer, & que Beauchamp tâche de l'en empêcher, paroît Belville.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE IX.

Les précédens, BELVILLE.

BELVILLE.

A merveille, mon Capitaine! — Quelle indiscrétion! Je vous croyois meilleur Général; vous devriez au moins prévenir les surprises.

CLARINDE.

Il a beaucoup d'acquis pour soutenir un assaut, mais un second ennemi force le premier à la retraite.

BEAUCHAMP.

N'en croyez rien. — Je suis fâché, Madame....

CLARINDE.

Gardez ces regrets pour celle cachée dans l'autre pièce.

BELVILLE, *en riant.*

Quoi! deux rendez-vous: qui t'auroit soupçonné capable de tant de bravoure.

BEAUCHAMP.

Je vous jure que Madame se trompe; la personne retirée dans cette chambre n'est rien moins que ce qu'elle s'imagine. — Faites-moi le plaisir de vous retirer.

BELVILLE.

C'est mon dessein. As-tu vu Fitzherbert?

Digitized by Google

BEAUCHAMP.

Non: mais vous le trouverez chez lui.

BELVILLE.

J'y vais; ___ comptez, Madame, sur le plus grand secret. (*A Beauchamp, le tirant à l'écart.*) Qui est la Dame dans l'autre chambre?

BEAUCHAMP.

Que t'importes!

CLARINDE, *pendant qu'ils causent ensemble.*

Je veux me satisfaire, ne fût-ce que pour me venger. (*Elle essaye d'ouvrir la porte.*) Elle a mon secret, j'aurai le sien. (*La porte s'ouvre.*)

JULIE, *accourant à Belville.*

Belville! Ah, ciel!

BELVILLE *recule quelques pas.*

Julie!

CLARINDE.

Miss *Manners!* ha! ha! ha! ha!

JULIE.

Mon cher Belville, ne me jugez pas coupable.

BELVILLE.

Fatale découverte!

Digitized by Google

CLARINDE.

La bonne plaisanterie ! quoi ! la modeste Julie chez le timide Beauchamp ? Ha ! ha ! ha ! Vous ne devriez pas, M. Belville, interrompre cet intéressant tête-à-tête. Ha ! ha ! ha ! ha !

JULIE.

De grace ! écoutez-moi ? ....

BELVILLE.

Perfide !

CLARINDE.

Voilà le mystère dont je voulois m'éclaircir : l'on m'en avoit averti, mais ne pouvant le croire, j'ai voulu m'en instruire.

JULIE.

Cruelle ! (*à Belville.*) Je vous conjure de m'écouter.....

BELVILLE.

Non Madame : ... la haine, le mépris succèdent à la plus vive tendresse. — Quand à vous, Monsieur, nous nous parlerons dans un autre moment..... Mais vous ignoriez peut-être..... Qu'allois-je dire ! — Le mot que j'ai prononcé autrefois avec transport, m'étouffe à-présent. — Adieu Julie ! vous ne me reverrez jamais. (*il sort.*)

JULIE.

Ah ! Monsieur ! ah ! Madame ! vous m'avez percé le cœur.

Digitized by Google

CLARINDE

A votre âge on doit être circonspecte. (*Elle lui prend la main.*) Vous pâlissez. Malgré ses torts, son état m'interresse. Venez, mon enfant? Où vous conduirai-je?

JULIE.

Chez Lady Bell..... Ah! Dieux! je me sens mourir.

CLARINDE.

Adieu Monsieur; soyez dorénavant plus circonspect. (*Elle sort en donnant le bras à Julie.*)

BEAUCHAMP.

Je ne reviens pas de ma surprise. — Mais j'apperçois Lord Sparkle.

SCENE X.

BEAUCHAMP, LORD SPARKLE.

LORD SPARKLE.

QUOI! Seigneur *Don Quichotte!* on vous enlève votre proie, au même instant que vous la tenez? Vous voyez qu'il n'y a pas plus de profit à épouser les querelles des femmes vertueuses, qu'à attaquer les moulins à vent. — Avez-vous vu Lady Bell?

BEAUCHAMP.

Comment, Milord! vous y songez encore? votre dessein sur Miss Manners.....

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Est un coup de maître, favorable à mes projets. — La vanité d'une femme est flattée des hommages d'un homme dangereux. Voyons : comment suis-je dans cette cour ?

BEAUCHAMP.

Lady Bloomer a fait un choix : — je suis fâché de vous dire, Milord, que ce n'est pas de vous.

LORD SPARKLE.

Et moi je suis bien aise de vous répondre, Monsieur, que vous vous trompez. — Mais, expliquez-moi vos raisons.

BEAUCHAMP.

Elle a un autre engagement. — Je suis invité d'aller ce soir chez elle pour y voir celui qu'elle préfére.

LORD SPARKLE, *fait un grand éclat de rire.*

Cette ingénuité..... me paroît originale..... elle est excellente.... Sa réponse.... est charmante. — Tu es comme la brebis chargée de la *toison d'or ;* tu ne connois pas le prix de cet admirable détour. — C'est *moi*, mon ami : elle m'a spécialement enjoint de me trouver chez elle ce soir : vous m'y *verrez ;* c'est une maniere délicate de vous instruire de son choix.

BEAUCHAMP.

Quoi ! vous croyez.....

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Rien de plus clair. —Vous autres gens profonds, perdez la tête à la moindre équivoque. Un autre n'auroit pas été la dupe de ce mystère. — Je suis très-content, & jouis d'avance de mon triomphe. — Pauvre George! Vous devez avoir été furieusement distrait. — Adieu; je vous attends ce soir chez la belle veuve. (*Il sort en chantant.*)

BEAUCHAMP.

Ah! vanité!.... j'osois!.... j'avois l'audace d'attribuer ce charmant désordre.... à un autre motif. Je rougis de ma présomption. — Lord Sparkle a raison. Le moment décisif est donc ce soir. Heureux celui que son cœur préfére.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

Le Théatre représente un Salon dans la maison de LADY BLOOMER, *une table avec des bougies.*

SCENE PREMIERE.

LADY BELL, *suivie d'un* LAQUAIS.

A-T-ON préparé les tables dans les autres pièces ?

LE LAQUAIS,

Toutes, excepté celle du *Pharaon.*

LADY BELL.

Portes-y encore celle-ci, je n'en veux aucune dans le sallon. (*Le Laquais sort.*) Il est indifférent aux joueurs où on les place ; je réserve cette pièce à ceux qui viennent chez moi pour me voir. — Distribuons les parties. — Mettons ensemble au *Whist* Sir James Jennett, Lady Ponto.....

Digitized by Google

SCENE II.

LADY BELL, CLARINDE, JULIE.

CLARINDE.

COURAGE mon enfant, il falloit avoir ces craintes tantôt.

LADY BELL.

Ah! c'est vous Julie. — Où avez-vous été?

CLARINDE.

Sans un petit accident nous l'aurions ignoré. — Il m'étoit réservé de l'éclaircir.

LADY BELL, *prend la main de Julie.*

Parlez, ma chère amie.

JULIE.

Miss Belmour vous en instruira, Madame; mon malheur me rend muette.

CLARINDE.

Je ne sais pas grande chose, je ne puis seulement vous parler que de ce que j'ai vu. — Quelques soupçons d'une conduite un peu équivoque m'ont engagé à observer les démarches de Miss, je me suis rendue sous un prétexte frivole chez Beauchamp, & j'y ai trouvé Julie cachée dans une chambre.

Digitized by Google

LADY BELL.

Julie ! il est impossible.

CLARINDE.

Dementez mes yeux, si vous le pouvez. — Mais il vous arrive compagnie ; en attendant que je m'informe qui c'est, Miss peut vous instruire du reste. Pour vous laisser plus de loisir, je vais faire les honneurs de chez vous, & dirai qu'une légère indisposition vous retient encore quelques instans. (*à part, en sortant.*) Je m'en débarrasse finement.

LADY BELL, *d'un ton pénétré.*

Quoi, Julie ? vous ne craignez pas une telle démarche ?

JULIE.

Ah ! Madame ! je suis plus à plaindre qu'à blâmer. (*Elle pleure.*)

LADY BELL.

Songez que pareille imprudence.....

JULIE.

Hélas ! ..... je suis mariée.

LADY BELL, *se jette dans un fauteuil, & tourne le dos à Julie.*

Mariée ! qu'ai-je entendu ?

JULIE.

N'en osant instruire mon Tuteur, la crainte me l'a fait fuir ce matin.

Digitized by Google

LADY BELL.

Ah ! Julie ! — Vous êtes mariée. — Quelle vipère ai-je nourrie dans mon sein ! — Pardon, ma chère Julie.... Vous ignoriez hélas .... moi-même, je ne savois pas..... combien cet hymen me désoleroit.

JULIE.

N'ajoutez pas à mes peines. — Vous ne concevez pas tout mon malheur.

LADY BELL.

Ingrate ! — Je méritois plus de confiance.

JULIE.

Cruelle destinée ! Faut-il qu'une imprudence mette le comble à mon malheur ! — Dans les angoisses qui déchirent mon ame, j'accourois à vous pour y trouver de la consolation ; — vous achevez de m'accabler par vos reproches.

LADY BELL.

Et vous, par votre dissimulation. — Ah Julie ! si vous m'aviez révelé ce mystère.....

JULIE.

Je n'osois pas : en donnant ma main à M. Belville.....

LADY BELL, *avec transport.*

A Belville ?

JULIE.

Oui, Madame : nous avons été mariés à Paris.

Digitized by Google

LADY BELL, *à part.*

Je respire ! j'allois commettre une belle indiscrétion.... (*haut.*) C'est donc à Paris que vous avez épousé Belville ?..... Dis-moi, ma bonne amie..... Mais tu mérites que je te gronde..... viens que je t'embrasse..... Comment t'es-tu trouvée chez Beauchamp.

JULIE.

L'infâme Kitty, profitant de mon désordre m'a conduite à mon insçu chez Lord Sparkle ; M. Beauchamp, heureusement est survenu, m'en a arrachée, & m'a donné un asyle chez lui.

LADY BELL.

Je reconnois à ce trait l'honnête Militaire. (*à part.*) Pourquoi mon cœur l'applaudit-il ?

JULIE.

A peine y étois-je, que Miss Belmour, & l'instant d'après, mon époux sont arrivés.... Ah ! Madame ! ce trait de mystère l'a offensé. — Mais j'apperçois mon Tuteur, je tremble à son approche.

Digitized by Google

SCENE III.

Les Acteurs précédens, FITZHERBERT.

FITZHERBERT.

Ma Julie ! ma chère Julie : je suis instruit de tout.

JULIE.

Ah ! Monsieur ! pardonnez....

FITZHERBERT.

L'amant de ce matin n'étoit qu'une feinte pour vous punir d'avoir épousé celui que je vous destinois.

JULIE, *avec transport.*

Rien n'égale ma joie.

FITZHERBERT.

Une erreur réciproque a causé tout cet embarras. Au moment où Belville partit pour Florence, vous reçutes ma lettre qui vous rappelloit en Angleterre ; votre époux ignorant mon dessein, vous adressa les siennes au couvent, on négligea de vous les envoyer, & vous fûtes tous les deux le jouet de l'incertitude.

JULIE.

Que n'ai-je appris ce détail ce matin, il m'eut épargné bien des peines.

FITZHERBERT.

La punition a surpassé l'offense.

Digitized by Google

LADY BELL.

Où est cet époux formidable ?

FITZHERBERT.

Il attend vos ordres pour se montrer à Julie, & venir à vos pieds expier son offense. Beauchamp l'a instruit.

JULIE.

Mon époux & votre pardon ? quelle félicité ! Prévenons sa visite.

(*Elle sort avec Fitzherbert.*)

LADY BELL.

Je connois enfin mon cœur, jusqu'ici je ne le croyois sensible qu'au plaisir, mais la jalousie m'assure que l'amour l'a subjugué.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

Le fond du Théatre change, & découvre un Appartement élégamment meublé; plusieurs tables où l'on joue; une partie de la compagnie regarde, une autre partie cause; on voit les gens de Lady BELL *occupés à servir des rafraîchissemens;* CLARINDE *avance vers l'avant-scène, une* DAME *entre précipitamment & s'adresse à Clarinde. Pendant toute cette scène, plusieurs personnes surviennent, & se mêlent à la conversation.*

LA DAME.

TROIS quarts-d'heure pour arriver du bout de la rue jusqu'ici! — On s'occupe plus les jours d'assemblées du bruit qu'on occasionne, que du monde qu'on reçoit.

CLARINDE.

Le plaisir d'interrompre le repos d'un voisin paisible, fait souvent tout le piquant de la fête.

Premier GENTILHOMME.

Je voudrois qu'on banit les cartes de la société, & qu'on y introduisit les *converzatione* à la mode d'Italie.

Digitized by Google

Second GENTILHOMME.

Cet usage ne fera jamais fortune au de-là des Alpes. — Pour bien *parler* il ne faut pas *refléchir*, c'est un défaut de l'Angleterre. — Sir *Harri Clare*, célèbre pour ses bons mots, ne refléchit jamais; ma promptitude d'ésprit me garantit du même ennui.

CLARINDE.

Tous ceux qui vous entendent parler en conviennent hautement. — Ah! voici le protégé de Lord Sparkle; ce petit *Cornwallien* l'a fait nommer représentant au Parlement. — Interrogez-le, il vous amusera.

SCENE V.

Les précédens, PENDRAGON.

PENDRAGON.

PARBLEU Miss Belmour, je suis bien aise de vous voir: il y a une heure que M. Fitzherbert m'a conduit ici: depuis ce moment j'y examine chaque figure, & n'y découvre personne de ma connoissance. — Vous autres belles Dames, vous avez toutes le même visage, — des joues vermeilles, un col blanc, & des lèvres qui sourient à tout le

Digitized by Google

monde. — Il faut une grande intimité pour vous distinguer les unes des autres.

LA DAME.

Toute sa personne est un fragment de l'histoire naturelle. — Y a-t-il long-temps que vous êtes dans le monde, Monsieur?

PENDRAGON.

Vingt ans accomplis au premier Août dernier(1).

LA DAME.

Je ne vous demande pas votre âge, mais le temps que vous avez quittez vos forêts. C'est sans doute la premiere fois que vous allez dans une assemblée?

PENDRAGON.

La premiere fois! Ho! je fus la semaine derniere dans une, qui valoit mieux que celle-ci. — C'étoit chez notre voisin le marchand de vin, à sa maison de campagne à *Kentishe Town* (2).

LA DAME.

Quelle dommage que je ne vous ai pas connu plutôt! je vous y aurois accompagné.

(1) On nomme ce jour *Lammas Day*, ancien nom encore en usage parmi le peuple & les payſans.

(2) Endroit ainsi nommé dans les environs de Londres, & fréqnenté par les gens du commun.

PENDRAGON.

Digitized by Google

PENDRAGON.

Vous vous y seriez bien amusée; — les pièces étoient fort petites, & l'assemblée fort nombreuse; tout s'y passoit d'un commun accord; nous y étions tellement serrés, qu'une partie du monde ne bougeoit pas, sans que l'autre obéit aussitôt à son mouvement.

LA DAME.

Il est tout-à-fait comique.

PENDRAGON.

Ce n'est pas tout; on y voyoit les veuves corpulentes, les demoiselles surannées, & les ménagères de la paroisse; la médisance s'étoit donnée rendez-vous dans cette assemblée : — à la fin la société se retira. — Ho! Seigneur! c'étoit-là le moment le plus intéressant. En descendant un petit escalier, tout le monde parloit à la fois, & pendant qu'on traversoit l'allée qui conduit à la porte, un petit garçon en manière de laquais, crioit de toutes ses forces, « le b*onnet* de Miss *Fuzeau* est prêt (1).— La lan» terne de Mistriss *Pruneau* l'attend : — les *pat-*

(1) *Bonnet*, espèce de chapeau de soye noire que portent les femmes du commun, on les appelle *scotch-bonnet*, ou *chapeau Ecossa*

Digitized by Google

» *tins* (1) de Mistriss, *cornet à poivre*, bouchent le » passage» (2).

CLARINDE.

Il est vraiment original. — Venez mon petit Cornwallien, je veux vous montrer à toute la compagnie. (*Elle sort.*)

LA DAME.

Un mot, Monsieur ; voici une carte d'invitation pour mon assemblée de mercredi prochain. (*Pendragon la reçoit d'un air satisfait, & va en courant rejoindre Clarinde.*) Cachez vous, gens à prétention, voici le merveilleux Lord Sparkle.

(*Il vient du fond de la scène, & parle en s'approchant.*)

(1) *Pattins*, espèce de galoche montée sur nn petit fer rond, de la hauteur d'un pouce, qui empêche celles qui les portent de se mouiller les pieds. Elles ue sont communément en usage que parmi le peuple, quelquefois on s'en sert à la campagne après la pluie.

(2) La description de cette assemblée est une épigramme contre le petit bourgeois, qui, à l'exemple des grands, s'avise aujourd'hui d'avoir des jours marqués pour recevoir sa société. C'est aussi une image de ce qui se passe au sortir des spectacles & des assemblées ; on appelle de cette manière les chaises à porteurs & les voitures.

Digitized by Google

SCENE VI.

Les précédens, LORD SPARKLE.

LORD SPARKLE.

Vous ne donnez pas ce conseil à votre sexe j'espere. — Dans un siècle où la coëffure l'emporte sur le reste du corps, l'avis ne seroit pas agréable à suivre.

Premier GENTILHOMME.

Sachez-moi gré, Milord, malgré l'invitation de Lady Bell, j'eus préféré un autre engagement que j'avois depuis huit jours; mais pour vous satisfaire, on sacrifie tout le monde.

Second GENTILHOMME.

J'ai renoncé pour vous à un rendez-vous à l'Opera; j'en suis un peu fâché, j'ai vu là-bas l'époux de la Dame. — Mais pourquoi cet empressement à nous avoir ici?

LORD SPARKLE.

Peut-on avoir trop de témoins de son triomphe? Partagez ma satisfaction, je suis le héros de cette fête, ce soir décidera mon sort. — Voici le prix du vainqueur qui s'avance vers nous.

Digitized by Google

SCENE VII.

Les précédens, LADY BELL, *en s'avançant vers l'avant-scène, elle salue la Compagnie de part & d'autre.*

LADY BELL, *à une Dame.*

JE suis tentée de vous bouder, vous m'avez oublié hier au soir. (*à une autre Dame.*) Il y a des siècles que nous ne nous sommes vues. — Vous voilà, Milord. — Je me suis occupée de vous avec M. Fitzherbert, il s'agissoit de votre bonheur futur.

LORD SPARKLE.

Je ne m'attendois pas à pareil soin de sa part, c'est à vous sans doute que j'en suis redevable.

LADY BELL, *à part.*

S'il devinoit de quoi il s'agit, sa suffisance changeroit de ton. (*haut.*) Avez-vous vu M. Beauchamp?

LORD SPARKLE, *d'un air satisfait.*

En doutez-vous? (*il lui baise la main.*) Ah! ma chere Lady Bell! il a eu la présomption de s'attribuer votre message. (*Il rit.*)

LADY BELL, *en riant.*

Quelle extravagance!

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les précédens, BEAUCHAMP.

BEAUCHAMP, *à part.*

Ils se sont retirés à l'écart, pour jouir librement de leur tendresse.

LADY BELL, *à Lord Sparkle.*

Le voici; je veux m'en divertir.

LORD SPARKLE, *à Lady Bell.*

Il enragera. (*à Beauchamp.*) « Approchez, Ber- » ger langoureux ». Jettez un dernier regard sur tant de charmes. — Vous le permetez, Madame.

LADY BELL.

Dès que vous l'approuvez, j'y consens.

LORD SPARKLE.

Ce langage vous étonne: ha! ha! ha!... s'il est épris de vous.... J'avoue qu'il est cruel.... d'être témoin du bonheur d'un rival. — Mais on ne peut éviter sa destinée. *Jxion* osa soupirer pour *Junon.*

LADY BELL.

Il en fut puni. — Quel sera votre châtiment, M. Beauchamp?

BEAUCHAMP.

Vous m'étonnez, Madame; — étoit-ce pour me faire essuyer de pareils propos, que vous m'avez ordonné de me rendre chez vous?

Digitized by Google

LADY BELL.

Ordonné! rappellez-vous notre conversation, & vous verrez que je ne vous ai rien ordonné.

BEAUCHAMP.

Vous m'avez dit de venir chez vous, Madame, & que j'y verrai l'objet de votre tendresse.

LADY BELL.

Hé bien, Monsieur.... il est ici.

LORD SPARKLE, *en lui baisant la main.*

Que cet aveu a pour moi de charmes.

BEAUCHAMP, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*haut.*) Ah, Madame! vous m'auriez pu épargner la peine d'être le témoin du bonheur de Milord; — cette cruauté est indigne de vous; mais en me faisant souffrir, vous me rendez le service d'emporter moins de regrets.

(*Il fait quelques pas.*)

LADY BELL.

Arrêtez! où allez-vous?

BEAUCHAMP.

Je pars, & avant que l'hymen ait serré vos liens, je serai loin de l'Angleterre.

LADY BELL, *fort agitée.*

De grace! arrêtez-vous un instant.

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Ne voyez-vous pas que Madame a besoin de vous le jour de ses noces.

BEAUCHAMP.

Ah ! Milord ! l'excès du bonheur, rend souvent insolent. — Est-il possible, Madame, que le feu secret qui me consume vous déplaise juſqu'à vous rendre inhumaine. — Vous ai-je jamais ennuyée par des plaintes inutiles ? A peine ai-je osé me permettre des soupirs ; comment ai-je pu mériter....

LADY BELL.

Cessez vos reproches, je n'ai pas méprisé vos feux. — Mais que voulez-vous que je fasse ? Le mérite, l'élégance, & tous les avantages de Milord, doivent l'emporter sur votre tendresse.

LORD SPARKLE, *se jette à ses pieds.*

Vous êtes adorable ! cette grande pénétration, fait l'éloge de votre esprit.

Digitized by Google

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, SOPHIE.

SOPHIE, *criant de loin.*

Le perfide! l'indigne suborneur!

LORD SPARKLE, *en se levant précipitamment.*

Quelle apparition!

SOPHIE, *à* LADY BELL.

Malgré l'éclat qui vous environne, il vous trompera tout aussi bien que les autres : il vous parlera de bonheur, de malheur, de ceci, de cela, « mais ce ne sont que des *Hyperboles*, *de lieux communs*, *& toutes ces sortes de choses* ».

LADY BELL.

Quoi, Milord? cette jeune personne a-t-elle des droits sur vous?

LORD SPARKLE.

Des droits! ha! ha! ha! ha! Il est aisé de les deviner. Si la petite sauvage ignore le langage du jour, est-ce ma faute? Les complimens sont comme une monnoie courante, chacun doit en connoître la valeur.

Digitized by Google

SCENE X.

Les précédens, PENDRAGON.

PENDRAGON, *en frappant* LORD SPARKLE *sur l'épaule.*

ET de quelle valeur sont vos promesses de me faire Colonel des Gardes, par le crédit de vos puissans amis ?

LORD SPARKLE.

Celle de m'avoir fait membre du Parlement.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, FITZHERBERT, JULIE.

FITZHERBERT.

VOICI une Dame, Milord, qui sans avoir aucun crédit dans l'État, n'a pu cependant échapper à vos piéges. Expliquez-lui pour quel motif vous lui faisiez la cour, tandis que vous aspiriez à la main de son amie.

JULIE, *ironiquement.*

Ne vous flatez pas, Madame, de posséder seule son cœur ; j'y ai quelques prétentions.

Digitized by Google

LORD SPARKLE.

Pure malice, dictée par M. Fitzherbert. — Je n'eus jamais de prétentions sur vous, Mademoiselle.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, BELVILLE.

BELVILLE.

COMMENT avez-vous osé, Milord, vous addresser à elle, si vous n'aviez pas des intentions honnêtes?

LORD SPARKLE.

De quel droit vous mêlez-vous de ses affaires?

BELVILLE.

D'un droit assez foible, pas autre que celui de son époux.

LORD SPARKLE.

Son époux! j'en suis ma foi ravi. — Voilà, cependant le danger d'être trop discret avec ses amis. — Y a-t-il quelques autres griefs dont on se plaigne.

BELVILLE.

Vous vous êtes approprié un trait de générosité, que M. Beauchamp....

LADY BELL.

Tenoit d'un homme, qui n'auroit pas permis que

Digitized by Google

tant de noblesse & de bravoure, dût son état à vos caprices.

BELVILLE.

Vous n'avez pas rougi, Milord, de vous attribuer la commission de Capitaine, qui lui fut envoyée sous une enveloppe anonyme, & vous en avez même pris avantage pour asservir sa reconnoissance.

LORD SPARKLE.

Où est le mal ? Il eut été moins charitable de laisser une bonne action courir le monde, *incognito*. — C'étoit un orphelin à qui il falloit un père ; mais je m'apperçois qu'il appartient à M. Fitzherbert ; je m'empresse à vous le rendre, bien convaincu que vous me remercirez de lui avoir accordé l'honneur de ma protection.

FITZHERBERT.

Vos mauvaises plaisanteries peuvent vous mettre à l'abri de la vengeance, mais non pas du mépris. Votre effronterie....

LORD SPARKLE.

Effronterie ! Distinguez, je vous prie, Monsieur, l'aisance du bon ton, de l'impudence du vulgaire. C'est cette aisance qui me fait braver votre injuste prévention, & me rend calme, au milieu de l'orage qui m'environne. — Aimable Lady Bell, quittons ces bonnes gens, & contens de nos principes,

Digitized by Google

allons jouir dans le grand monde des qualités qu'on y admire.

LADY BELL.

Vous n'ignorez pas, Milord, que les caprices distinguent les femmes du bon ton, les miens m'engagent à préférer le mérite & la candeur, au brillant de votre éclat. M. Beauchamp, si vous me croyez digne d'être votre épouse, je vous offre.....

BEAUCHAMP.

Vous m'avez appris, Madame, à me méfier de vos sentimens.

LADY BELL.

Il n'est plus temps de feindre : vos qualités estimables l'emportent sur les vices & la corruption des mœurs.

LORD SPARKLE.

Quoi ! seriez-vous du complot ?

FITZHERBERT.

Toute votre habilité n'a pu pénétrer ce mystère. — J'ai le malheur d'être votre parent, Milord, & par devoir me suis informé de votre conduite : j'ai été instruit de tous vos projets, & me suis apperçu qu'ils ne tendoient qu'à votre honte, & à votre ruine. Plusieurs de vos desseins ont échoués, graces à mes soins. Vos frivoles promesses, ont fait perdre ces pauvres enfans, leur simplicité na-

Digitized by Google

turelle, & les expoſent aux piéges de la capitale. Quel ſort leur préparez-vous.

LORD SPARKLE.

Qu'ils s'en retournent bien vîte dans leur paiſibles bois.

PENDRAGON.

Le diable m'emporte, si j'y vais. — Je connnois à préſent le grand monde, je suis décidé a y rester. *Hyde-Park*, *l'Opéra*, la *Comédie*, *& toutes ces sortes de choses* me conviennent davantage. (*à Fitzherbert.*) Vous m'avez promis de l'emploi; le Capitaine n'a plus besoin de sa commission, il faut me la donner.

FITZHERBERT.

J'ai d'autres projets pour vous jeune homme; vous ne possédez pas les vertus qui distinguent le Militaire: il faut être intrépide, noble & généreux: de tels guerriers font respecter nos armes, & servent de boulevard à l'État.

SOPHIE.

Que Bobby reste aussi long-temps qu'il lui plaira, je m'en retourne en Cornwall; j'y avertirai tous mes voisins de ne plus se fier aux promesses d'un *Lord*.

LORD SPARKLE.

Les grandes entreprises, & les disgraces distinguent l'homme courageux: il y a une certaine sin-

Digitized by Google

'gularité dans cette aventure, qui m'engagera à en tenter de nouvelles.

FITZHERBERT.

Vous êtes incorrigible. — Mais c'en est fait; Beauchamp comble mes vœux, & sera mon unique héritier.

LADY BELL.

Je m'y oppose; vous m'enleveriez le plaisir d'avoir fait un sacrifice, en faveur de l'homme que je préfére.

FITZHERBERT.

C'est à vous à décider de son sort.

LADY BELL.

Qu'il employe son bras en faveur de sa patrie, & que son cœur ne respire que pour moi; que sa valeur défende, les dernières & précieuses possessions de la Grande Bretagne.

BEAUCHAMP.

L'amour & la gloire seront mes guides, dans la route de l'honneur; ils rendent nos ancêtres invincibles: ce n'est qu'en les imitant que nous conserverons la libetté, & l'indépendance qu'ils nous acquirent aux dépends de leur sang. (1)

(1) Cette pièce fut jouée pendant la guerre, elle fut applaudie, & se soutint avec le plus grand succès. Qu'on juge d'après cela des hommes & du motif qui les fait agir.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

32101 063602948

Digitized by Google

DATE ISSUED	DATE DUE
[redacted]	
[redacted]	

-12
Anglois,
Spectacles,

Berkeley
Calif.

Digitized by Google